PAUL VIGNÉ
(VIGNÉ D'OCTON)

# VISIONS SAHARIENNES





PARIS
Société d'Édition et de Publications
Librairie FÉLIX JUVEN
31, rue de l'Odéon, 12

# VISIONS SAHARIENNES

## ŒUVRES DE P. VIGNÉ D'OCTON

---

Chair noire........................................ 1 vol.
L'Eternelle Blessée.................................. 1 —
Au Pays des Fétiches................................ 1 —
Fauves Amours...................................... 1 —
Le Roman d'un Timide (couronné par l'Académie Française)........................ 1 —
Terre de Mort....................................... 1 —
Le Docteur Combalas................................ 1 —
Les Amours de Nine................................. 1 —
En buissonnant...................................... 1 —
Les Universités nouvelles.......................... 1 —
Petite Amie......................................... 1 —
Cœur de Savant..................................... 1 —
Journal d'un Marin.................................. 1 —
Siestes d'Afrique.................................... 1 —
L'Amour et la Mort.................................. 1 —
Le Pont d'Amour.................................... 1 —
Martyrs lointains.................................... 1 —
Les Petites Dames................................... 1 —
La Gloire du Sabre.................................. 1 —
Joseph Forestier..................................... 1 —
Dans les Roses...................................... 1 —

PAUL VIGNÉ

(VIGNÉ D'OCTON)

# VISIONS SAHARIENNES



PARIS

*Société d'Édition et de Publications*

Librairie Félix JUVEN

31, rue de l'Odéon, 13

A

GASTON DOUMERGUE

ET

STEPHEN PICHON

QUE LA POLITIQUE N'ÉLOIGNA PAS
DU CULTE DES LETTRES
SONT DÉDIÉES CES PAGES
ÉCRITES
AU SOLEIL
SOUS LA TENTE
ET DANS LA SOLITUDE DES BORDJS SAHARIENS

# VISIONS SAHARIENNES

---

## I

A Biskra, l'oasis interlope et cosmopolite, sur la terrasse du casino, du — *Dar-Diaf* — pour complaire aux « intelligents promoteurs de l'hivernage saharien ».

Ce qu'ils appellent la « saison » bat son plein.

C'est l'heure où la fée divine du moghreb, sème des violettes et des lilas sur les monts lointains de l'Aurès et peint en rose les pentes de l'Ahmar-Khaddou ; c'est aussi l'heure, où la petite fée verte, brille et scintille, opaline

et lactescente, malfaisante et délicieuse, dans le verre du garnisaire et du colon.

A côté de moi, un pâle gentleman à monocle regarde dédaigneusement la louche mixture, et préfère noyer son spleen en des « coktails » variés. Et à ma gauche la silhouette anguleuse d'une vieille Anglaise se profile dans l'air limpide de ce merveilleux couchant.

Au-dessous de moi, sous le péristyle, un orchestre, plus ou moins tzigane, essaye vainement, en jouant la valse à la mode, de désennuyer d'autres touristes en complet de flanelle blanche et quelques officiers qui baillent devant la mort glorieuse du soleil. Les uns et les autres sont muets, mais rien qu'à la façon lente et lasse, dont ils mouillent le morceau de sucre sur le petit crible d'argent, on voit plus clair dans leur pensée, qu'au fond de leur « pernod » quotidien.

— Encore un d'avalé ! A quand le dernier ?...

Les minutes passent vides, mortelles, aussi longues que des heures pour le « zéphyr » cassant les cailloux du Sud-Oranais.

Et voici que tout à coup, sur la route de Touggourt, dans les violets maintenant très pâles du crépuscule, une caravane apparaît.

Les chameaux ahuris font cheniller leur cou, et regardent de leurs prunelles bridées et très douces, tantôt les lumières du casino, et tantôt celles de la ville, qui, une à une s'allument dans la grande paix du soir poudreux.

Puis, ayant sans doute reniflé à travers les étranges odeurs du « roumi », la forte senteur des « fondouks », ils beuglent leur joie vers les étoiles, les bonnes étoiles du ciel saharien, dont le sourire berça leurs longues marches de nuit.

Sur le masque bronzé des « sockar » qui les conduisent, dans leurs grands yeux noirs, se lit, avec les fatigues éprouvées, l'indicible joie du retour.

Ils marchent d'un pas allègre, cependant, et secouent au vent du soir leurs loques terreuses, où s'entassèrent pendant de longs jours toutes les poussières du désert, de Touggourt, de l'Oued Souf et de l'Ouargla,

d'El-Goleah et peut-être de plus loin encore.

Et devant ce contraste de la vieille Biskra désertique et de la nouvelle « ville d'hiver », plus que jamais je maudis la lenteur des préparatifs qui m'obligent à y passer quelques jours encore, avant de reprendre moi-même et de refaire la route qu'ils ont suivie, et de m'en aller quelque part où il n'y aura ni gentlemen spleenétiques, ni vieilles misses vaporeuses, ni tziganes, ni casinos, quelque part enfin, où le vieux nomade que je suis se grisera tout à son aise de solitude, de silence, de lumière, et pourra peut-être revivre, pendant quelques mois, sa longue existence africaine de jadis...

Mais enfin nous voici prêts, et vraiment cette nuit qui sera la dernière ici, est d'une incomparable splendeur. C'est la vraie nuit saharienne, odorante et étoilée. Bon présage pour demain.

## II

4 heures du matin.

Hélas ! où donc sont allées les étoiles qui, voici à peine quelques heures, palpitaient au firmament de Biskra et le couvraient d'une poussière de diamant ?

Pendant que je dormais, une main invisible a tiré des nuages épais et très bas, comme un rideau de théâtre, sur la nocturne féerie ; et pour comble de malchance, au moment même où nous partons, une petite pluie fine et froide se met à tomber.

Au dire de l'hôtelier, c'est la première depuis le commencement de l'hiver et nous sommes fin février.

Consolons-nous ; il nous sera loisible ainsi de contempler le Désert par un matin pluvieux. Le Désert sans le soleil et le ciel bleu,

n'est plus le désert, je le sais fort bien, mais que m'importe? Un philosophe est dans tout nomade, et je suis nomade jusqu'à la moelle des os.

Nous laissons la ville dans les ténèbres et prenons la grande route de Touggourt. Devant nous la vieille Kasbah turque et les ruines de ses remparts demeurent invisibles; invisibles aussi les palmiers du vieux Biskra dont nous traversons le ksar encore endormi.

Pendant plus de demi-heure, nous pataugeons dans des champs d'orge et de blé que la pluie déjà commence à détremper; bientôt la piste tout entière a disparu dans des flaques d'eau boueuse où nous enfonçons.

Deux heures se passent ainsi à marcher péniblement dans la fange, tandis que la nuit reste toujours la maîtresse autour de nous.

Enfin, nous sentons le sol se raffermir un peu sous nos pieds, et une clarté très vague et très pâle troue l'horizon oriental. Une alouette invisible la salue.

Il est sept heures quand nous commençons à entrevoir, ou plutôt à deviner le désert.

Que va être cette aurore sous tant de nues amoncelées ? Attendons.

Déjà nos yeux faiblement distinguent ce que nous foulons aux pieds ; mais nous avions déjà deviné, à son parfum, la florule odorante qui s'épanouit autour de nous.

Cependant la vague lueur dont s'est éclairé l'Orient va se diffusant de plus en plus, après avoir non sans peine troué les nuages amoncelés. On dirait que des flocons d'une ouate légère se balancent très bas sur le sol encore invisible.

Nous les sentons sur nos épaules, et ils nous pénètrent d'humidité. Nos bêtes, habituées aux marches nocturnes, commencent sans doute à distinguer autour d'elles, car elles relèvent la tête, activent le pas, et sortent de la somnolence qui les tenait jusque-là.

Enfin, nous secouons, à notre tour, la lourde torpeur dont nous n'avons pu nous défendre dans les ténèbres, en discernant très clairement un couple d'alertes alouettes qui, devant nous soudain bondissent et s'enlèvent en grisollant.

Oh ! la gentille alouette saharienne, comme je suis heureux de la retrouver au seuil des plaines infinies ! Non moins fine et non moins menue que la nôtre, mais avec une livrée d'un gris plus clair, elle va trottinant sans trêve parmi la florule odorante et maigre du désert. Elle est l'amie modeste et fidèle du Bédouin qui, à son tour, loin de la pourchasser et de la traquer aux pièges et aux engins, comme fait notre paysan, la protège et l'attire même près de sa tente qu'elle égaye de son chant divin.

Aussi avec quelle familiarité joyeuse, elle voltige autour de ses moutons et de ses chameaux ! Avec quelle confiance, grisée par l'aurore, elle plane dans l'éther limpide et avec quelle ardente maestria elle laisse tomber sur lui, les perles de son gosier harmonieux !

Ah ! c'est qu'elle n'a point peur, la charmante, qu'un plomb meurtrier ne coupe brutalement son ivresse et n'interrompe sa vocalise d'amour.

Oui, petite alouette saharienne, me voici tout en joie de te retrouver et d'ouïr, en ce

premier matin de voyage, ta gazouillante bienvenue. Comment ne serai-je pas heureux, ma mie, puisque d'une voix si amiteuse tu me salues ! Bonjour donc, petite alouette du désert, et merci pour les douces ressouvenances que m'apportent tes trilles sonores dans cette aurore un peu grise du départ. Sans compter que tu en chasses toute tristesse, tu fais revivre en ma mémoire, les heures déjà quelque peu lointaines, où je t'écoutais saluer l'aube limpide, dans les solitudes paisibles des bordjs algériens. Il me semblait alors, et il me semble plus encore aujourd'hui, que tu es l'âme mélodieuse et légère des vastitudes sablonneuses, comme ton frère, le rossignol, est celle de la sylve ombreuse et des clairières ensoleillées.

Ces heures que je vécus en ta compagnie, ces heures, dont le souvenir ineffable n'a jamais cessé de me hanter, je vais les revivre au cœur des fraîches oasis, à travers les dunes blanches, où plus pieusement encore j'écouterai l'allégresse matinale de ton chant. Et tu berceras à nouveau mes rêves du soir, comme jadis quand commençait

l'agonie du jour et que ta voix devenue tout à coup mélancolieuse me mettait des larmes aux yeux.... »

Et c'est pourquoi, petite alouette saharienne, amie fidèle et modeste du Bédouin, je te salue au seuil du désert !

Sans doute, je dus, me croyant seul, marmotter à haute voix quelque chose de ce que je viens d'écrire là, car le vieux Tahar ben Kaddour, notre guide qui se trouvait à ma gauche, me frappa doucement l'épaule et me dit :

— Sidi, tu parles en dormant.

— Mais pas du tout, mon vieux Tahar, je suis aussi éveillé que toi.

— Et alors à qui en as-tu ?

— Les alouettes nous saluent, je réponds, voilà tout.

— Et tu comprends ce qu'elles te disent, reprit le vieillard en souriant.

— Mais parbleu elles me souhaitent la bienvenue.

— Et elles ajoutent que nous voici à Taïr-Raschou. Regarde, on voit déjà le bordj Saâda, J'écarquillai vivement les yeux, et parvins en

effet, mais péniblement, à distinguer dans la brume de l'horizon, la silhouette grisâtre et confuse du fortin hospitalier. A ma gauche, l'Oued Djedi large et triste, étalait la boue jaunâtre de son lit, où la pluie de cette nuit s'était ramassée en flaques fangeuses, d'un aspect plus triste encore.

Par vols serrés et bruyants, les « gangas », ces jolies perdrix du désert, s'empressaient de venir y boire, avant que les ardeurs du soleil ne les eussent desséchées.

Avec une brutalité grandiose, l'astre déchira le rideau d'épais nuages tirés d'un bout à l'autre de l'Orient, et le paysage, jusque-là d'une mélancolie profonde, s'emplit soudain d'une allégresse lumineuse qui me réveilla tout à fait. Sur les bords de l'oued, comme dans son lit, souriaient de menues fleurs, encore plus odorantes que celles dont le printemps tapisse les garrigues de mon pays. Et devant moi le bordj dressait son quadrilatère d'épaisses murailles, qui depuis longtemps, avaient perdu leur blanc revêtement de chaux ; mais les premiers rayons du jour en égayaient la décrépitude, et la

vieille bâtisse, une des premières construites sur la route du Sud alors très mystérieux, en fut tout entière rajeunie.

## III

Courte, très courte halte, malgré l'empressement aimable du gardien pittoresquement déguenillé qui voulait à tout prix nous garder jusqu'au lendemain.

Avec force gestes et dans un langage d'une volubilité sans pareille que nous traduisait en sabir le vieux Tahar ben Kaddour, il nous expliqua que son bordj était le seul sur la route de Touggourt où il n'y eût ni vipères ni scorpions. De même à l'eau de son puits nulle autre n'était comparable dans le désert pour la fraîcheur et le bon goût.

Et tout en opposant un refus courtois à sa pressante invite, il nous fallut visiter les chambres destinées aux officiers et que, disait-il, il avait préparées, en vue de notre arrivée. Nues et propres comme des cellules

monacales, nous nous en serions certes contentés, s'il nous eût été possible de nous attarder à Taïr-Raschou, mais nous avions hâte de nous enfoncer dans le Sud, et de quitter, pour l'Oued R'hir, la vallée de l'Oued Djedi, malgré le charme qui s'exhale de sa profonde monotonie.

— Je te ferai tuer des gangas tant que tu voudras, dit-il, comme suprême argument et en lorgnant mon Lefaucheux.

— Merci, nous allons plus loin chasser la gazelle.

Et nos bêtes ayant bu à satiété, nous nous disposâmes à partir.

Le soleil qui, pendant le très court relai, n'avait cessé d'égayer la tristesse de ce bordj perdu dans l'immensité, disparut tout à coup sous les nuages amoncelés par une légère brise du Sud. La féerie lumineuse cessa brusquement, comme au théâtre, lorsque à l'intense clarté des lampes, succèdent les demi-ténèbres et les pénombres d'un clair-obscur.

A nouveau l'horizon se rapprocha, et tout redevint gris autour de nous. Et nous le

vîmes bien, cette fois, il n'est rien de plus lamentable que les vastitudes sahariennes sans soleil.

A l'encontre des landes bretonnes que la brume hivernale magnifie et poétise, en les imprégnant d'une mélancolie plus troublante encore, il faut au désert d'Afrique toutes les violences lumineuses d'un ciel indigo.

Tandis que l'or éclatant des genêts et la verdure des gazons s'harmonisent pleinement sous la clarté bitumineuse qui tombe du ciel d'Armorique, et que plus doux à l'oreille est le cri strident de la mouette, invisible dans le brouillard, il faut aux chétives fleurs sahariennes la caresse éternelle du soleil ; et les oiselets du désert ne chantent que dans l'air limpide et aveuglés par ses rayons.

Que reste-t-il, ici, quand on n'a pas l'ivresse grisante des aurores, les rêves ardents des heures médiévales et la si douce mélancolie des crépuscules empourprés ? De la tristesse, et quelle tristesse ? Lourde et noire comme la mort.

Ainsi pensai-je, en cheminant tête basse et

déjà migrainé par la lumière tiède et blanchâtre que diffusait le ciel blafard. Et devaient ainsi penser les gangas, qui, de ci, de là, s'enlevaient autour de nous en poussant un cri plaintif.

## IV

Une heure après, le bordj de Bir-Djéfaïr, se dressa soudain devant nous. Dans la monotone grisaille qui nous cachait l'horizon depuis Taïr-Raschou, nous ne l'avions pas aperçu. Plus profonde encore est la tristesse qui s'exhale de ce refuge, que pas un arbre, pas un arbustre n'égaye. Rien de plus désolé que ses entours sous le ciel toujours blafard. Sans doute notre impression serait toute autre si le soleil jetait sur le bordj et sur la plaine la chaude caresse de ses rayons, car c'est dans la nudité grandiose du Sahara qu'il triomphe et remplit d'une allégresse toujours nouvelle, l'âme enfantine du Bédouin, cet implacable ennemi de l'ombre et des arbres qui en font. Un puits est creusé près du bordj.

Mes compagnons étanchent leur soif après avoir rempli les « guerbas ».

— Tu as tort de ne pas faire comme nous, me dit Tahar, car c'est ici, n'en déplaise au gardien du bordj Saâda, et non chez lui qu'est la meilleure eau du désert jusqu'à Touggourt et même jusqu'à Ouargla.

Je lui réponds en prenant la tasse d'étain qu'il m'offre et en la vidant plusieurs fois.

Cette eau est vraiment délicieuse et comme nous ne devons plus en trouver que dans le Souf, toutes celles de l'Oued R'hir ayant un goût salé de magnésie très prononcé.

Puis, pendant que soufflent les bêtes, nous cassons une croûte dans un coin du bordj, ce qui nous permettra d'atteindre Chegga, où nous avons décidé de faire un repas plus sérieux.

Chegga. Une grande et lamentable masure aux murailles grises, lépreuses et lézardées, autour de laquelle une demi-douzaine de palmiers dressent vers le ciel de plus en plus terne et morne des palmes frêles, dont les extrémités jaunes et brûlées, clament comme leur stipe tordu, l'extraordinaire pauvreté de la

terre et les ardeurs exceptionnellement inclémentes du soleil.

Qu'elle est triste et misérable vraiment l'oasis minuscule de Chegga, malgré les deux puits artésiens qui l'arrosent ! Combien plus mélancolieux encore et minable son bordj, pareil à une de ces zaouïas délabrées et dédaignées des « khouan » parce qu'elles sont trop lointaines, trop perdues dans l'infini du Sahara. Une pièce réservée aux officiers, non moins fruste et nue que les chambres des soldats. Puis le logement du gardien auquel on accède par une porte en bois haute et large, mais disloquée, aux gonds rouillés et grinçants. Elle s'ouvre sur une cour exiguë, dans laquelle, ayant mis pied à terre, je pénètre le premier, sans entendre les « Prendsgarde, Sidi » que derrière moi vient de clamer le vieux Tahar d'une voix inquiète. Furibonds et menaçants, trois chiens ont bondi sur moi, et j'ai tout juste le temps, pour échapper à leurs crocs, de me rejeter au dehors en poussant la porte sur eux.

Je n'en ai pas moins eu la très rapide vision d'une superbe créature qui, le torse nu et

dans la pose de la Vénus accroupie, est en train de faire ses ablutions et de laver sa m'lafa dans l'eau d'un baquet près d'un puits. Je crois bien n'avoir jamais vu, chez les femmes du Sahara, d'ordinaire vieilles et décaties à vingt ans, pareille gorge et des seins aussi droits et fermes, qu'on eût dit sculptés et arrondis par un maître énamouré.

Et sous la haute coiffure des Bédouines, vraie tiare de cheveux noirs et drus, oncques ne vis d'aussi beaux yeux allumant d'un farouche éclair, un visage plus parfait. La honte, la colère, l'épouvante d'être ainsi surprise presque nue par un roumi donnaient à son regard une expression que je ne puis rendre avec des mots ; mais la panthère, je crois bien, doit ainsi regarder l'audacieux pénétrant au creux du rocher à l'heure où elle allaite ses petits.

Et du fauve elle a poussé vraiment le cri en m'apercevant.

Cependant les trois chiens sont déjà dehors hurlant de rage devant moi et plus menaçants encore malgré les moulinets de ma cravache et les coups de matraque que leur assène Tahar.

En vérité, je ne sais trop comment, sans le secours du « deïra », j'eusse défendu mes mollets contre les chiens du bordj de Chegga.

Surgit enfin, du groupe de palmiers voisins, leur maître, le gardien qui les dompte d'un seul mot, et se campant devant la porte par où il les fit entrer, nous dévisage d'un œil humble et louche et nous adresse d'interminables salutations. Mais il ne se presse pas de nous introduire dans le bordj, et son regard fuit le nôtre de plus en plus.

Loin de là, il nous montre, à cent pas plus loin, une masure encore plus petite et plus délabrée que je n'avais d'abord pas vue et où, nous explique-t-il verbeusement, nous serons mieux pour faire halte et nous restaurer, car son bordj est plein de scorpions.

Je vois mon Tahar esquisser un sourire d'ironie. Je réponds :

— Heu ! Heu ! mon ami, les scorpions, à cette époque, ne sont pas bien dangereux. Mais je connais trop les mœurs musulmanes pour insister, malgré mon droit absolu

au bordj qui est l'unique caravansérail de ce ieu.

Et je pense : « Cette jeune et jolie femme qui fait sa toilette est tienne et tu ne veux pas que sa beauté soit même effleurée par le regard d'un nazaréen ; je comprends ta jalousie, mais rassure-toi, nous allons, selon ton désir, nous reposer dans la bicoque voisine, et qu'Allah te réserve de longs jours pour ouir, heureux Bédouin, de ce merveilleux trésor. »

Et je me dirige vers l'autre bâtisse minuscule et délabrée, qui d'ailleurs est un café maure, non sans être obligé d'entraîner le vieux Tahar, en qui le spahi d'antan s'est tout à coup réveillé devant l'attitude du gardien, et veut lui infliger une correction.

Pendant que je me restaure, je l'entends murmurer en montrant les poings au bordj :

— Sale négro ! .

Arrivés à Chegga vers midi nous en repartons à trois heures, désireux d'atteindre pour y coucher, le petit bordj de Kef-el-Dorf, à vingt-cinq kilomètres plus loin, ce qui fera, pour cette première journée, environ soixante-

quinze kilomètres franchis depuis quatre heures du matin. Mais nos bêtes, bien soignées et repues d'orge, nous paraissent si ingambes que nous n'hésitons pas un instant.

J'ai, moi-même, dormi trois heures après un déjeuner substantiel, quoique frugal, et je me sens fort dispos.

Depuis quelques instants nous côtoyons le chott Mel'rir sans qu'il nous soit possible de l'apercevoir dans la clarté lourde et diffuse qui tombe des nues. Autour de nous la solitude est complète et nous marchons plus de deux heures sans voir le moindre douar.

Mais plus loin et à mesure que s'approche la fin de l'étape, le désert s'anime de nombreux troupeaux, qui tous se dirigent, avant l'heure du crépuscule, vers l'Oued-el-Bahadj.

Nous distiguons maintenant ses bords désolés, et nous devinons son lit où coule, sous de chétifs lauriers-roses, une mince nappe jaunâtre, une sorte de boue liquide que le soleil ne dore plus ; pourtant un puits s'y abrite, dont l'eau est potable quoique salée de même que toutes les eaux de l'Oued R'hir.

C'est Bir-Séthil. Comme nous sommes partis de Chegga les « guerbas » vides, et que nous marchons depuis déjà plus de trois heures, nous y buvons avec plaisir. Et nos bêtes également. Une famille de nomades a installé ses tentes grises à deux pas ; leurs maigres chiens, avec des abois furieux, nous menaçent de leurs crocs. Sur la rive droite, une caravane qui se dirige vers Biskra, abreuve sa douzaine de chameaux, et se dispose à passer la nuit entre les berges de l'Oued.

Le soir tombe sur le désert, et le soleil meurt sans éclat, quand nous achevons de gravir la sombre colline, sur le plateau de laquelle s'élève le bordj de Kef-el-Dor, que les indigènes appellent aussi Koudiat-ed-Dour.

Digne fin de ce jour maussade qui nous laisse grincheux et triste avec la lassitude écrasante d'une longue marche dans le gris.

Qu'Allah me préserve de jours pareils, et qu'il répande au plus tôt, sur la nudité du désert, la robe d'or du soleil, qu'il tissa pour

lui de ses mains divines à l'origine des mondes, dans la profondeur du chaos.

Telle est la prière que je murmure, en me couchant tout vêtu sur une natte, en un coin de la chambrette nue mais propre, et que d'ordinaire on destine aux très rares officiers de passage ici.

Quelques minutes après, je dors comme dorment les « slouguis » après la chasse, les chameliers au bout de leur route, et les enfants au berceau. — Assurément les voûtes blanches de ce refuge crouleraient sur ma tête sans me réveiller.

# V

Ce matin, en ouvrant les yeux, j'éprouve une très vive sensation du Sénégal. Tahar m'apparaît, en effet, au seuil de ma chambre, escorté d'un superbe noir, et suivi de trois petits négrillons, deux garçons et une fillette, dont les mines effarouchées sont d'une réjouissante drôlerie.

Ils ont le crâne rasé, à la mode soudanaise avec une petite touffe de cheveux qu'ils garderont jusqu'à leur puberté ; et leur corps gracile est à moitié nu sous des haillons aux teintes brutales, bleues et rouges ; leur père n'est vêtu que d'une chemise jaune clair, plus longue et plus ample que la « gandourah » arabe, et qui imite fort le « boubou » des Guinéens.

Et il n'en faut pas d'avantage pour me transporter, en un clin d'œil sur les ailes de la « folle » à l'époque déjà bien lointaine, où j'errais à travers la brousse soudanienne, l'âme plus jeune de vingt ans, mais pas plus débordante qu'aujourd'hui du plaisir ineffable de vagabonder.

Je me crois, à l'heure du réveil, en quelque gourbi du Fouta-Djallon, quand mon tirailleur et sa marmaille faisant irruption dans ma paillotte aussi fruste et nue que cette chambre de bordj algérien me criait :

— Toubab, café !

Ah ! certes, je sais bien que l'illusion sera de courte durée, et qu'il me suffira de jeter les yeux sur la désolation de cette falaise sableuse, sans eau et sans arbres, où végètent péniblement quelques maigres touffes de drinn, pour voir disparaître de ma rétine hallucinée, la triste mais captivante vision des palétuviers dont l'ombre malsaine s'allonge sur les eaux glauques des marigots, et les grandes sylves mystérieuses, hantées des fauves, peuplées de singes criards, de vipères couleur d'émeraude à la gueule

pleine de venin, et de belles fleurs étranges, dont la corolle est plus vénéneuse encore.

Toutefois, l'apparition de cette famille à la peau noire, et la vue de deux autres de même couleur, campées sous des tentes basses à quelque cent mètres du bordj, me rappellent que, parmi les préoccupations de ce nouveau vagabondage africain, j'ai inscrit et promis au ministre de l'Instruction publique une étude aussi documentée que possible des *Noirs sahariens*.

Ce problème ethnographique si intéressant et si curieux n'étant pas encore élucidé.

« M'rayer, lit-on dans les guides, est le plus septentrional des villages du Sahara contantinois, ayant pour habitants, de longue date, des hommes de la « race noire saharienne » sur les origines de laquelle on n'est pas encore fixé. »

La vérité est, et je le constate, que c'est ici à Kef-el-Dor, bien plus au Nord, que commence leur habitat. C'est donc ici que doivent commencer nos études et nos premières mensurations.

Je sors de la cantine qui les contient, mes instruments et mes feuillets d'observations. Et

voici que le gardien noir du bordj, par lequel j'ai l'idée de commencer, se laisse bien photographier, mais refuse de se laisser « bertillonner ». Il regarde mon craniomètre, d'un œil plus indigné que curieux, et malgré toutes mes instances, et celles plus éloquentes de Tahar, il s'en va, poussant ses marmots vers un couple de chèvres étiques qui broutent le drinn non loin de là.

Même insuccès auprès des « Noirs rouarah », campés à l'ombre du bordj. D'abord, nous avons, Tahar et moi, toutes les peines du monde à les aborder, défendus qu'ils sont par deux chiens au pelage fauve, plus enragés et menaçants que des loups.

Enfin, grâce à l'intervention d'un vieillard, qui paraît être le chef de ce minuscule douar, les cerbères sont apaisés, enchaînés, et Tahar lui explique avec force gestes et une volubilité qu'il croit décisive, ce que je voudrais de lui et des siens.

L'homme cependant n'a pas compris, car il reste muet et ouvre sur mon outillage et sur moi-même des yeux ahuris.

Alors je mesure le crâne de Tahar, puis je

me dispose à pratiquer sur lui-même l'opération, mais il se retire comme le gardien du bordj, avec les mêmes gestes d'énergique et respectueuse dénégation.

Tahar commence à perdre patience devant la résistance inattendue de « ces sales moricauds, dont l'intelligence, dit-il, ne vaut pas celle de leurs chèvres ». Il en est humilié dans son orgueil d'ancien spahi, habitué qu'il fût toujours à l'obéissance passive du Bédouin.

— Veux-tu bien, vieux chacal, prêter ton vilain museau à Sidi, hurle-t-il soudain, en prenant l'homme au collet ; et il le secoue avec toute la force de ses bras d'acier.

Ce n'est certes pas sans peine que je le lui retire des mains.

— Laisse donc, lui dis-je pour le calmer, nous en retrouverons de plus dociles à M'rayer, et dans tous les autres ksour de l'Oued R'hir. Mais tandis que je l'entraîne vers le bordj, résigné à mon insuccès, il ne cesse de maugréer comme à Chegga, en un sabir pittoresque, contre la faiblesse de ce qu'il appelle le *cibil* à l'égard des arbicots :

— « *Cibil* kif-kif moton, *méléter* kif-kif lion bédouin si fout moton.... »

— Mon brave Tahar, fis-je en l'interrompant, j'ai une idée : si ces gens-là, comme ils en ont le droit, ne veulent pas se prêter à ma petite opération, c'est probablement parce que, malgré toute ton éloquence et la mienne, nous ne parvenons pas à leur en expliquer clairement le but ; ils y voient sans doute quelque chose de satanique, peut-être même de contraire à la religion du Coran ; peut-être aussi, ma qualité de « toubib », au lieu de vaincre leur résistance, ne fait-elle que l'augmenter, en ajoutant au mystère dont ils entourent mes actions. Or donc, si nous leur disions tout simplement que je suis un marchand de chéchias, venu de Marseille dans le Sahara, pour prendre mesure de leurs têtes et fabriquer ensuite des calottes et des fez de toute sorte, destinés à être vendus dans les ksour de l'Oued R'hir ; puis si je leur promettais l'envoi prochain de la chéchia, dont ils m'auront ainsi fourni la mesure, en y joignant pour le présent, une pièce de qua-

rante sous, m'est avis que cela nous réussirait. Qu'en penses-tu ?

Tahar sourit, hausse les épaules, me montre ses deux poings robustes et me fait ainsi clairement comprendre combien il préférerait à mon subterfuge de mercanti cet argument décisif.

Voici justement un jeune R'hiri, le fils sans doute du vieillard, qui vient à nous. Essayons.

Notre succès est complet.

Non seulement le bonhomme se laisse mesurer le crâne pour avoir sa pièce blanche et sa chéchia, mais comme j'ajoute que s'il veut, je lui prendrai aussi mesure d'une gandourah, il s'offre à moi tout entier, et il me permet de faire une observation anthropologique aussi complète que je puis le désirer.

Un quart d'heure après, tous les « Rouarah » du petit douar, le vieux chef en tête, et le gardien du bordj escorté de ses trois marmots, font irruption dans ma chambre, m'offrant à qui mieux mieux son crâne, pour avoir les quarante sous d'abord, et plus tard la chéchia.

Une fois prises cette douzaine d'observations, nous partons.

## IV

Pendant la nuit se sont dissipés, sous une forte brise d'est, les nuages qui, la veille couvraient le ciel et jetaient sur le désert la tristesse des pays brumeux. Jamais matinée plus radieuse n'égaya de sa lumière ce coin désolé du Sahara. Nos bêtes longuement reposées vont bon train. A peine le temps de nous retourner, pour jeter un dernier adieu au bordj, et nous atteignons le flanc méridional de la falaise qu'il couronne de son architecture bizarre et saharienne si gentiment.

A notre gauche, le chott Melr'ir semble un parterre de violettes immense, infini, semé par Dieu, et que la rosée nocturne mouille encore.

De loin en loin, le mirage y fait surgir de riants cottages et de délicieuses villas. Les murs en sont roses et roses les toits.

Tahar me dit que ce sont des touffes de « drinn » desséchées, pas plus grosses que les deux poings, ou de petits tas de sable que le vent d'Est a ramassés.

Encore une heure de trot au bord de cette immense plaine de rêve, où notre imagination a beau jeu, et nous apercevons au loin, tache sombre sous l'azur éclatant du ciel, les premières frondaisons oasiennes de l'Oued R'hir.

Bientôt après nous entrons au cœur du miracle accompli depuis trente ans par la sonde artésienne, en ce coin jadis le plus triste et le plus malsain du Sahara septentrional.

Nous voici en effet dans les jardins merveilleux d'El-Ourir. Pendant longtemps nous allons dans une large allée de palmiers, dont l'ombre est douce aux yeux que fatigue le flamboiement du soleil. Ils sont beaux, certes, et s'élancent d'un jet superbe vers les feux du ciel, abondamment arrosés qu'ils sont par l'eau des puits artésiens. Mais pourquoi les Français qui les plantèrent se crurent-ils obligés d'y mettre la symétrie d'un

jardin anglais. Au lieu de s'inspirer fâcheusement des perspectives versaillaises, que n'imitèrent-ils l'ingénu et charmant désordre des vieilles palmeraies indigènes encloses dans leurs muraillettes de « tob ».

Mais silence ! de l'ombre grêle des palmes surgit soudain, comme une grande fleur neigeuse, le dôme d'une koubba. C'est ici que repose, me dit Tahar, Sidi Makfi, le marabout vénéré des Rouarah.

Nous sommes las, nous avons faim, et l'endroit est si beau, que nous nous y attardons peut-être un peu trop. La nuit nous surprend ensuite bien longtemps avant d'arriver à M'rayer ; une nuit étoilée, sans lune, mais emplie d'une vague clarté bleuâtre qui s'irradie de l'orient et n'est qu'une prolongation du crépuscule, toujours si ardent au désert. Nous allons sans lassitude d'aucune sorte, laissant à nos bêtes l'entière liberté de leur allure, les yeux noyés dans la poussière d'or des étoiles et l'inénarrable féerie des constellations.

Plus belle,plus attirante encore que le jour, m'apparaît cette terre du Sud algérien, et non

moins qu'à l'aube divine la joie de vivre déborde en mon cœur.

Bientôt, la chanson lente et quelque peu mélancolieuse des grenouilles nous annonce que l'oasis et le ksar de M'rayer sont tout près de nous ; et nous voyons, en effet, leur masse ténébreuse qui depuis un moment, borne notre horizon, s'éclairer des lueurs falotes, brillant en des maisons de ksouriens. Et plus nous avançons, plus s'exaspère le coassement des grenouilles et des crapauds.

Douces rainettes de l'Oued R'hir, infatigables et monotones musiciennes des nuits africaines, combien je suis heureux d'ouïr encore une fois, en ce soir d'une journée radieuse, votre plaintive mélopée ! Vous êtes les petites fées vertes des « séguias » oasiennes, et j'aime voir étinceler, dans la verdure de leur mousse, vos jolis yeux cerclés d'or.

Et pourtant, le « nocturne » qui monte, à cette heure, des jardins encore invisibles de M'rayer, évoque en moi de bien troublantes remem-

brances... Souvenirs des longues nuits insomnieuses, où tordu par la fièvre, la gorge brûlée d'une soif inapaisable, et le front douloureusement cerclé, j'écoutais, dans un rêve d'agonisant, votre coassante chanson, évocatrice des ruisselets qui coulent au rude pays Cévenol, celui des miens, dont je croyais bien ne plus revoir les châtaigneraies ombreuses.

C'était là-bas, bien loin, à l'occident de cette Afrique tant aimée, parmi la flore mortelle des palétuviers et des sanglantes digitales. Et pourtant, ô mon petit poste de Benty, perdu aux rives tristes de la Mellacorée, ce que j'éprouve en ce moment, comme toujours quand je pense à toi, ce n'est ni rancœur, ni haine, mais le regret très confus d'un bonheur profond, étrange, que la mort pimentait de sa menace éternelle.

Car, si j'ai beaucoup souffert en tes murailles délabrées, si j'ai miraculeusement échappé à ton cimetière fleuri d'asphodèles, j'ai passé, à l'ombre de ton colossal bentanier, des heures inoubliables, et je vois, au point culminant de ma vie, me sourire les si doux fantômes,

dont s'amusa passionnément ma folle jeunesse !...

. . . . . . . . . . . . . . . .

Longtemps encore après m'être couché dans le bordj, j'ai entendu la plainte inlassable des rainettes, et dans les rêves de ma nuit, ont passé singulièrement emmêlés, le visage brun, les yeux ardents d'une jeune Rhiri, rencontrée au seuil du ksar, et les figures bronzées et mutines de M'baloula Djalonkaise, de l'affolante Sorna, la Sarakolaise au sein borgne, et de bien d'autres, qui chantaient, auprès de mon lit d'osier, ces longues et lentes cantilènes du Soudan, où il y a autant de volupté que de tristesse.

Au matin, vers cinq heures, je sors du bordj, pour faire dans l'oasis une très courte promenade et prendre quelques observations anthropologiques.

Oh ! le merveilleux tableau.

C'est une véritable mer de palmes qui s'étend devant moi sous les premiers rayons de l'aube. Le vent léger y fait comme une houle et l'on dirait un flot mouvant d'émeraudes. Le ksar est noyé, perdu dans l'infini des frondaisons vertes. Les maisons de « tob », frô-

lées par les rais obliques du soleil qui monte, y font de larges et nombreuses taches d'or, et semblent avoir toutes les roses de l'aurore sur leurs terrasses.

Jamais spectacle plus divinement saharien ne caressa mes prunelles. C'est ici certainement, parmi les oasis de l'Oued R'hir, la plus riche et la plus belle. Et l'on ne s'étonne plus d'apprendre que sous cette terre généreuse, à quelques mètres seulement, de grands fleuves mystérieux roulent leur eau fécondante.

Avec quelle étrange facilité, stimulée par l'immensité lumineuse du chott voisin et ses mirages, l'imagination les évoque par delà les siècles éteints, coulant sous un ciel d'azur, à travers des plaines sans fin d'une fertilité merveilleuse, et reflétant, dans leur flot limpide, avec leurs cités abolies, la verdure des sylves mortes.

De cette civilisation berbère perdue dans la nuit des temps mais indéniable, tout dort aujourd'hui d'un sommeil qui plus jamais ne finira sous l'immense linceul de sable. Là-bas, plus loin, plus loin, dans le Sud, après les chotts d'Ouargla, plus loin encore que les

dunes d'El-Goléah, le Djebel-Hoggar, d'où issait en torrents limpides, après les pluies de l'hiver le fleuve Igharghar, dépouillé de ses forêts immémoriales, n'est plus qu'un squelette de montagne, brûlé par le soleil et que l'eau rare du ciel mouille à peine ; et plus navrant encore, plus sec et plus désolé, le mont Tidikelt dresse, vers les feux implacables du ciel, ses flancs arides, où jadis, en des ruisselets murmurants, l'Oued-Miya prenait naissance.

C'est ici, au cœur de cette vallée fertile, que l'Ighargar et l'Oued-Miya mêlaient leurs eaux sous le ciel, et devenus l'Oued-Rh'ir allaient se jeter dans un lac profond. De celui-ci, il ne reste plus que le vaste chott Mel'rir, dont je vois d'ici la croûte saline resplendir aux premiers rayons du soleil.

Fleuves et grands lacs mystérieux d'Afrique, insondables, comme la terre dans les entrailles de laquelle vous êtes à jamais disparu, quelle néfaste et surhumaine puissance a bu vos eaux ?

A-t-il suffi, pour vous tarir, des baisers ardents du soleil ? Ou bien, fallut-il encore

l'invasion des enfants de Sem, ennemis éternels des bois et des sylves comme des villes de pierre, dont l'idéal est la vastitude sans limite, sans arbres, et qui ne peuvent supporter d'autre ombre sur la blancheur immaculée des sables que celle de leurs tentes et de leurs chameaux ?

Quoi qu'il en soit, des hommes de foi et de génie ont aujourd'hui tenté le miracle de ramener au soleil les eaux englouties par lui, et de fertiliser, une fois de plus, le désert. Entre leurs mains la sonde artésienne est devenue la baguette de Moïse, et sous chacun de leurs coups, ont jailli des torrents limpides.

Toute l'aride immensité en a frémi depuis les plaines salées de l'Oued-Rh'ir jusqu'aux blanches dunes du Souf.

De nouveau, après tant de siècles, dans les oasis ressuscitées, les ksouriens ravis ont entendu la douce chanson des « seguias » sous les palmes.

A Sidi-Khelil où nous faisons une courte halte, plus loin à Zaouïet-Riabet, à Mazer où nous siestons, plus loin encore à Our'lana, où je décide de passer la nuit, à Ţala-el-

Mouïdi, à Chrïa-Saia, visitées le lendemain, à Djemâ, à Sidi-Amran, à Aïata, à Sidi-Rached, à R'amra, jusqu'à Touggourt — où finit la première partie de mon voyage — partout, enfin, je vois de la blanche mer de sable surgir vers l'azur du ciel des îlots de sombre verdure. O le merveilleux archipel qui s'égrène ainsi sous nos yeux ravis, dans la lumière caressante ! Et soudain, voici qu'entre Our'lana et Sidi-Rached, je suis transporté par cette vision merveilleuse à quelques années d'aujourd'hui, alors que j'allais vers les rives sacrées d'Hellénie, accomplir le plus saint des pèlerinages. Et il me semble que je vois, une fois de plus, surgir des flots œgéens, dans la pourpre du jour mourant, les corbeilles d'or des Cyclades.

Partout, de M'rayer jusqu'à Touggourt, j'ai entendu autour de moi, le bruissement joyeux des palmes, partout à la lisière des jardins, j'ai vu les maisonnettes de « tob » sourire au grand soleil qui les dore. Et je voudrais, de ce spectacle enchanteur, de cette Afrique insoupçonnée, fixer ici le souvenir inoubliable.

## VII

Une heure avant le jour tombant, Tougourt nous apparaît lointaine encore.

C'est d'abord la vision de deux blancs minarets, hardiment profilés sur l'azur interni, qui frappe nos prunelles avides de connaître la capitale étrange, encore un peu sauvage de l'Oued R'hir ?

Puis, tranchant sur la neige du sable, nous distinguons la verdure imprécise de ses palmiers. Lentement, l'amas de ses maisons basses, les unes grises, les autres d'une blancheur douteuse se dessine. Elles sont dominées de ci, de là, par les coupoles que des mains frustes, plus habiles à dresser la tente qu'à pétrir et ordonner les briques de « tob » arrondirent au petit bonheur.

Ce serait presque une déception, si tout à

coup le soleil n'eût atteint l'horizon. Avec une lenteur glorieuse il sombre derrière les dunes occidentales et j'assiste à une transformation féerique de la vieille cité saharienne, jadis si ardente, si belliqueuse, et qui dort aujourd'hui d'un sommeil farouche, sur sa colline de sable fin. Le gris terne de ses maisons à terrasses est devenu rose ; ses deux minarets sont, l'un violet, l'autre lilas, et, pareilles à des améthystes, étincellent ses koubbas.

Oui ! certes, sous le manteau divinement bariolé que lui font toutes les délicates nuances du couchant, Touggourt est bien la Sultane hautaine du Désert qui, si longtemps, refusa de courber la tête devant les beys de Constantine, comme devant les puissants pachas d'Alger.

Epris de sa sauvage beauté, les uns et les autres la violèrent à plusieurs reprises, mais ne purent la subjuguer ; et pendant plus de cinq siècles, elle fut fidèle à ses sultans.

Après une si longue existence d'indépendance et de fierté, Allah, dont les desseins sont impénétrables, lui refusa la gloire des

morts héroïques, et en 1844, l'année même où Biskra, la reine des Ziban, tombait aux mains de l'armée française, la Sultane de l'Oued-R'hir ouvrait ses portes devant elle sans résistance et sans combat. Le dernier de ses maîtres qui signa sa déchéance était un Ben-Djellab. La famille des Ben-Djellab, comme celle des Ben-Ganah qui dominait plus au Nord, dans les Ziban, peut passer pour le type de ces grandes familles sahariennes, dont la conquête éteignit un peu brusquement la vieille et biblique splendeur.

Elles possédaient, à elles deux, le Sud et l'Extrême-Sud constantinois, depuis les montagnes de l'Aurès jusqu'aux sables de l'Ouargla. Et l'histoire de ces vastes pays, pendant un siècle et demi, tient tout entière, dans leurs perpétuelles et sanglantes rivalités. A leurs récits faits encore par de vieux rhapsodes arabes du R'hir et de l'Ouargla, on s'intéresse comme à nos chroniques moyenageuses les plus passionnées.

Les analogies d'ailleurs sont frappantes, pour qui réfléchit tant soit peu.

J'avoue avoir été moi-même fort ému, par

les étranges malheurs qui accablèrent après notre prise de possession, les derniers des Ben-Djellab.

Ils burent jusqu'à la lie le calice d'amertume, que le sort réserve aux puissants déchus, et la haine des Ben-Ganah, qui, plus habiles, surent merveilleusement exploiter leur soumission à la France, les poursuivit jusqu'à la vieillesse et au tombeau.

Quel beau roman l'on écrirait avec la haine et les vendettas du çof Ben-Ganah et du çof Ben-Djellab, ces Capulet et ces Montégut, ou plutôt ces Colonna et ces Orsini du Sahara constantinois !

Ni la conquête qui mit fin à leur puissance réelle, ni la mort, suprême pacificatrice des passions les plus ardentes, ne purent apaiser celles-ci.

Il n'y a pas bien longtemps encore, des hommes du çof Ben-Ganah, allaient la nuit, jeter des pierres dans la nécropole déserte, abandonnée, hantée seulement des gerboises et des chacals, où les Ben Djellab reposent dans la paix de Dieu.

Et Si Kaddour-ben-Yah-Yah, le vieux Beni-

Mensour, serviteur fidèle du dernier prince de Touggourt, qui me conta ce détail sur la place de Djâma-Kebir, serrait le poing en disant : « Qu'Allah les maudisse, ils ont oublié le respect de la mort qui est dans le cœur de tout musulman »...

. . . . . . . . . . . . . . .

## VIII

A ce point m'a pris, dès notre premier contact, la capitale de l'Oued R'hir, que je décide d'y prolonger mon séjour.

Et vite, trop vite passent les heures à observer, à cueillir des notes sur cette ville, l'une des plus curieuses et la plus originale, peut-être, de celles que j'ai rencontrées en mes pérégrinations sahariennes, depuis l'archipel oasien de Figuig jusqu'aux Neftzaouas, à Douz, à Tatahouine, points extrêmes de la Tunisie confinant au Désert tripolitain.

Je passe une bonne partie de mes journées à errer dans les étranges petites ruelles de Nezla et d'El-Balouch, ces deux petits ksour, qui flanquent la ville au Sud et au Nord-Est, et qui en sont les pittoresques faubourgs.

Puis à mon retour d'El-Balouch, je m'ar-

rête aux dunes blanches du Dra-el-Guemel, où campent les filles des « Oulad-Naïl », et là, assis sur le sable, je regarde mourir le soleil et j'emplis mes yeux avides, de ses pourpres et de ses ors.

Devant moi, sur la dune maintenant violette, les tentes des « Oulad-Naïl », évoquent de grandes fleurs sombres ouvrant leurs corolles au jour mourant. Des feux s'allument au camp des créatures d'amour. Les hommes rentrent de leurs courses au désert poussant leurs chameaux et des chèvres maigres qui bêlent effrayées par les approches de la nuit. Des femmes vieilles et ridées, mais qui furent jadis très belles, vont, viennent devant les tentes où elles pétrissent la galette et préparent la « cheurba ».

A l'éclat de leurs haillons, comme aux « tizzabitin » d'or massif qui tirent les lobes de leurs oreilles crasseuses et à d'autres bijoux précieux qui rutilent sur leur peau flétrie, se devine la splendeur des années folles, où leurs regards, aujourd'hui morts, faisaient pâlir les ksouriens et frissonner les nomades.

Maigres, voûtées, pareilles, dans l'ombre

du crépuscule, à des sorcières préparant leurs philtres, elles marmottent, de leur voix cassée, les belles chansons d'amour, les ardentes cantilènes de volupté, qu'elles chantèrent jadis et que leurs filles, tout à l'heure, chanteront en dansant au café maure.

En elles maintenant, sur leur jeunesse convoitée et lucrative, revivent tout leur orgueil, toute la fierté de leur vieillesse.

La galette qu'elles pétrissent est trop grossière pour ces filles dont la beauté fait tressaillir leurs entrailles maternelles.

Leurs hommes la mangeront et pour la « naylette » seule sera la « cheurba » ensanglantée de piments, l'âpre et savoureuse cheurba qui mettra du feu dans leurs veines et de la force dans leurs reins.

Il en est de ces filles de volupté qui n'attendent pas la veillée pour commencer leur nuit d'amour, car de l'ombre où je suis, je vois dans plus d'une tente éclairée, se glisser le burnous rouge d'un spahis, ou même la loqueteuse gandourah d'un chamelier, mordu par le rut après la continence forcée des pérégrinations lointaines.

D'autres fois, après une longue flânerie sur le marché de la Djemmâ-Kebir et de Khrokhra, si animés, avec leurs rangées de frustes arcades où s'abritent les minuscules échoppes des barbiers, des cordonniers, des orfèvres juifs, je m'attarde à marchander un burnous ou un haïk chez les M'zabites qui, ici, comme dans tous les ksour du Sahara, détiennent le commerce des vêtements et des étoffes, sans négliger la petite usure et même la grande.

Puis, quand le soleil est au zénith, et qu'il fait chaud sous les arcades, je traverse la grande place de la Kasbah, au milieu de laquelle jaillit, en belles gerbes d'argent, la plus riche fontaine artésienne de l'Oued R'hir, et je porte ma rêverie déambulatrice sous les ruelles voûtées, obscures, dont la fraîcheur est délicieuse.

Je ne connais rien de plus attrayant que le mystère de ces dédales ombreux, où l'on marche presque à tâtons, frôlé par des fantômes silencieux, mais polis, qui vous cèdent toujours le pas, et souvent murmurent à votre oreille le poétique salut musulman.

De ci, de là, encastrés au mur, s'étalent des bancs en « tob », dont la largeur est le comble du confortable saharien.

Des vieillards, ksouriens pacifiques, en burnous et gandourah blancs, très propres, viennent là, radoter, rêver, évoquer leur jeunesse évanouie ; certains d'entre eux croient la revivre, en regardant leur barbe blanche dans la prunelle d'un enfançon, qu'ils endorment à la façon de nos grand'mères.

A côté d'eux, partout où filtre un peu de lumière, des adolescents demi-nus, au torse superbe, jouent calmement, presque gravement, une sorte de jeu de dames, avec, en guise de pions, des cailloux blancs et des crottes de dromadaire.

Des adultes tricotent des bas ou façonnent des calottes blanches, plus petites que des chéchias ordinaires, et que l'on met au haut du crâne, pour soutenir le lourd édifice de la coiffure saharienne. D'autres se contentent d'égrener leur chapelet en noyaux de datte, et des plus sombres encoignures, on entend monter, sans répit ni trêve, des « Allahou Akbar »... et des « Mohamed rassoul Allah »...

Personne ici qui sache l'heure et s'en inquiète ; les six appels du « mueddin », tombant du minaret de Djemmâ Kebir, leur suffisent.

Et ainsi s'écoule, lente, monotone, dans l'ombre légèrement bleutée des ruelles, toute la vie du « R'hiri » paisible. Beaucoup de sommeil, de prière et de rêverie, avec un peu de travail, la remplissent. Toute inquiétude en est bannie, et aussi toutes les passions qui mouvementent la vie dans les douars, chez les nomades.

Sans doute, il en est qui s'abrutissent avec du « lagmi » et, qui s'étiolent plus vite encore aux bras de leurs femmes ; mais qui donc a jamais changé, aussi peu soit-il, la destinée que, depuis toujours, lui fixa le Maître du monde ?

C'est ici, dans ce ksar vouté de Touggourt, comme dans ceux de Nefta et de l'Oued-Souf, que j'ai mesuré toute la quiétude d'esprit, toute l'enfantine sérénité dont l'Islam sait imprégner l'âme humaine.

Il n'y a d'égale à la paix du ksar, que le calme éternel de ses palmeraies, où le mur-

mure de la « séguia » fait roucouler les tourterelles.

Et cette impression de douce immobilité, cette sensation d'extatique fainéantise et de pieuse rêverie, je la retrouve, plus prenante encore, à la zaouïa de Tamel'hat, où je fais une très longue visite.

Après une courte halte chez le caïd de Témacine, qui nous offre, en de minuscules tasses à fleurs d'or, un moka délicieux, nous passons sous un portique merveilleusement ouvragé, que surmonte un fronton orné d'arabesques, et par une voûte agrémentée de moucharabies, nous voici dans la vaste cour de la maison sainte.

Tolba souriants, aux prunelles noyées de rêve, marabouts aux gestes lents, à l'allure hiératique, khouan à la lèvre plissée par la prière, c'est à qui s'empressera pour nous souhaiter la bienvenue, au seuil de cette demeure hospitalière.

Mais de tous, le plus prévenant, et qui nous paraît exercer une autorité très haute, sinon suprême, c'est un noir richement vêtu à l'algérienne, gilet bleu-pâle brodé d'or, sur une

gandourah rose-tendre et magnifique burnous noir de fine laine.

Si Mohamed-El-Aid-ben-Ali-Tidjani, neveu du cheik, et, comme nous l'apprenons par la suite, prétendant à sa succession qu'il croit prochaine.

Peut-être se trompe-t-il, car Si Mohamed-El-Aid, le vénérable marabout de la zaouïa, qui nous reçoit peu après, avec une courtoisie exquise, bien que fort âgé, nous paraît encore robuste, et ne donne pas l'impression d'un vieillard à bout de souffle.

Certes, ayant reconnu l'intelligence de son neveu, il lui abandonne la lourde charge d'administrer sa zaouïa, une des plus riches du Sahara, avec ses immenses palmeraies, sa centaine de rhamnés, anciens esclaves, ses nombreux troupeaux et les innombrables offrandes qui, des quatre coins du désert, affluent vers elle ; sans doute aussi, et afin de consacrer tout son temps à la prière, il se décharge sur lui de toutes ses relations avec les autorités militaires ; peut-être, enfin, serait-il heureux, en récompense, de lui assurer, avant de mourir, la *baraka*, ou pouvoir suprême.

Mais il y a d'autres convoitises, qui couvent dans la paix apparente de ce milieu maraboutique. Et, bien fin serait celui qui, dès maintenant, pourrait désigner la victorieuse ; car si les marabouts proposent, seuls les bureaux arabes disposent.

Voilà ce que j'apprends au cours de la « diffa » plantureuse qui nous est offerte dans la très belle salle des hôtes.

Nous mangeons le traditionnel « mechoui » ou mouton rôti en entier, sous une élégante coupole que décorent des peintures sobres, délicates, harmonieuses ; des étagères finement travaillées, et aussi artistement peintes, ornent les murs, et l'ensemble serait d'un orientalisme parfait, sans une ignoble collection de carafons et de bouteilles, d'un baccarat fort douteux, qu'elles supportent ?

Rentré chez moi, je passe une partie de la nuit qui doit précéder mon départ de l'Oued R'hir à classer, mettre en ordre, mes observations ethnographiques.

Elles sont déjà nombreuses, et je crois voir un peu clair dans ce si curieux problème.

# IX

Lorsqu'on s'enfonce dans l'Extrême-Sud de nos possessions algéro-tunisiennes, on assiste à un phénomène d'ordre ethnique qui frappe les esprits les plus indifférents et les plus inattentifs regards ; c'est un changement aussi profond que subit dans le type physique des populations rencontrées.

Le fait est plus remarquable encore si l'on atteint le Sahara septentrional en traversant la province de Constantine du Nord au Sud. Dans les montagnes de l'Aurès, en effet, on a vu les Berbères de Kabylie, très blancs, souvent blonds avec des yeux bleus, puis les populations, blanches aussi, Arabes et Semites des Ziban. Après Biskra, si l'on poursuit sa route vers le Sud, à 80 kilomètres environ, l'on se trouve tout à coup en pré-

sence d'une population absolument différente de celle qu'on a laissé 20 kilomètres avant.

Le teint est foncé, presque noir, et l'habitus extérieur offre une dissemblance non moins profonde à l'observateur même le plus superficiel.

Sur les origines de cette prétendue *race noire saharienne* on n'est pas encore fixé.

On ne sait pas encore de façon précise ce que sont ces hommes dont l'habitat forme, dans la grande mer blanche sémite et aryenne qui va du Tell algéro-tunisien à la lisière du Soudan, un curieux îlot noir ? Cet îlot lui-même n'a pas été encore très nettement délimité. Il semble pourtant s'étendre de la lisière nord du Sahara algérien (Oued R'hir) jusqu'à Rhadamès dans le Sahara tripolitain, le Touat, le Tidikelt et le Hogghar. Ces populations colorées sont connues à Rhadamès sous le nom *d'Atrian*, à El Goléa, on les appelle *Grefiann*, dans le Tidikelt on les rencontre sous la désignation de *Karatinn* et de *Imrhad* dans le Hogghar. Enfin ce sont les *Rouarah* de notre Oued R'hir. C'est surtout

dans le R'hir et le pays d'Ouargla que ces *nègres sahariens* ont été l'objet de trop rares et trop peu précises observations ; et c'est là aussi que j'aborde à mon tour le problème.

*
* *

Les Rouarah au singulier R'hiri sont mi-nomades, mi-sédentaires, leur peau est brune sans être noire et rien, dans leur caractère anthropologique ne justifie, comme on le verra, l'appellation de *nègres sahariens*, qu'on leur a donnée.

Chez certains individus seulement (15 sur 134 observations) prises par moi, j'ai trouvé un certain degré de prognathisme, assez peu accentué d'ailleurs.

La taille est moyenne, bien qu'il ne soit pas rare de trouver des hommes mesurant 1 m. 75 et même 1 m. 80 ; je n'ai pas observé un seul cas de « nanisme » et, au dire des habitants, les nains sont également rarissimes dans le Souf. Le tronc est plutôt massif, sa hauteur ne dépassant que rarement 0 m. 40 à 0 m. 52 ; son développement trans-

versal et antéro-postérieur au niveau des épaules et du bassin atteignant en moyenne 0 m. 37 et 0 m. 95. Les jambes sont courtes mais ils n'ont pas, comme certains observateurs l'ont prétendu, les bras très longs, ce qui est un caractère nigritien formel ; leur grande envergure, en effet, ne dépasse pas de beaucoup leur taille, de 8 à 10 millimètres, celle des hommes de race caucasique étant, comme on le sait, égale à leur taille, et celle des noirs et des jaunes la dépassant de 50 millimètres à 1 centimètre ; la musculature brachiale et thoracique est bien développée, plutôt vigoureuse, celle des jambes également.

On les a donnés comme *mégalocéphales*. C'est encore une erreur démentie par la *céphalométrie* (mensuration de la tête recouverte de ses parties molles) et par la craniométrie (mensuration de la tête à l'état de squelette). Leur indice céphalique a été en moyenne de 77,52, ce qui les classerait parmi les *sous-dolicocéphales*, mais à la limite de la *mesaticéphalie*, laquelle commence à 77,77.

Ceci m'a paru un des caractères les plus

importants puisqu'il rapprocherait les « hommes colorés du Sahara » — il est plus prudent, en effet, de leur donner ce nom — du type nigritien dont les éloignent tant d'autres caractères ethniques et anthropologiques. Leur indice brachial est chez l'adulte de 76,50 alors qu'il est de 74 chez l'homme adulte de race caucasique et de 79 chez le nègre.

Le front est bombé, haut, découvert comme chez l'Arabe, dont ils se différencient par tant d'autres caractères, comme la largeur des narines, l'épaisseur des lèvres et la grosseur du nez : comme ceux de l'Arabe, les yeux sont noirs, vifs et bien fendus ; par les dimensions développées des maxillaires, l'épaisseur et le charnu des lèvres, ils évoquent le type noir, mais s'en éloignent, je le répète, par leur angle facial qui en fait des orthognathes, avec il est vrai, quelques exceptions.

On a signalé leurs sourcils relevés comme chez la race asiatique, j'avoue n'avoir que rarement observé ce caractère dans l'Oued R'hir.

La barbe et les cheveux sont, à mon avis, autant que la couleur foncée de la peau, la

cause de l'erreur commise à leur endroit par des observateurs superficiels. Il est certain que chez beaucoup parmi les hommes colorés du Sahara, les cheveux ont l'apparence laineuse, et que leur implantation se fait par petites touffes comme chez les nègres soudaniens ; il est certain également que, comme chez ces derniers, la barbe est courte et peu fournie ; de là à l'appellation de « nègres sahariens » par analogie sinon par assimilation, il n'y avait qu'un pas. Or, il résulte de mes observations personnelles : 1° que la structure laineuse des cheveux et la rareté de la barbe sont loin d'être ce qu'elles sont chez les nègres soudaniens ; 2° que ces caractères ne sont pas propres à tous les individus, et j'ai pu me rendre compte que chez ceux-là même qui offrent ces caractères on les observe à des degrés bien différents, selon chaque individu ; plus accentués chez les uns que chez les autres, ils finissent par disparaître chez certains, et chez beaucoup de Rouarah très colorés nous avons trouvé les cheveux légers et fins bien également implantés, et la barbe épaisse, bien répartie du Bédouin.

La couleur de la peau n'a pas moins contribué à établir l'hypothèse nigritienne, et pourtant une observation attentive permet de ne donner à ce caractère qu'une importance relative.

En effet si dans une même tribu on observe deux Rouarah, l'un pris parmi les sédentaires, les rhamnès, les artisans qui vivent dans lombre de leur oasis, dans l'obscurité de ses ruelles voûtées, l'autre, au contraire, parmi les nomades, errant d'un bout à l'autre du jour dans le désert, sous le soleil, l'on constatera une différence de leur pigmentation cutanée qui ira du laiton clair au chocolat. L'imprécision et l'indécision de ce caractère nous sont en effet prouvées par les expressions dont se sont jusqu'ici servis les différents observateurs.

Pour les uns, ceux qu'ils appellent les *nègres sahariens* sont *jaunes*, pour les autres ils sont *chocolat*, pour certains ils sont *pain d'épice* ; nul ne prétend les avoir vus *noirs*. La vérité est que toutes ces nuances existent et peuvent être observées. J'en ai vu, pour ma part, à Touggourth, et à Temacin, dont la

peau était pareille au laiton, comme celle des Sous-Sous de Mellacorée, d'autres qui étaient simplement bronzés.

Enfin, si on observe les femmes et les enfants, on constate que la coloration de l'épiderme se clarifie de plus en plus.

*
* *

Tels sont les caractères anthropologiques des prétendus « nègres sahariens » qu'il m'a été donné d'étudier dans l'oued R'hir sur près de 130 sujets.

Leur valeur respective une fois bien établie, il nous reste à étudier les caractères ethniques, les mœurs, les coutumes, et voir s'il ne s'y trouverait pas quelques indices capables de donner plus de précision à nos conclusions.

Et d'abord les hommes colorés du Sahara, ont-ils, comme on l'a cru jusqu'à présent, des caractères ethniques propres, bien à eux, et qui suffiraient à les différencier des entités anthropologiques, au milieu desquelles, ils sont englobés depuis la lisière nord du Sahara algérien jusqu'à Rhadamès, le Touat,

le Tidikelt, le Hogghar et même l'Aïr, entités anthropologiques qui sont au nombre de trois : les Arabes et les Juifs (Sémites), les Berbères (Aryens) et les Soudaniens (Nègres)? Mes observations personnelles me permettent de répondre non, et je vais essayer de le prouver, en étudiant un à un, chacun de ces caractères avec de suffisants détails.

Voyons d'abord le costume. De quoi se compose-t-il ? D'une chemise ou *gandourah* primitive, faite de cotonnade grossière ; selon leurs moyens, les uns la serrent à la taille par une ceinture de *djerid* (filaments de palmier), les autres, un peu plus fortunés ou plutôt un peu moins misérables, passent par-dessus un de ces burnous grossiers faits de deux pièces, le capuchon étant rajusté au corps, et qu'ils achètent aux M'zabis des oasis. Enfin ils sont coiffés de la chéchia.

Mais n'est-ce pas là tout simplement le costume de l'Arabe pauvre et du Kabyle de l'Aurès? — Bien mieux, ceux qui en ont les moyens portent la vestiture complète, ample et lourde de l'Arabe aisé et y mettent autant que lui de vanité.

Ainsi se vêt l'homme chez les « Sahariens colorés ». Pas plus que lui, la femme ne s'habille d'une façon qui lui soit propre. Elle porte la *m'lhafa* de la bédouine à larges manches, fendue par côté, et ceinturée non pas à la taille, mais sous les seins. Le bleu est la couleur préférée par la femme de l'Oued R'hir. Elles recouvrent leur tête et le haut de leur poitrine avec le *bethenouk*, qui n'est autre qu'une sorte de petit haïk, retombant sur les épaules, rouge ou bleu comme la m'lhafa ; les plus riches s'enveloppent tout entières et cachent même leur visage sous une pièce d'étoffe plus large, en soie ou en laine selon leur situation. En somme, pas autrement n'est vêtue la femme nomade, et comme celle-ci, la femme du R'hir va pieds nus.

Leur parure et les bijoux dont elles s'affublent ne diffèrent guère non plus. Comme la bédouine de la tente, la prétendue négresse saharienne couvre ses bras de bracelets en fer, cuivre, bois, corne ou argent quand elle le peut, à ses oreilles pendent quelquefois d'énormes boucles de mêmes matériaux dits *tizzabitin ;* leur cou-de-pied est encerclé d'an-

neaux dans le même genre, que les unes et les autres dénomment *khalkhals*.

Il m'a été également impossible de trouver des dissemblances dans les soins intimes de leur toilette. De part et d'autre même négligence, même dédain de la plus élémentaire propreté. La seule différence, qu'il m'a été permis de constater, réside dans la façon de se coiffer et d'arranger leurs cheveux.

Je m'empresse de dire que la coiffure des femmes Rouarah est franchement soudanienne et m'a rappelé celle des Kassonkaises, observée au Sénégal, et que j'ai décrite ailleurs (1).

Relevés en casque sur la partie antérieure de la tête, les cheveux tombent en boucles gracieuses sur la nuque et sur les oreilles qu'elles dépassent un peu, sans toutefois frôler les épaules. Les boucles postérieures sont ornées de perles rouges, de petites coquilles blanches ou de morceaux de corail.

1. V. *Revue scientifique*, octobre 1888.— *Les peuplades de la Sénégambie*.— *Au pays des fétiches*, 1 vol.— *Siestes d'Afrique*, 1 vol. — *Martyrs lointains*, 1 vol.— *Journal d'un marin*, 1 vol. (Lemerre et Flammarion Editeurs.)

Ce sont là les ornements favoris dont la Kassonkaise et la femme Sou-Sou de la Mellacorée agrémentent leur chevelure. Mais voici des analogies bien plus frappantes encore.

Les femmes Rouarah se pommadent de la même façon que les Kassonkaises et les Sou-Sou ; la pommade seule diffère un peu. Les premières, avec des dattes pétries et de l'huile rancie, obtiennent une pâte jaune, d'une odeur *sui generis* et qui est loin de valoir l'ambre ou le musc ; avec cette pâte, elles s'enduisent le milieu de la tête de l'une à l'autre oreille, de façon à maintenir séparés le casque antérieur de leur chevelure et les boucles latérales et postérieures ; en outre, elles donnent à l'un comme aux autres plus d'adhérence et de solidité.

Il en est même qui oignent leur coiffure tout entière de ce nauséabond et poisseux ingrédient.

Pas autrement ne procèdent la femme Kassonkaise et la femme Sou-Sou de la Mellacorée et du Fouta-Djalon. Seulement, au lieu de pétrir la datte et l'huile rance pour préparer leur pommade, elles emploient du beurre de karité.

A M'rayer, je vis une femme d'une cinquantaine d'années dont la tête n'était qu'une plaie. Son mari m'expliqua — ce que j'avais deviné — comment sa femme avait gagné ce mal par des applications trop fréquentes et trop étendues de la susdite pommade, laquelle en se desséchant, et rancissant davantage, finit par former une sorte de calotte adhésive et corrosive en même temps.

Et je me rappelai des cas analogues plus nombreux, en vérité, observés pendant mes courses dans les villages de notre Guinée.

Ceux qui considèrent les « hommes colorés » du Sahara comme de vrais nègres, ont donné à ce détail ethnique, une importance qu'il n'a pas.

*
* *

Autrement sérieux serait contre eux, à mon sens, l'argument tiré de la situation morale de la femme chez les Rouarah et de son rôle dans la famille.

En effet l'influence berbère, c'est-à-dire

aryenne, domine ici et nous nous éloignons autant des mœurs bédouines (sémites) que des coutumes du Soudan (nègres).

Nul n'ignore — et je n'insisterai pas — que si la femme de l'Arabe nomade, la Bédouine, ne se voile pas et jouit de sa liberté d'allure, elle n'en est pas moins la bête de somme de son mari ou plutôt de son maître, de celui qui la possède corps et âme comme son âne et son chameau ; nubile à dix ans, mère à douze, flétrie à vingt, les plus viles et les plus rudes besognes lui incombent sa vie durant. Tel est également le sort de la négresse soudanaise et sénégambienne, sauf chez certaines tribus mélangées de Peulh, comme par exemple les Sou-Sou de Mellacorée et du Fouta-Djalon.

Chez les Kabyles, au contraire, si la femme est loin d'être l'égale de son mari, si elle peut être répudiée par lui, et vendue par ses parents mâles, elle n'en est pas moins, quand elle s'y prête, estimée, considérée, dans la famille, et a toujours, les mêmes droits juridiques que l'époux ; le fond aryen ressort chez eux dans ce caractère, comme dans leurs

caractères anthropologiques, les mœurs et les coutumes de leurs tribus.

Tel est, ou à peu près, le sort de la femme R'hiri. Comme la Bédouine, elle ne se voile que rarement, va et vient en toute liberté, mais comme la femme Kabyle, elle jouit d'une certaine considération dans son foyer. Comme elle aussi, et à l'encontre de la Bédouine, elle est rarement répudiée et voit grandir ses enfants sous le toit familial. Dans la plupart des intérieurs rouarah, qu'il m'a été permis d'observer je l'ai trouvée à peu près maîtresse de son foyer, respectée et écoutée de son mari et de ses enfants. On m'a même cité le cas, très rare d'ailleurs, d'une famille r'hiri de Témacin, où la femme porte vraiment les culottes, comme on dit chez nous.

De leur polygamie, rien à conclure non plus, car elle existe, sans distinction, chez tous les peuples sahariens. Comme l'Arabe, comme le Kabyle, le R'hiri peut épouser légalement devant le cadi, autant de femmes que le lui permettent ses moyens et le Coran, et avoir même les concubines autorisées par

Mohamed ; leur religion, en effet, n'est autre que l'Islamisme primitif, inintelligent et borné du Bédouin et du Kabyle, et ne fournit par conséquent aucun élément capable de les différencier de ces deux agglomérations ethniques au milieu desquelles ils sont englobés.

*
* *

On a dit : Les nègres sahariens sont superstitieux autant peut-être que les nègres du Soudan et du Sénégal.

Il faut vraiment, pour émettre une pareille affirmation, n'avoir jamais vécu et observé dans l'Afrique occidentale. Il faut même n'avoir pas lu, avec attention, le récit des voyageurs et des géographes qui ont longuement parlé des peuplades nègres qui l'habitent.

J'ai, pour ma part, un des premiers, longuement décrit (1), avec leurs caractères anthropologiques et ethniques, les mœurs, les coutumes des peuplades de la Guinée Française, au milieu desquelles j'ai longtemps

1. Voir *Revue scientifique*, octobre 1888. *Les peuplades de la Sénégambie.*

vécu. J'ai étudié notamment les Floupes de la Casamance, les Nalous et les Landoumans du Rio-Nunez, les Bagas, et les Timénès du Rio-Dubreka et de la Mellacorée, et je m'étonne qu'on ait pu comparer aux innombrables, extraordinaires et grossières superstitions de ces peuplades, les quelques croyances un peu bizarres qu'on peut relever chez les hommes colorés de l'Oued R'hir.

La croyance aux *djenoun* par exemple, disent-ils, est très répandue chez eux ; et ils comptent beaucoup de sorciers et de sorcières.

Cela est vrai, mais le *djinn* qui revêt mille formes pour amuser, aider ou tracasser les simples mortels, qui, tour à tour est gazelle, adolescent beau comme la lune, merveilleuse jeune fille ou vénérable vieillard, toujours doué d'une puissance que limite seule celle de Dieu, n'est-il pas une des créations les plus charmantes de l'imagination arabe, ainsi que le prouve la simple lecture *des Mille et une Nuits ?* Et qui hésiterait à voir en eux ainsi qu'en leurs *djinnia*, les frères et les sœurs de nos fées et de nos lutins ?

Peut-on vraiment les comparer aux grotesques fantômes qui hantent les bords des lagunes dahoméennes, la brousse soudanaise ou les forêts du Centre-Africain ? Le *Nama*, par exemple, des Bambaras, véritable loup-garou, qui passe son temps à violer femmes et filles égarées en son « bois sacré », à s'enivrer de *dolo* que lui apportent les plus fervents, et, une fois ivre, à réveiller les villages par un charivari infernal de clochettes, de calebasses et de tam-tam.

Pour ce qui est des sorciers et des sorcières, il n'en existe guère plus chez les Rouarah qu'à Alger ou à Tunis, et je dirai même qu'on en trouve beaucoup plus chez les Kabyles de l'Aurès et chez les Bédouins du désert que chez eux.

*
* *

On a voulu voir une autre trace sérieuse d'un fétichisme ancestral, accusant des origines soudanaises, dans un certain nombre de fêtes, de deux, pour parler plus exactement, l'une publique, commune à toutes les tribus Rouarah ; c'est la fête d'*El-Anncera*

ou *des éléments ;* l'autre propre à chaque famille et qui se célèbre dans l'oasis lorsqu'un mariage y a lieu.

Pour la première, l'erreur d'interprétation n'échappe pas à un examen attentif. D'abord son nom d'origine franchement arabe aurait dû suffire à prévenir l'observateur ; puis sa nature même et son rituel, que sémites et berbères peuvent seuls revendiquer, à l'exclusion absolue des noirs ; je m'empresse de dire que je ne l'ai point vu moi-même célébrer pendant mon séjour dans l'Oued R'hir, et que tous les détails m'en ont été fournis par des indigènes et des européens résidant depuis longtemps dans le pays. Je la narre donc d'après eux.

Elle a lieu vers les premiers jours de l'été, quand le soleil africain brûle la terre, la dessèche, l'éventre, la lézarde de toutes parts et lui fait hurler la soif jour et nuit, implacablement. Comme la brousse sénégambienne, le Sahara devient alors une vraie fournaise, dont le resplendissement est à la fois la chose la plus grandiose et la plus triste qu'il soit donné à l'homme de contempler. Sans les

puits artésiens dont la canicule n'influence pas le débit, les oasis, elles-mêmes, succomberaient sous cette étreinte de feu. Les pauvres petits bordjs perdus dans l'immensité sont rôtis, grillés, de l'aube à la nuit. L'ombre même qu'ils projettent sur la dune s'échauffe aussitôt à son contact. Pas un moment ne s'apâlit l'indigo du ciel, qui pèse lourdement sur eux comme une calotte enflammée. Il faut, pour se risquer, attendre que la nuit et la lune amie de la lente caravane, aient rafraîchi quelque peu le sable sous leurs baisers. Mais alors, c'est sous la petite coupole grise qui couronne, avec tant de grâce orientale, la maison soufi comme sous la toiture plate à terrasse des maisons en « toub » de l'Oued R'hir, une sarabande fort dangereuse de scorpions.

Mais tout cela n'est rien à côté de la fièvre malarienne et des nombreuses maladies épidémiques engendrées par la canicule et qui naguère encore frappaient si cruellement les Rouarah et leurs animaux. C'est même, m'a-t-on affirmé, et uniquement pour les chasser qu'ils célèbrent les fêtes d'*El-Anncera*,

qui sont en effet, comme on va le voir, de vraies fêtes de purification.

Pendant la belle saison, les Rouarah ont fait provision de toutes les plantes à essences, qui poussent dans leurs jardins ou au désert. Le moment venu, à la nuit, ils se réunissent par familles dans les clairières de leurs oasis, préparent un bûcher de ces plantes, et amènent autour de lui toutes leurs bêtes, moutons, brebis, chèvres, ânes, chameaux; puis, ayant fait ample bombance et bu force *lagmi* (vin de palme) ils l'allument en poussant des cris.

La flamme crépite, et éclaire l'ombre profonde de l'oasis ; en spirales odorantes la fumée se tord, les chiens aboient, les enfants piaulent et les femmes frappent des mains en poussant le you-you guttural, par lequel, la Bédouine elle aussi, a coutume d'exprimer sa joie comme sa douleur. On m'a affirmé, sans qu'il m'ait été possible de le contrôler, que ces cris des femmes, des enfants, comme ceux poussés par les hommes sont des imprécations contre les *djenoun* malfaisants, en lesquels, s'incarneraient toutes les maladies qui

les affligent eux et leurs troupeaux et surtout le *tehem*, nom arabe de la fièvre des marais.

Voici pourtant une formule purificatrice dont se serviraient les Rouarah dans l'oasis de N'Gouça près d'Ouargla.

Elle est imprécatoire également, et c'est un vieillard plus ou moins sorcier qui la prononce en jetant de l'encens dans le foyer :

— « Tehem ! maudit tehem !... qui nous fait claquer des dents, qui tantôt nous glaces le sang et tantôt nous brûles, que la fumée de ce foyer te chasse loin de nos palmiers, de nos jardins et de nos puits...

« Tehem ! maudit tehem !... qui nous amaigris et nous rends plus légers que des djerada (sauterelles) aux mains du laveur des morts, que la fumée de ce foyer te chasse loin de nos palmiers, de nos jardins et de nos puits...

« Tehem ! maudit tehem !.. qui remplis, en un mois, nos cimetières et fais le vide dans nos maisons, que la fumée de ce foyer te chasse loin de nos palmiers, de nos jardins et de nos puits...

« Et qu'avec toi s'en aillent où va la

fumée, toutes les maladies qui t'accompagnent et n'épargnent ni nos chameaux, ni nos chèvres, ni nos ânes, ni nos moutons... »

Il est impossible, je le répète, de voir dans cette fête et encore moins dans cette formule d'exorcisme, trace quelconque de fétichisme ; et je comprends difficilement comment on a pu la comparer, même de loin, aux manifestations toujours grotesques et souvent obscènes auxquelles se livrent les noirs soudanais et sénégambiens, soit pour chasser les esprits malfaisants (bakin) comme chez les peuplades de la Guinée, soit pour détourner les prétendus maléfices de la lune ainsi que font les Bambaras et les Mandingues du Niger, les Floups de la Casamance, les Nalous et les Landoumans du Rio-Nunez.

Au contraire, cette purification annuelle de l'oasis et de tous ses habitants (bêtes et gens) m'apparaît comme purement aryenne, et les analogies qu'elle évoque en mon esprit ne sont pas celles formulées par certains observateurs. J'ai vu, en effet, célébrer une fête purificatrice de ce genre non pas au Sénégal, mais dans les Pyrénées-Orientales, à Corsavi

où, au milieu de grandes réjouissances, le curé bénit et purifie chaque année les maisons et les bergeries, ses paroissiens, leurs chevaux et leurs troupeaux.

*
* *

Un certain alcoolisme particulier aux hommes colorés de l'Oued R'hir, serait-il comme on l'a prétendu, un argument à l'appui de ceux qui voient en eux des nègres ?

Il est évident et j'ai pu facilement m'en rendre compte, que les Rouarah sont aussi friands de *lagmi* que les Bambaras de *dolo* (maïs fermenté). Dans certaines oasis de l'Oued R'hir, l'autorité française a dû intervenir pour réprimer des abus aussi préjudiciables aux intérêts de la race qu'à ceux de la colonisation.

J'accorde également que, si on ne l'en empêchait, le R'hiri s'abrutirait avec le suc fermenté de ses palmiers fatigués, comme le nègre avec son *dolo*, et je reconnais que cette intempérance lui est propre et contraste avec l'abstinence islamique que conservent les Arabes autour de lui ; mais il convient de ne

pas donner à cette particularité plus de valeur qu'elle n'en a, surtout si l'on songe avec quelle facilité dans le Tell, l'Arabe des villes foule aux pieds les prescriptions du Coran relatives à l'alcool.

*
* *

Les fêtes et les réjouissances prolongées qui précèdent, accompagnent et suivent le mariage chez les « hommes colorés du Sahara » ne constituent pas non plus, comme on va le voir, un caractère ethnique permettant de les différencier.

Pour qu'il soit possible d'étudier sérieusement cette coutume et de lui donner toute la valeur qu'elle doit avoir, je la décrirai, telle qu'il m'a été donné de l'observer en Oued R'hir ; je mettrai ensuite sous les yeux du lecteur, la description du mariage chez l'Arabe, et je le renverrai à mes études sénégalaises précitées, pour ce qui concerne cette coutume chez les peuplades sénégambiennes de nos *Rivières du Sud* et du Dahomey. Je ne vois pas meilleure façon de faire ressortir l'im-

portance et la valeur des dissemblances avec celles des analogies.

Disons tout de suite que la coutume de la dot apportée par le fiancé à la famille de sa future est commune aux Rouarah, aux Arabes, aux Kabyles et aux Nègres soudanais, c'est-à-dire à toutes les agglomérations ethniques habitant l'Afrique, les Européens et les Juifs exceptés.

Chez les Nègres soudanais, cette dot consiste en marchandises courantes du pays, et rarement en argent monnayé ; dans les contrées d'élevage ce sont des têtes de bétail, du grain, du sel, etc. Aux voisinages de nos comptoirs, des tissus, des cotonnades, de la verroterie et autres articles importés d'Europe et qui, peu à peu, sont devenus indispensables aux noirs.

Au contraire, les Sahariens colorés agissent en ces circonstances comme les Arabes et les Kabyles, et donnent à la famille de celle qui doit devenir leur femme une certaine somme d'argent, longuement débattue auparavant.

La cérémonie juridique du mariage est la même pour les Rouarah, les Kabyles et les

Arabes, le Coran étant leur livre commun. Elle est simple et a lieu devant le caïd, qui, après avoir constaté que le mari peut nourrir sa femme, lit la *fatiha*, inscrit les conditions pécuniaires du mariage sur un registre *ad hoc* que l'autorité française du bureau arabe pourra contrôler.

La dot une fois fixée, le R'irhi qui se marie fait, comme l'Arabe, un cadeau aux parents de sa fiancée. L'Arabe des villes offre des parfums, de l'ambre, du koheul, une écharpe ou autres menus objets de toilette. L'homme du Rhir, comme son voisin le Bédouin de la tente, donne des galettes cuites sous la cendre et aromatisées, un peu de blé, chose précieuse au pays des dattes, rarement des produits manufacturés.

Tandis que chez l'Arabe de la ville ou de la tente, les fêtes matrimoniales ne durent pas plus de sept jours, les hommes colorés du Sahara les prolongent parfois, quand la famille en a le moyen, pendant quinze jours; ils les terminent de l'aube à la nuit, quand l'exige leur pauvreté. Mais la moyenne varie entre quatre jours et la semaine révolue.

Le premier jour, hommes et femmes sortent en procession du village, et accompagnés des musiciens ordinaires de l'oasis gagnent une place hors murs ou une clairière de leur forêt. Si la flûte dont joue l'artiste principal, vraie choreute et chef d'orchestre, est la *r'haïta* bédouine, il est d'ordinaire accompagné par d'autres qui, à coup démesurés, frappent sur de grosses caisses en tout semblables à celles qu'on dénomme *tabala*, chez les nègres soudanais et, qu'ici on appelle *regg*. Cette instrument est, en effet, d'origine sénégambienne, et ne figure que très rarement dans un orchestre franchement arabe; dans celui-ci plus riche en instruments mélodiques comme le *rebab* (sorte d'alto à trois cordes) la *r'haïta* et la *djouath* à sept trous ou flûte antique, on ne trouve d'ordinaire en fait d'instruments à percussion que le *bendaïr,* la *darbouka* de terre peinte et le *gelal* métallique dont le rythme fort mesure la danse et le chant. A côté du regg, je vis pour la première fois en cette noce de l'Oued R'hir, les « kerokebs » ou castagnettes en fer très longues, instruments cher aux Soudanais.

Dans l'enceinte, place ou clairière, un grand feu est allumé, comme chez les tribus du Sénégal ; l'orchestre prend place en un endroit bien choisi, et les danses commencent pour durer jusque très avant dans la nuit.

Ces danses ne diffèrent guère, en vérité, des danses bédouines ; elles sont, comme elles, peu variées et ne représentent, en définitive, que des variantes plus ou moins grossières de la fameuse danse du ventre, telle qu'elle est dansée par les Juives et les Mauresques prostituées dans les grandes villes du Tell.

Elles n'ont, certes, pas la grâce archaïque, la lascivité hiératique et contenue, le charme languide des pas dansés par les Naïls, non pas à Biskra d'où la prostitution cosmopolite les a chassées, mais bien plus au Sud, ici à Touggourt, par exemple, où elles se sont réfugiées et où il m'a été donné de les observer. Ceux des hommes que ce spectacle n'intéresse pas font parler la poudre avec autant d'ardeur que les Bédouins.

Les danses et les salves ne sont interrompues que pour faire place à de pantagruéliques festins ; la cuisine en est bédouine depuis

le premier plat jusqu'au dernier, depuis le couscouss jusqu'au *méchoui*.

Le repas fini, quand chez nous, l'heure psychologique des toasts a sonné, commence le rôle des conteurs, s'il y en a dans le ksar ; à leur défaut n'importe qui, parmi les vieillards surtout, en tient lieu.

Pour être le plus souvent sédentaire, le conteur de l'Oued R'hir n'a pas moins d'imagination poétique et de verve narratrice que le conteur nomade qui va d'un bout à l'autre du désert, narrant, chantant ou improvisant, pour charmer les loisirs des citadins et l'enfantine curiosité des Bédouins.

Ces compositions ou improvisations ont une certaine allure poétique sous leurs formes frustes ; sans valoir les antiques qaçidas des poètes de l'Yemen, plusieurs d'entre elles me parurent mériter d'être retenues.

Avec l'aide des pièces déjà recueillies, je pus, dès lors, diviser en quatre catégories principales selon les sujets traités, les récits, chants, rarement écrits, presque toujours oralement transmis et les improvisations diver-

ses qui charment encore les loisirs des Rouarah et agrémentent les fêtes nombreuses dont s'égaient leurs oasis : l'*Amour*, les *Djinoun*, les *Batailles* et les *Chasses*, enfin tous les autres plaisirs de la vie errante, tels sont les quatre sujets principaux.

L'amour, nous a semblé de tous les thèmes, celui qui a la préférence des conteurs et des auditeurs, et il nous parut, par la suite, comme on le verra plus loin, que cette préférence ne s'exerçait pas seulement dans les réjouissances matrimoniales, mais dans toutes les circonstances de la vie publique et privée où leur verve se donne cours. Tandis que les Arabes, au contraire, ceux des villes comme ceux des tentes, se réjouissent et s'exhaltent plutôt, en toute occasion, sur des sujets héroïques et guerriers.

Voici d'abord une épithalame qui fut gravement récitée, et sur un ton presque pleurard, par le grand'oncle de la future, superbe vieillard au masque bronzé, dont la barbe s'étalait neigeuse sur un burnous noir, et qui eût été d'une beauté quasi biblique sans

une ophtalmie rebelle qui ensanglantait les paupières de son œil droit.

—« Quand, à l'heure de l'asr (quatre heures du soir) ou à celle d'El'Acha (huit heures) tu t'en allais à la fontaine portant sur l'épaule ta *guerba* (1), suivie de tes petits frères, le jeune Khaddour y était toujours avant toi.

« Du plus loin qu'il te voyait, il te souriait, souriait à tes petits frères, puis il prenait ta peau de bouc, la remplissait à ta place, et pendant que tous deux vous regardiez l'eau fraîche couler, il te disait : O Zobéida, tes prunelles sont plus limpides.

« Et toi, rougissant comme le soleil qui se couchait sur la dune tu ne disais mot, mais tu répondais à son sourire par un sourire. Et avec lui tu regardais dans le ciel, s'allumer la première étoile. Et lui te disait : O Zobéida, combien les deux étoiles de tes yeux sont plus belles...

« Et toi, plus pâle que la lune qui se levait tu ne disais mot, mais tu répondais à son sourire par un sourire. Et quand tu t'en re-

1. Outre en peau de bouc.

tournais vers ta demeure, il portait ta *guerba* pleine sur la tête, et il t'accompagnait ainsi jusqu'à ta porte où tu le remerciais par le plus doux de tes sourires.

« Maintenant voici que Kaddour est devenu le maître et l'époux de Zobéida bent Ahmed. Fasse Allah qu'elle lui soit toujours aussi chère et que toujours il se plaise à lui sourire, et qu'il trouve ses prunelles aussi limpides que l'eau claire de la fontaine et son visage beau comme la lune qu'hier encore ils aimaient contempler ensemble... »

Cela fut-il improvisé, comme on voulut me l'assurer ? Je ne suis pas loin de le croire,si je me fie aux hésitations nombreuses du vieillard, plutôt qu'aux airs inspirés qu'il se donnait et qui ma foi, s'harmonisaient avec sa naturelle majesté.

Mais, malgré les plus véhémentes assertions il me fut impossible de prendre pour une improvisation le second chant nuptial que nous fit entendre, peu après, un conteur r'hiri, car non sans surprise, je reconnus aussitôt, bien qu'un peu grossièrement déformée, une poésie arabe, très vieille, d'origine

postislamique, sans doute, étant donné son réalisme, et que j'avais maintes fois entendue dans les cafés maures de Tunis.

Elle célèbre la perfection physique de la femme, et dit ce que doit être une idéale épousée.

La voici d'abord telle que pour la première fois, je l'entendis psalmodier d'une voix douce par un excellent conteur tunisien au café maure de Beni-Khiar, près de Nabeul, la ville aux jardins fleuris. On verra ensuite ce qu'elle est devenue dans l'Oued R'hir en passant par la bouche d'un Saharien.

Pas trop grasse ni trop maigre non plus
Sera celle qui t'attendra dans la chambre nuptiale,
A la clarté des bougies roses,
Et parmi les parfums de la myrrhe et de l'encens,
Du jasmin, du musc et de l'ambre gris.

Que ses yeux soient noirs
Comme les yeux de la gazelle rapide,
Et qu'entre les paupières teintes de koheul
Les prunelles brillent comme une source
D'eau vive parmi les sables du désert.

Ses joues seront un bouquet de roses
Non pas de roses déjà cueillies,
Mais de celles que la rosée seule
A mouillées dans le matin radieux
Et que seul le rossignol a frôlées.

Quand l'antilope pourchassée par le slougui
Bondit à travers la dune
Regarde comme sa poitrine saille et bombe
Pour fendre le vent
Ainsi sera la poitrine de ta fiancée.

Ses seins parfumés à l'eau de rose
Auront la fermeté de la balle
Que les enfants se renvoient l'un à l'autre
A coup de djerad
En poussant des cris joyeux

Que son ventre, autour du nombril
Soit poli comme la joue d'un enfant
Souple et léger comme un coussin gonflé
Par le fin duvet des colombes
Et doux comme lui sous les doigts.

C'est plus bas, plus bas, plus bas,
Que doit friser en boucles soyeuses,
La toison mystérieuse
Qui ombrage le paradis
Ce Paradis où nul que toi ne doit rentrer

Si trop étroite est la carène du navire
On ne peut rien charger en ses flancs
De même une femme aux hanches minces
Ne pourra porter les enfants
Qui seront l'orgueil de ton nom.

Enfin si son haleine a la douceur
Et le parfum de la rose et du jasmin
Si sa chevelure est longue d'une aune
Et sa langue courte comme l'ongle du petit doigt
Tu seras un heureux mari.

Malgré toutes les images gracieuses et les charmantes métaphores dont cette pièce était remplie, nous sommes loin des chastes qaçidas que les poètes de l'Arabie consacraient à la beauté de leurs amantes avant Mohammed. Au réalisme sensuel qui s'exhale de chaque strophe, on reconnaît l'influence de l'islamisme qui matérialisa l'amour, fit de la femme un instrument de plaisir, et changea la petite fleur bleue de l'idéal poussant en liberté dans le désert, au grand soleil, en la rose maladive du sérail.

Mais combien plus réaliste encore nous la

trouvâmes, cette œuvrette, sur les lèvres du Saharien.

Il ne pouvait être question, ici, de fiancée attendant qu'on la dévoile, puisque chez les Rouarah, comme chez les Bédouins de la tente, la jeunê fille ne se voile pas et que son fiancé a pu l'élire, parmi toutes les autres, en pleine connaissance de sa beauté.

D'autre part, le conteur rhiri était plus bref, et résumait ainsi ce que la femme parfaite doit posséder : l'œil et les dents de la gazelle, la poitrine de l'antilope, des joues couleur de la datte mûre, des seins fermes comme l'orange avec sa peau ; pour ce qui est, du reste, la crudité des métaphores était telle que je me vois dans l'impossibilité de les reproduire ici.

J'ajoute que le succès du jeune « meddah » fut très vif et que l'auditoire, avec insistance, le pria de continuer. De sa même voix nasillarde, jamais lassée, il récita grand nombre d'autres épithalames sans intérêt ou plutôt dont le seul intérêt me parut être dans leur réalisme de plus en plus grossier ; enfin ceux qui parlèrent après lui se montrèrent

non moins obscènes et orduriers que des griots sénégambiens. Ils se posèrent entre eux des énigmes en tout semblables à celles, avec lesquelles, les akpolos (poètes) dahoméens, se complaisent à embarrasser les convives au cours de non moins bruyantes hyménées.

En voici une, par exemple, enfantine de simplicité.

— Je suis un vase que tu peux remplir d'eau fraîche, si tu veux, mais quand on me frappe sur le derrière, je chante et fais danser en cadence les filles des Ouled-Nayl. Quel est mon nom?

Aussitôt l'auditoire tout entier, y compris les moins alertes d'esprit, répondait : La darbouka.

Et cette autre également entendue, avec une légère variante, en Afrique occidentale, et dont la grivoiserie confine à l'obscénité :

— Tantôt mou comme un serpent et tantôt dur comme un pieu, je suis le père de tous. Quel est mon nom ?

Et tout le monde le disait parmi les rires au milieu d'une folle joie.

Tels sont les principaux morceaux, dont

l'imagination des Sahariens colorés agrémenta ce premier jour d'une noce dans l'Oued R'hir.

La lune éclairait depuis longtemps l'oasis que les femmes dansaient toujours dans la clairière, et que les hommes continuaient à écouter les conteurs infatigables et leurs *anciens*, dont la vieillesse babillarde était plus inlassable encore.

Le second jour fut en tout semblable, sauf que la famille du fiancé fit les frais d'un festin non moins plantureux avec un bouc pour rôti.

Le troisième fut consacré à promener à travers le ksar les cadeaux dont le futur avait gratifié sa fiancée. Devant chaque maison où l'on s'arrêtait, on faisait une *ziara* (quête) dont le produit était destiné à la zaouïa la plus voisine ou aux mosquées de l'oasis.

Au matin du quatrième jour, les femmes et les jeunes filles envahirent la maison de la mariée, et y dansèrent à l'exclusion des hommes jusqu'après-midi. Exclu moi-même, cela va sans dire, j'appris qu'un festin donné aux

seules danseuses devait clôturer cette chorégraphie échevelée.

Quand sonna l'heure de l'asr (quatre heures du soir) les hommes se joignirent aux femmes et aux jeunes filles, et aux sons d'une musique éperdue, enlevèrent la mariée pour la conduire de la maison de ses parents dans celle de l'époux, où l'un et l'autre devaient rester pendant une semaine révolue.

En fait, la noce était terminée après cette simulation de rapt ; il restait pourtant une dernière et assez curieuse cérémonie, mais qui a lieu devant les seuls parents du jeune époux.

Venu le huitième jour, dès le *fedjer* (l'aurore) le jeune époux quitte sa femme à la maison, se dirige vers sa palmeraie où il choisit un des palmiers les plus fatigués et qui désormais ne pourra donner que du *lagmi*. Il y grimpe jusqu'au haut et d'un vigoureux coup de hache, il l'écime. Puis avec cette tête dépouillée des djerad (feuilles) et de l'écorce, toute ruisselante de sève, il entre chez lui, en frappe sa jeune femme sur la nuque et la lui offre. Elle la prend en riant, la découpe

en tranche, pour en assaisonner le couscouss monstre que tous deux offriront le lendemain à leur famille.

Et désormais la vie conjugale commence.

J'ai aussi fidèlement que possible raconté les fêtes et réjouissances dont s'accompagne le mariage chez les Rouarah.

Voyons maintenant ce qu'elles sont chez leurs voisins immédiats les Arabes nomades. Mais comme elles ont été souvent décrites, nous serons bref et n'en dirons que ce qu'il faut pour faire ressortir les analogies et les dissemblances pourvues d'une certaine valeur ethnique.

*
* *

On a beaucoup écrit sur la femme arabe et sur le mariage musulman. On a beaucoup discuté sur ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont et ce qu'ils deviendront sans doute, malgré la force d'inertie de l'Islam, sous la poussée fatale, inéluctable d'une puissance plus forte ; le Progrès.

Il existe un très vieux proverbe qu'on dit être arabe et qui me fut en effet dit à moi-

même par un respectable cadi saharien, mais qu'on croirait extrait des axiômes conjugaux de Balzac, dans sa *Physiologie du mariage*, car ce très vieux proverbe exprime, en quelques mots ce que depuis des siècles, le vulgaire Oriental et Occidental pense de l'institution.

« Le mariage est comme une citadelle assiégée ; ceux qui sont dehors voudraient y entrer ; ceux qui sont dedans voudraient en sortir. »

N'est-ce pas là de l'humour et du meilleur ? Et que devient la légende de l'Arabe grave, éternellement fermé à toute manifestation hilarante de l'esprit.

Et puisque nous faisons appel à la sagesse des nations contenue, comme chacun sait, dans les proverbes, en voici un autre non moins antique sur la femme arabe et qui complète le précédent.

— Que ta femme soit ta compagne quelquefois, ta servante souvent, ton égale jamais...

Plus brutal, le Bédouin dit : *Fel-lil, merti Ten-nchar, ha marti*. La nuit, mon épouse, le jour, mon ânesse.

Celui-là certes on ne peut le nier, résume fort bien, et avec une concision qui n'a rien d'oriental, toute la philosophie matrimoniale de l'Islam. Aussi est-ce à lui que se sont reportés tous les écrivains d'Occident, et parmi eux Baraudon, qui étudièrent le mariage arabe dans les pays musulmans.

Pourtant il ne leur échappa pas que cet état d'infériorité sociale et intellectuelle dans lequel est confiné la femme, ce rôle purement matériel et génital, auquel on l'a réduite, ne se rencontrait pas seulement chez les Arabes mais bien chez tous les Orientaux.

Les uns en virent la cause dans les ardeurs d'un climat qui amollit les sens, excite le système nerveux, affaiblit la résistance de la volonté, et porte tout l'être au plaisir d'amour ; pour d'autres, cela tient au nomaisme actuel et ancestral de la race qui les éloigna et les éloigne encore de la civilisation. Comment, en effet, un peuple dont la vie matérielle est si dure, si difficile, aurait-il pu policer ses mœurs, affiner ses relations sociales ?

Et puis, quand on y réfléchit, la conduite

de l'homme, dans ses rapports avec l'autre sexe, n'est-elle pas la logique même. Quel motif sérieux aurait-il de changer, avec ses mœurs familiales qui sont restées celles de la tente et de la vie patriarcale, son idéal de la femme et du mariage.

La femme, elle-même, qui, pour nous occidentaux, est une victime, ne se plaint pas de son sort et ne conçoit pas une existence conjugale différente. Par instinct comme par éducation, elle se considère comme naturellement destinée à satisfaire les besoins d'amour de son mâle, à lui donner des enfants et à peiner pour lui jusqu'à la fin de sa vieillesse.

Ne lui appartient-elle pas, corps et âme, comme une chose, comme l'esclave antique à son maître ? Et cette idée de possession absolue dont elle est empreinte, comme l'idée de complète domination qui est celle de l'Arabe, d'où leur viennent-elles à l'une et à l'autre, sinon des âges immémoriaux, préhistoriques, où l'homme des cavernes, contemporain des mammouths, poussé par l'appétit génésique, s'emparait de la femelle

qui lui plaisait et se battait contre ses semblables pour s'en assurer la possession.

Cela est si vrai que l'on trouve trace de ce *rapt* primitif au fond de toutes les cérémonies nuptiales chez tous les peuples du monde, traces plus ou moins profondes, plus ou moins apparentes selon que la civilisation de ces peuples est plus ou moins rapprochée ou éloignée de la sauvagerie primitive qui fut l'aurore de l'humanité.

Le Christianisme lui-même qui a tant fait pour l'émancipation de la femme, a, de cette violence, gardé vestige en la cérémonie religieuse qui consacre le mariage.

L'anneau béni par le prêtre et jadis passé au doigt de la seule épouse, qu'est-ce? Sinon ce qui restait de la chaîne antique qui la rivait comme une tête de bétail à la cabane de l'époux. Ceux-là se trompèrent gravement qui voulurent y voir un symbole génésique et attachèrent à cette cérémonie l'idée des fécondations futures et de l'acte d'amour, et ainsi l'assimilèrent à la coutume indienne par laquelle est figurée, en lignes tatouées

sur le front des deux conjoints, la pénétration du *lingam* dans *l'yoni*.

C'est, je le répète, le souvenir de la sujétion conjugale antique, de la violence primitive que l'Eglise a perpétuée tout d'abord, en la faisant, il est vrai, réciproque mais bien plus tard.

Nous verrons tout-à-l'heure que la cérémonie du mariage chez la plupart des tribus nègres d'Afrique n'est, ainsi que je l'ai prouvé dans mes précédents travaux, qu'une simulation plus ou moins bruyante, plus ou moins compliquée du rapt ancestral, tel que je l'ai montré chez les populations colorées du R'hir.

Et, ce qui était à prévoir, nous la retrouvons,chez les Arabes nomades, leurs voisins.

Elle est, cette simulation, la partie la plus curieuse, la plus mouvementée d'un mariage au Sahara.

Toutes les autres « réjouissances au lait et au miel », comme dit le Bédouin resté biblique, ne sont que secondaires, peuvent ne pas avoir lieu, et pour cause, chez ceux qui ne possèdent rien.

Comme en Sénégambie et au Soudan, et comme chez les Rouarha, ce sont les amis du fiancé qui enlèvent la fiancée de chez elle au cours d'une brillante fantasia.

Au préalable, elle a été baignée, parfumée, richement habillée par les matrones aux mains desquelles elle est ravie. Rien de plus pittoresque que le cortège des ravisseurs, quand les époux occupent dans la tribu un rang important. Les cavaliers ont endossé leurs plus éclatants burnous : habiles à virevolter sur leurs chevaux tout en faisant parler la poudre, ils soulèvent l'admiration enthousiaste des femmes qui répondent à chaque salve par leur you you, les plus stridents.

Arrivés à la maison de l'époux, comme pour marquer plus encore la violence qu'elle est sensée subir, des mains invisibles poussent la fiancée dans la chambre où son nouveau maître la reçoit.

Le mariage est fini, le mari est en possession complète et définitive de sa femme. Tout ce qui suit, les sept jours de la *Testora* (trois, si c'est une veuve) donnés au mari pour consommer l'union n'y ajoutent rien. Pen-

dant ces sept jours, les femmes de la tribu se réunissent autour de la mariée et dansent au son du bendaïr des danses amoureuses. Venu le dernier, avant de la quitter, l'une d'elles lui passe autour des reins la ceinture qui symbolise sa future maternité.

Ainsi se déroule la cérémonie du mariage chez les Arabes nomades du Sahara. On voit combien peu elle diffère de ce que nous l'avons observée chez les « hommes colorés » du R'hir et du Souf, leurs voisins. Il serait téméraire, à mon avis, d'en tirer une conclusion ethnique tant pour les différencier que pour établir entre eux de sérieuses analogies.

*
* *

Si je me suis longuement étendu sur la cérémonie du mariage, c'est parce que la valeur ethnique de cette coutume est, à mon sens, la plus considérable de toutes quand il s'agit de populations encore attachées au nomadisme ancestral, et où par conséquent toute la vie sociale tient dans la famille, base de la tribu.

De la comparaison à laquelle on peut se livrer sur les détails ainsi donnés, il ne résulte, on le voit, rien de décisif pour la solution du problème qui nous occupe : la détermination ethnographique et la classification anthropologique des « hommes colorés » du Sahara. Ou mieux, les indications à retenir sont plutôt négatives de toute détermination précise et de toute classification arrêtée.

Il en est de même du caractère ethnique fourni par les funérailles, qu'il serait trop long de décrire ici, et dont je dirai simplement qu'elles sont également bruyantes chez les nomades Arabes, l'homme coloré du Sahara, et le Soudanien.

Il résulte donc de toutes nos observations :

1° Que les « hommes colorés » du Sahara ne constituent pas une race au sens scientifique de ce mot ;

2° Que l'appellation de *Nègres Sahariens* qu'on leur a donnée jusqu'à présent n'est nullement justifiée ;

3° Que celle plus vague de *Sahariens colorés* que nous proposons, est par son vague

même, plus conforme à la vérité démontrée par l'observation ;

4° Qu'ils ne sont pas des Berbères, bien qu'on trouve dans leur langage quelques mots se rapprochant du Chaouia ou du Zénatiya. Il est inutile, je crois, d'insister sur le peu de valeur des caractères linguistiques lorsqu'ils sont en contradiction avec les caractères ethniques ou anthropologiques ; ces derniers étant les plus décisifs. Or la craniométrie, ici, comme on l'a vu, au début de cette étude, suffit à infirmer l'hypothèse qui classe parmi les Berbères les hommes colorés du Sahara ;

5° Qu'ils ne sont pas des Sémites — pour les mêmes raisons — mais plus précises encore ;

6° Que de même se trouve ébranlée la théorie de ceux qui veulent voir en eux des nègres descendant de ceux que l'antique esclave du Soudan.

7° Il résulte enfin qu'il y a plutôt lieu de les considérer comme un mélange fortement arabisé de ces trois races dans des proportions difficiles à déterminer.

Les croisements, en effet, remontent à une époque si lointaine, les sangs se sont mêlés pendant tant de siècles qu'il est aujourd'hui impossible d'en essayer même la dosimétrie. Et c'est pure fantaisie que de voir en eux des autochtones, que les anciens auraient désigné sous le nom de mélano-gétules ou gétules noirs.

Plus simplement, il s'est produit, dans cette partie du Sahara septentrional, un phénomène ethnique analogue à celui dont sont issus les Sous-Sous de la Guinée Française (Mellacorée, Pongo, Dubreka, Bouramayah) et de toute la partie occidentale du Fouta-Djalon.

J'ai montré ailleurs (1), par quelle série de migrations et de mélanges, l'élément mandingue, l'élément peulh et l'élément guinéen, avaient formé cette peuplade puissante, pleine d'avenir qui a été et sera plus encore notre auxiliaire indispensable dans la colonisation de la Guinée.

Ayant mêmes origines ethniques et même formation, les « Sahariens colorés » nous

1. C. V. *Revue scientifique*, octobre 1888 : « Les peuplades de la Sénégambie ».

paraissent avoir les mêmes destinées et devoir jouer le même rôle dans l'avenir du Sahara septentrional.

Sobres, laborieux, âpres au gain même, c'est sur eux que nous devons compter, non pas pour faire du Sahara un Eldorado comme le prétendent certains, dont l'enthousiasme n'est pas sans danger, mais pour y utiliser les eaux souterraines dont le cours est aujourd'hui bien connu et qui furent jadis de grands fleuves comme l'Oued R'hir, l'Oued Souf, l'Oued Miya, et l'Igharghar. Avec eux plutôt qu'avec les Bédouins dont le nomadisme est réfractaire à toute création durable, mais n'en a pas moins son utilité dont il faudra tirer un parti plus rationnel, avec eux, dis-je, on pourra faire surgir de nouvelles oasis à côté de celles que nous devons à la sonde artésienne un peu partout dans l'Oued R'hir.

Jusqu'à présent, ce peuple n'a pas donné tout l'effort qu'on peut attendre de lui, gêné qu'il fut et reste encore par son voisin le nomade dont il n'est souvent que l'humble rhamnès ou fermier. Son travail n'en est pas moins estimé à sa juste valeur par les Com-

pagnies Nord-Africaines qui l'emploient dans leurs superbes palmeraies.

C'est, à vrai dire, l'unique main-d'œuvre dont nous disposons dans ces pays. Aussi notre intérêt bien entendu serait de favoriser son extension et son développement.

Pourquoi, par exemple, ne mettrait-on pas à profit l'ancestrale affinité qui porte le « Saharien coloré » à s'unir avec les négresses venues du Soudan. Ce métissage, j'en ai la preuve, donne d'excellents résultats. Mais les aider à croître et multiplier ne suffit pas, il faut encore et surtout, les délivrer du « rhamnessat », cet esclavage dissimulé, qui les tient sous la domination des anciennes familles arabes encore détentrices de la plus grande partie du sol.

Tel est, à mon avis, l'orientation qu'il importe de donner à notre action colonisatrice dans le Sahara septentrional, et plus particulièrement dans l'Oued R'hir, dans le Souf et le pays d'Ouargla.

# X

Avec regret je quitte l'étrange petite capitale de l'Oued R'hir, dont les entrepreneurs de tourisme n'ont pas encore altéré la phisionomie saharienne, et qui conserve tout le charme profond de l'Islam, dans ses ruelles voûtées, sous les arcades de ses « souks », dans la paix et le silence de ses mosquées, comme dans l'ombre sereine de ses palmeraies fertiles.

Puisse-t-elle, longtemps encore, se dresser lointaine et solitaire, sur ses dunes blanches, à l'orée de l'Erg immense, et garder un peu de son mystère et de sa farouche majesté !

Oui, qu'Allah lui laisse cette savoureuse et fruste beauté, dont j'emporte l'ineffaçable souvenir.

Mais hélas ! je tremble pour elle. Depuis longtemps, les « intelligents promoteurs de

l'hivernage africain », qui ont déshonoré Biskra, la guettent. Ils ne voient pas le moment un chemin de fer étant construit, d'édifier un casino, avec roulette, baccarat, et petits chevaux, sur les dunes du Drâ-el-Guemel, où campent les filles des Ouled-Nayl, les « naylettes », aux yeux de gazelle, que la prostitution d'Israël a chassées de la rue sainte des Biskris. Et derrière eux s'impatientent, poussés par « l'auri sacra fames » un tas de « vaillants pionniers » et autres « mastros », en rupture de comptoir, dont le rêve est de voir étinceler leur « zinc », et rutiler leurs alcools multicolores à la place de l' « oudjak », le mignon fourneau aux faïences bleues ou roses du si paisible café maure.

Telles sont les pensées qui me hantent, tandis que je surveille les préparatifs du départ. Les chameaux sont accroupis sur la place de la Kasbah, que la lune inonde de ses rayons. Grâce aux bons soins de l'excellent commandant Cotte, je dispose des meilleures bêtes que l'on ait pu trouver dans le pays.

Mon chameau, que son maître dénomme Balaad, et que j'appellerai Balaam est un

superbe animal aux poils fauves, abondants et frisés avec des taches sombres sur le ventre et un fouet large, bien touffu, tous signes de jeunesse et de vigueur.

Et voici nos chameliers Ali-ben-Yah-Yah, Salah-ben-Amar, Brahim-ben-Tayeb, Ali-ben-Bouzid, et enfin Saâd-ben-Saâd, qu'on me donne comme le plus infatigable des « soc-kar », encore qu'il ne cesse de s'abrutir en fumant le kif ; tous nomades de l'Oued R'hir, aux masques bruns, aux traits durs. Ils sont vêtus d'une simple gandourah loqueteuse, serrée à la taille par une corde en poil de chameau, et laissant à nu leurs jarrets maigres qui ont l'air d'être en acier.

Avec force vociférations gutturales, ils chargent leurs bêtes, talonnés par les deux « deïras » qui seront mes compagnons : Mammar-ben-Ab-del-Kader et Ahmet-ben-Chériff, un soufi d'El-Oued. Mammar, de la tribu des Ouled-Moulad, étant à la fois le plus ancien et le plus intelligent, aura la direction de la caravane et sera notre « bach'a-mar ».

Je mesure tout l'orgueil qu'il en éprouve à

l'énormité des jurons dont il accable la lenteur et la maladresse des chameliers.

Sa jument d'ailleurs s'impatiente, tenue en laisse par un Bédouin et Ahmet a toutes les peines du monde à maîtriser son méhari.

Enfin à l'heure même où la lune et l'Etoile du matin s'éteignent dans les clartés de l'aube, nous partons.

On dirait que l'appel du « mueddin », tombant du minaret de Djema-Kebir sur la ville qui s'éveille, nous a donné le signal. Un quart d'heure après, quand nous nous engageons dans les dunes, une légère brise se lève, qui semble mettre sur leurs crêtes roses, un long frisson, semblable à celui dont elle ride l'azur des lacs.

Et nous marchons ainsi pendant quatre heures, caressés par la fraîcheur de son souffle, qui nous apporte tous les parfums du désert.

Autour de nous, pendant ce temps, rien autre que la dune, un océan figé de sable, d'où émerge, de loin en loin, une pyramide de pierres grises, la « guémira », mélanco-

lieuse indicatrice de la route, dans la solitude infinie.

Midi. Les coupoles oblongues d'un bordj se dressent devant mes yeux éblouis.

C'est M'guitla, la première étape où nous déjeunons à la hâte, pour repartir après un très court repos.

Et puis c'est encore la dune, toujours la dune, vague figée d'un océan mort, mais à laquelle le soleil donne sans cesse la vie changeante de ses rayons.

La Dune, c'est la maîtresse désertique du Soleil. Les robes dont il la pare de l'aube à la nuit, sont d'une richesse et d'une variété auxquelles n'égaleront jamais celles dont il habille la Montagne et la Mer, ses amantes du Septentrion.

Les peintres et tous ceux qui, avec des couleurs ou des mots, ont essayé de nous donner une idée de cette garde-robe divine, perdirent leur temps.

A quoi bon perdre le mien ?

Voici Moïet-el-Ferdjane, le bordj où nous devons passer la nuit.

Il est cinq heures ; le soleil qui affleure

l'horizon rosit ses coupoles grises et le chant d'une alouette nous salue, comme nous mettons pied à terre sur son seuil.

Tandis que les chameliers détachent les bêtes, et que Mâmmar s'occupe du gîte et du dîner, je vais m'asseoir au flanc d'une dune, dominant les autres, et d'où je pourrai, tout en écrivant mes impressions de la journée, assister aux adieux empourprés du jour.

Pendant que je griffonne mes notes, le gardien du bordj et sa marmaille, m'ayant découvert, s'empressent curieux autour de moi. Mon stylographe les intrigue autant que jadis mes boîtes à musique intriguaient les noirs du Soudan.

Leurs yeux cherchent partout l'encrier.

Au comble de l'étonnement, le brave homme se tourne vers ses enfants et leur dit :

— Pour sûr que c'est un porte-plume de djin.

Puis, enhardi par mon sourire :

— Sidi, fait-il, voici quelques années, là sur la dune où tu es assis, au même endroit et à la même heure, une jeune femme de ton pays était assise, et comme toi, elle écri-

vait en regardant mourir le soleil. Elle était arrivée seule au bordj, le matin, à la pointe du jour. Elle portait le costume de nos cavaliers, pour cacher son sexe, et prétendait s'appeler Mammoud et être un jeune taleb de Tunisie, allant visiter les zaouïas de l'Oued Souf. Mais moi je ne m'y trompai pas, et je vis bien, rien qu'à sa voix, comme à la douceur de son regard, qu'elle était une femme, ainsi que tout le monde le sut, quand elle fut à El-Oued.

C'était au cœur de l'été. La chaleur était torride, et elle partit à la nuit ; la connais-tu Sidi, et pourrais-tu me dire, si tu ne vois pas de mal à cela, ce qu'il est advenu d'elle de par la volonté d'Allah ?

Il m'est difficile de rendre l'émotion que j'éprouvai à cette évocation soudaine de la pauvre Isabelle Eberhardt en ce bordj perdu du Souf ?

Le vieux gardien s'en aperçut, et, comme je restais silencieux, se croyant indiscret, il fit mine de se retirer.

Je le retins.

— Tu ne t'étais pas trompé, lui dis-je. Si

Mahmmoud était une femme, mais une femme comme il y en a peu, et qui par le courage et l'intelligence, dépassait beaucoup d'hommes de son pays. Elle aima le Désert d'un amour profond, et ce fut, je crois bien, son seul amour. Elle est morte à vingt-sept ans, dans le Sud Oranais, au ksar d'Aïn-Sefra, sous les ruines de sa maison que l'inondation fit crouler. Et maintenant, elle dort son dernier sommeil dans la paix de Dieu, sous la dune d'or qu'elle a chantée.

Le vieux gardien baissa la tête, porta la droite à son cœur, et dit :

— Nous sommes tous dans la main d'Allah !

Puis, précédé de ses enfants, il gagna le bordj, en répétant le mot sacré qui résume tous les destins : Mecktoub !

Resté seul sur la dune, je prends un plaisir poignant à évoquer longtemps encore, dans le jour mourant, l'image de la jeune Slave, à l'âme douce, à l'esprit viril qui, ayant compris et passionnément aimé le Désert, sut en magnifier les misères et en narrer les splendeurs.

J'ai là, dans mes papiers, les pages que

m'inspirèrent sa mort tragique et l'apparition de son admirable bouquin : *A l'ombre chaude de l'Islam.*

La pensée me vient de les sauver du tourbillon si rapide qui emporte les articles de journal, pour leur donner la vie un peu plus durable du livre, comme un témoignage de ma sympathie d'errant.

Et tandis que près de moi les chameliers au repos chantent, en préparant la galette, des mélopées bédouines où passent toutes les joies et toutes les mélancolies du désert, tandis que vers le ciel rose encore, monte la voix plaintive du « djouak » qui les accompagne, je lis aux dernières lueurs du moghreb.

*
* *

Portées sans doute par le souffle ardent du « simoun », des pages d'un exotisme superbe dans sa vérité, sont arrivées jusqu'à nous. Ce fut comme un rayon du soleil d'Afrique dans la brume automnale de Paris. Et l'ombre falote de « frère Yves », qui erre encore aux étalages des libraires, dut tressaillir au voi-

sinage de ce livre à chemise verte où rutile un croissant d'or.

Orientalistes de pacotille, coloniaux en pantoufles, globe-trotters d'antichambre, écrivassiers mâles et femelles, surtout femelles, cacographes qui vous prétendez « exotiques », pour être allés, avec un circulaire économique, de Montmartre ou de Pontoise à Biskra, vous tous, enfin, graphomanes, neurasthéniques et affaiblis, clients plus ou moins cossus de l'agence Cook qui éprouvez le besoin de noircir, au cours de voyages sanitaires, des tas de papiers, faites-moi le plaisir de vous taire et veuillez écouter ceci :

## L'Étalon noir

« Le soir, un soir rouge, aux lourdes vapeurs sanglantes, sur le vide de la plaine, au delà de l'Oued, sur les confins du désert, un monceau de ruines rousses, des pans de murs, des assises de tours foudroyées, l'ancien ksar de Zekkour, détruit par le Sultan noir, et dont les décombres durent ainsi indéfiniment,

achevant lentement de s'effriter au soleil et servant de repaires aux tribus venimeuses des vipères et des scorpions.

« Nous passons lentement devant cette désolation, et tout à coup une autre vision surgit qui me secoue d'une sensation étrange.

« Sur le bord de la route, une masse noire s'agitait, souffrait. Quand nous passâmes, cette carcasse se dressa dans un effort saccadé : c'était un cheval, les deux pieds de derrière brisés, qui agonisait là, tout seul, dans le soir mourant.

« L'étalon noir s'arc-bouta sur ses deux jambes nerveuses, lancées en avant, son poitrail tremblait, et il tendait ses naseaux sanglants vers nos juments.

« Soudain, son grand œil terni se rallume, et il pousse un long hennissement, dernier appel tendre vers les frémissantes femelles, comme un cri de révolte et de douleur.

« Djilali décroche son fusil, ajuste la bête mourante, un coup part sec, brutal : l'étalon noir roule sur le sol rouge, foudroyé, avec son regard troublé, avec son dernier cri d'amour.

« Et inconsciemment, Djilali me dit dans un rire sain et puéril : « Il a de la chance, celui-là, il est mort amoureux ».

« La nuit tombe sur les ruines de Zekkour la dévastée et sur le cadavre de l'étalon noir. »

. . . . . . . . . . . . . . .

Quand pour la première fois, à l'étalage d'un libraire des boulevards, je lus cette page et celles d'avant et celles d'après, j'avais les pieds dans une boue glaciale et mes mains étaient bleues de froid. Le thermomètre du prochain « passage » n'était pas loin de zéro.

Et pourtant, la tiédeur du soleil d'Afrique m'enveloppait chair et âme, et dans mes prunelles éblouies par la splendeur de cette prose, passèrent la splendeur des immensités désertiques, le charme pénétrant des ksour et la gloire des oasis.

A ma droite, un « vieux marcheur » d'une élégance douteuse, monocle à l'œil, parcourait une cochonnerie quelconque, tandis qu'à ma gauche un ecclésiastique, membre sans doute de la Ligue Bérenger, feuilletait d'un index malpropre, un traité de flagellation.

L'un sentait le lupanar du voisinage ; de l'autre s'exhalait une odeur de bouc.

Et pourtant, à lire l'œuvre d'Isabelle, il me sembla que j'étais loin, bien loin du Paris fangeux, dans le Sud de notre Afrique lumineuse, sous les palmiers du Figuig ou de Touggourt. Et de beaux vieillards à la longue barbe neigeuse comme leur burnous, circulaient silencieux et souriants autour de moi, en même temps que des adolescents aux yeux larges, au torse de bronze fin et poli comme un miroir !

Un parfum suave de jasmin et de mandarine montait des proches jardins, et j'entendais, avec le soupir des palmes roses, le chant si doux de la flûte bédouine et la voix grave d'un conteur arabe narrant la vie merveilleuse du Désert. Oui, à ce point l'œuvre fiévreusement feuilletée de cette jeune femme errante, avait pris mon âme de vieux vagabond impénitent, que, malgré la boue, la brume et le froid, malgré la tristesse glaciale qui tombait du ciel parisien, j'étais bien *dans l'ombre chaude de l'Islam.*

Le soir même, à la bibliothèque de la Cham-

bre, je demandais le livre d'Isabelle Eberhardt et, dans la calme tiédeur du cabinet de lecture au confortable bourgeois, je lus ces pages, avec la lenteur attentive et passionnée d'un paléographe tombé sur un palimpseste curieux. A cette heure, dans la salle des séances, on se chamaillait à propos de je ne sais plus quelle gaffe commise par l'Exécutif. Mais ni les hurlements, ni les cris, ni les frémissements des pupitres, n'arrivaient jusqu'à moi, dans cette Thébaïde sacrée des livres où je me complais. Ah ! que j'étais loin, bien loin du Palais-Bourbon, et quel beau rêve je fis, emporté dans le steppe soleilleux, à travers le désert roux, par la fine cavale arabe de la douce et troublante « Si-Mahmoud » !

En cette hivernale après-midi, je revécus et mes livres déjà lointains et mes douze années de vagabondage dans la brousse soudanaise, sous les palmiers des Antilles, et sur les arroyos chinois aux bords desquels poussent des fleurs, dont le parfum, ô Isabelle, t'eût fait pleurer et pâlir.

C'est une de ces fleurs étranges, belles et

mystérieuses comme toi, que je voudrais aller cueillir là-bas où s'effeuillèrent mes vingt ans pour la mêler aux asphodèles et aux glaïeuls qui embaument ta sieste éternelle dans le petit cimetière arabe d'Aïn-Sefra.

. . . . . . . . . . . . . . .

Oui, Si-Mahmoud, pour toi seule je reviendrai. Pour toi seule, je veux revoir encore une fois les monts violets, l'oasis verte et la dune d'or sur laquelle tu expiras.

Au seuil du café maure où je te vis un jour, lasse et pensive, contemplant un pâle fumeur de haschich, je m'attarderai longuement. Il est mort sans doute comme toi, et près de toi, peut-être, il poursuit son rêve ineffable sous les mêmes fleurs.

Alors, quand tombera le jour, que sur le sable jaune fleuriront les lilas du soir, je viendrai vous voir tous les deux.

Une lune mince, en tout pareille à celle qui, pendant les chaudes nuits du désert, troublait ta chair et ton âme, se balancera sur ton tombeau. A la douce vagabonde, les chiennes du prochain douar hurleront, et la

flûte d'un pâtre arabe emplira le crépuscule de mélancolie.

A genoux sur le gazon maigre, je m'inclinerai vers chacune des fleurettes qui parfument ton sommeil. Elles sont peut-être le sourire reconnaissant et la caresse éternelle de ce sol adoré que ta plume magnifia, et qui fut jaloux de toi jusqu'à la mort.

Qui sait ? cette noctiluque menue, petit clou d'or qui brille au fond de ce glaïeul, puis qui glisse sous le gazon dans un sillage d'argent, c'est peut-être un peu de toi, une parcelle de ton âme errant encore parmi les fleurs.

Peut-être aussi vas-tu plus loin ? Et quand la lune éclaire le ksar où tu vécus ton dernier jour, viens-tu rôder autour de lui, poussée par l'amer regret de la vie ?

Oh ! les nuits ardentes des ksour ! les nuits chaudes des oasis, où l'eau soupire dans les ruisseaux comme les femmes sur les toits, dis, Si-Mahmoud, peut-être les regrettes-tu ?

Oui, quand on s'aime là sous les étoiles, et qu'il y a des baisers dans l'air, peut-être reviennent-ils en ta mémoire les souvenirs

mélancoliques, mais doux, de tes heures esseulées...

Et tu murmures :

« Une haleine troublante me vient des terrasses. Je sais, je devine, j'entends : ce sont des soupirs, des râles dans la nuit parfumée au cinnamone. Sous les étoiles tranquilles, le rut ardent. La langueur de la nuit chaude mêle des chairs renaissantes de désir, et ce sont des étreintes, un autre effroi : sentir que les dents grincent dans des spasmes mortels, que les poitrines râlent... Quelle angoisse ! Il me semble que je mordrais la terre chaude... »

Ah ! Si-Mahmoud, celui-là seul qui hanta le désert d'Afrique, où vécut au cœur de la brousse, celui-là seul te comprendra, celui-là seul sentira le froid dans ses moelles en te lisant.

Et moi aussi, comme toi j'ai clamé jadis à travers la vastitude impassible les affres de ma chair en feu et la détresse de mon âme dans la solitude infinie.

Moi aussi, là-bas, bien loin dans un coin perdu du Soudan, j'ai mordu la terre chaude ; moi aussi sur l'osier de mon *tara*, j'ai san-

gloté comme un enfant, quand l'orgie noire battait son plein et que le vent tiède m'apportait, avec l'odeur des baisers, la chanson des râles.

Et comme toi, j'ai pleuré à l'heure de la canicule, à l'heure où, sous le soleil implacable, les fleurs s'affaissaient et où lui-même, l'oiseau de feu, le colibri, blotti sous l'épaisse ramure, ne cherchait plus le cœur des roses.

Autour de moi, la vie semblait suspendue, je ne percevais ni murmure, ni chant, ni cri. Le sol brûlé était muet comme le ciel. Les feuillages étaient immobiles comme les gazons, et pas un oiseau, pas un insecte ne se risquait dans l'air embrasé.

Et l'on s'aimait tout près de moi, sous les varangues, emmi les fleurs, sur les gazons. Et, moi, j'allais vers l'enfant noire, les reins tordues par d'âpres désirs, mais quand mes lèvres buvaient son souffle, quand je la voulais toute à moi, je ne voyais dans ses grands yeux qu'une tristesse infinie...

Et le mystère troublant des races m'angoissait comme les folles musiques étranges de l'orgie.

Et comme toi alors, pour me consoler, je songeais à des musiques plus étranges et plus fortes, à des musiques qui font saigner le cœur en silence, celles que des lèvres ont murmuré, des lèvres absentes qui boiront d'autres souffles que le mien, qui respireront une autre haleine...

. . . . . . . . . . . . . . .

Et je songeais émue avec toi « que la véritable volupté est plus haute dans la scintillation des étoiles, dans le souvenir des yeux retrouvés et des heures vécues, des heures si bellement perdues »...

. . . . . . . . . . . . . . .

C'est fini, bien fini pour toi, douce Isabelle, fini d'aimer et de souffrir, finis les rêves impossibles et les étreintes chimériques qui brisent plus que les caresses de la chair et les baisers les plus ardents.

Ta voix si douce ne troublera plus l'homme des ksour, et sur le seuil de sa tente, le nomade ne suivra plus d'un regard fou ta fière cavale, drapée dans les plis flottants de ton manteau. Devant le mystère de ta vie errante, plus ne s'inclineront les ulémas, et les vieux

cheikhs à barbe blanche ne te salueront plus de leur voix grave en portant leur main tremblante à leurs lèvres et à leur cœur.

Finie ton existence si belle et si libre du Désert dont le souvenir, comme les pages superbes qu'elle t'inspira, longtemps encore troublera le sommeil de nos bas-bleus en mal de « lotisme ».

Plus jamais dans l'eau de l'oued, après l'étape, tu ne laveras ton burnous de tes mains fines, de tes mains blanches que t'enviaient les jeunes femmes des caïds et les tolba de Kenadsa.

Plus jamais tes petits pieds crânement bottés, ne franchiront les seuils délabrés des vieilles mosquées désertiques.

Dans les matins glorieux, dans la magie des aurores, plus ne t'emportera ta maigre jument — alerte et joyeuse — vers les lointains roses.

Et plus jamais, venu midi, tu ne dormiras dans l'ombre chaude des zaouïas silencieuses.

Au crépuscule qui bleuit les palmes vertes, et fait les oasis mélancoliques, ni la voix

grave des darboukas, ni les soupirs de la flûte arabe n'empliront tes beaux yeux de larmes, de ces larmes qui brûlent les joues au souvenir des passions mortes.

Et plus jamais, non, plus jamais dans la splendeur des nuits d'été, sous les étoiles pacifiques, l'âpre morsure du désir ne mordra ta chair ; et dans le délire du ksar en rut, tu ne frissonneras plus d'amour ni de fièvre...

. . . . . . . . . . . . . . .

Mais je m'arrête, Si-Mahmoud, car il me semble que sous les fleurettes remuées, j'entends un frémissement dans ta tombe. Oui, il me semble que tu me dis : Ami, tais-toi, ta voix me trouble et me tourmente comme une vieille chanson, dont je ne saisis plus le rythme et ne comprends plus les paroles.

Pourquoi me plaindre ? Je fus l'Amoureuse ardente et pauvre du Désert. Pouvais-je donc trouver destin meilleur que celui de dormir, dans la tièdeur de son sable, mon dernier sommeil ? Pourquoi me plaindre, puisque, maintenant, en amoureux jaloux, il m'enserre, il m'étreint, il me caresse comme

je ne le fus jamais pendant ma vie et comme j'aurais tant désiré l'être ?

Incline-toi, je te prie, plus près encore, sur les glaïeuls et les asphodèles de mon tombeau, et tu verras, dans leur corolle odorante, briller des perles d'argent. Ce sont les larmes que, sans trêve, dans la clarté radieuse de ses nuits, verse sur moi mon royal amant. Crois moi, comme Allah qui le créa de sa main puissante, Lui seul est grand, Lui seul est bon, Lui seul est digne d'être aimé. Poursuis ta course de nomade vers les mystères de Son lointain et laisse ici Sa pauvre amante rêver en paix son rêve éternel... Va, le Désert est grand, la Vie est courte. Le Destin a compté tes pas et dénombré tes étapes. Peut-être, oui, peut-être nos âmes d'errants, se rencontreront-elles à la dernière ! Adieu, mon frère... »

## XI

A peine je finissais de lire, aux dernières lueurs du crépuscule, ces quelques lignes jadis écrites avec une émotion encore ressentie aujourd'hui, que j'entendis près de moi les hennissements d'un cheval, et sur la crête de la dune aux flancs de laquelle j'étais assis, un cavalier apparut. Il portait le pittoresque costume des Algériens de l'extrême Sud. Sous le haut turban qu'encerclaient les brunes cordelettes en poil de chameau, dans l'ombre de son voile blanc, ses yeux brillaient d'un doux éclat, un peu triste ; son visage était pâle et glabre, et sur sa lèvre fine voltigeait le sourire des résignations infinies.

— Non pas adieu, frère, mais bonjour, fit-il, en mettant pied à terre et en s'avançant vers moi.

Je passai la main sur mes yeux, croyant à une de ces visions de rêve, comme il en surgit au désert, dans la splendeur troublante du couchant. Mais l'inconnu, s'approchant encore, me parla d'une voix ferme bien que pleine d'une attendrissante émotion :

— C'est bien moi, ami, je suis bien la pauvre errante, la vagabonde inlassable, dont le souvenir occupait tout à l'heure ta pensée, en ce coin perdu du « bled » et à l'heure que j'ai tant aimée, pour sa profonde mélancolie. Reçois d'abord le merci d'une à qui le Destin fit la vie à la fois si courte et si pleine de joies et d'adversités ; et pardonne-moi de n'avoir pas attendu l'étape suprême pour te rencontrer.

Et maintenant, laisse-moi te dire pourquoi j'ai quitté la dune d'or sous laquelle, dans la splendeur désolée du Sud-Oranais, depuis plus de trois ans je repose. Ah ! ne vas pas croire que ce coin du vaste désert où, de par la volonté d'Allah, s'acheva mon dernier voyage, ait quoi que ce soit qui me déplaise. Loin de là, il est bien tel que je le rêvai

maintes fois, aux heures tristes de ma vie errante.

Sur ma tête l'azur profond du ciel saharien ; autour de moi l'immensité lumineuse ; pour couvrir la nudité de ma tombe arabe, toutes les menues fleurs du désert, dont la senteur est délicieuse ; enfin, comme voisins, de doux et pauvres ksouriens et quelques nomades qui, comme moi, achevèrent ici leur route. Je les aimais et les chantais pendant ma vie, le contact de leurs ombres silencieuses n'a donc rien qui puisse déplaire à la mienne.

Non, vois-tu, si j'ai, oh ! pas pour longtemps, abandonné le ksar d'Aïn-Sefra et la solitude enchantée de son cimetière, c'est que, tu le sais, hélas ! cet hiver, sur notre plateau, fut d'une tristesse, d'une rigueur, d'une inclémence sans égales.

Sur la blancheur pierreuse du « bled » la neige n'a cessé de jeter la sienne ; et l'implacable ensevelit sous son linceul nos petits troupiers qui ne demandaient qu'à vivre, et dont les mères éplorées attendront vainement le retour là-bas aux rives de France.

Oh ! les nuits horribles que je passais, tandis que la bise soulevait le sable fin de ma tombe et qu'il me semblait ouïr au loin leurs cris de détresse. Et je frissonnais, oui, je frissonnais, car me revint aussitôt le souvenir du fatal automne, du matin tragique d'octobre où, dans un sombre déluge de boue et les angoisses d'une agonie sans pareille, je dus remettre aux mains de Dieu mon âme lasse.

Alors un désir irrésistible me prit de quitter la dune glacée, à qui le soleil refusait ses tièdes caresses, et de m'en aller, vers le printemps fleuri d'Alger, rasséréner et réchauffer mon ombre inquiète.

Or, voici que dans un coin du ciel bleu, m'apparut un petit nuage rose. Lentement, il se détacha de la masse des nuées grises, se cantonna, s'allongea, et finalement figura l'encolure maigre et robuste, la fine croupe, les jarrets nerveux et la fière petite tête de mon bon Souf, le cheval aimé, le compagnon fidèle et silencieux, avec lequel je parcourus ces blanches dunes que voici, aux jours déjà si lointains où je fus heureuse. Heureuse, heureuse autant qu'on peut l'être, ici-bas,

d'avoir épousé le Désert dans l'enchantement virginal de ma jeunesse radieuse.

Jours divins, folles minutes, matins lumineux, que vous fûtes courts, et que de fois je me surprends à vous regretter dans le crépuscule serein de ma tombe ! Et pourtant qu'Allah soit béni ! Qu'il soit éternellement glorifié de me les avoir accordés, avant les inéluctables déchéances, qui, par son insondable volonté, furent écrites au livre de mon existence !

Leur souvenir suffit encore à me consoler des amertumes éphémères.

Or donc, sur la selle d'or de mon coursier fantômal, je sautai et me dirigeai vers Alger, à peu près sûre d'y trouver joie et lumière.

Point ne me trompais, en effet.

Sous le vent léger du matin, son golfe, d'un bleu très pâle et très doux, souriait à l'aube naissante.

Quelques balancelles de pêcheurs ajoutaient, à ce sourire de jeune fille réveillée, le sourire de leurs blanches voiles. Parmi les orangers aux fruits d'or, les claires villas de

Mustapha dormaient encore, et dans les jardins du Télemly les oiselets chantaient à peine au milieu des roses.

Vite, vite, un bonjour ému au flot lumineux, à la colline fleurie, à ses rosiers, à ses oiseaux, et je gagnai ma vieille kasbah bien-aimée, désireuse, comme jadis, de voir le soleil éclabousser, de ses flèches d'or, ses terrasses et ses ruelles.

Comme jadis je voulais voir s'ouvrir aux primes caresses de ses rayons les petites boutiques de mes amis, toutes pleines de ces pauvres richesses, de ces bizarres denrées que sa magie fait si douces, à l'œil de l'artiste.

Une fois de plus, je voulais voir le rouge vif des mandarines se marier à l'or bruni des dattes mûres, le jaune éclatant des citrons sourire au rose attendri des carottes, et, dans le filet d'or qui baigne leur caque, l'argent des sardines et des harengs saurs rutiler comme la mer où ils naquirent.

Et ce fut à qui de mes amis, l'épicier, le fruitier, le brodeur, le barbier, le sellier, le marchand de poissons frits, étonnés de me revoir, m'offrirait, au pas de sa porte, avec

le plus tendre bonjour, un coin de sa natte.

— S'lam-alikoum, Si Mahmoud !

— Ou alikoum s'lama, Si-Ahmet !

— Assieds-toi donc, un instant ; nous causerons comme jadis en fumant une cigarette.

— Merci bien, je suis pressée, ayant beaucoup de choses à voir en ma trop courte visite.

Et je passais, dévalant, remontant, zigzaguant, sous les voûtes silencieuses, dans l'ombre fraîche des ruelles, où j'aimais tant promener jadis mes rêves, mes joies et mes tristesses d'errante. Comme jadis, les nègres crasseux porteurs d'immondices, et les Kabyles aux loques graisseuses poussant leurs bouricots chargés d'huile, se rangeaient aimablement sur mon passage et me saluaient d'une voix grave.

Gentils et alertes, coiffés de chéchias trop grandes pour leurs petits crânes rasés, et perdus dans des burnous d'une exiguïté drôlatique, des gosses se jetaient comme jadis dans mes jambes ; comme jadis des fantômes-voilés, qui étaient leurs mères, me frôlaient de leurs blancs kaïks, et comme jadis le cri

perçant de la rhaïta et des mélopées nasillardes, parties d'une maison close, arrivaient jusqu'à mes oreilles.

Et moi, j'allais, j'allais toujours à travers ces visions saintes d'antan, l'âme remplie de bonheur, et du soleil plein mes prunelles.

J'arrivai ainsi au carrefour de la rue Kléber, où je fis une longue halte, car, me sembla-t-il, tout m'accueillait là avec encore plus de joie et de bonté fraternelle.

La main sur le cœur, le front baissé, je saluai la vieille mosquée de Mohamed-el-Cherif, toute baignée de lumière, et de même Djemma-Safir qui me souriait toute rose et toute blanche.

Et puis, je me dirigeai, pour y boire, vers la fontaine aux antiques et belles faïences, dont les années ont affiné les si délicates nuances. Et tandis que du filet d'eau j'approchais ma lèvre, je me sentis remuée d'une émotion plus profonde au souvenir des heures lointaines passées à écouter ses sanglots dans la nuit calme. Fontaine de la rue Kléber, petite fontaine où viennent, avant le soleil, se désaltérer les colombes, combien

de fois, en ces heures de détresse infinie, seule et fuyant les compatissantes mufleries, n'ai-je pas, à ton flot menu, mêlé mes larmes ?

Larmes très douces, au fond, que les misères imméritées mettent aux yeux des plus braves.

Petite fontaine de la rue Kléber où viennent, après le soleil, se désaltérer les colombes, combien de fois, dans ton eau claire, n'ai-je pas, quand le jour tombait, lavé ma gandourah et l'unique burnous que je possédasse !

Mais que le nom d'Allah soit béni en l'éternité des mondes !

Pour me faire oublier la tristesse de l'heure, il me suffisait d'ouïr ton babil dans le silence du carrefour, et de contempler, au ciel profond, le sourire d'or des étoiles.

Oui, sous les caresses de la lune amie épandues en flots d'argent sur la Kasbah silencieuse, j'oubliais toutes les rancœurs, tous les déboires, toutes les peines de la vie, ses déceptions, ses trahisons et mes passagères défaillances.

Puis, la cervelle à nouveau hantée de mes douces visions du Sud, les yeux emplis de belle

lumière saharienne, et bercée par ton murmure fluet, j'écoutais chanter et bruire à mon oreille, le rythme des phrases sonores, des vocables harmonieux, qui étaient, avec l'or du soleil, toute ma fortune.

Enfin complètement rassérénée, je m'en revenais à travers la ville endormie, vers ma petite rue du Soudan, dans ma chambrette de garçon, finir la page commencée, et attendre, la plume à la main, le bonjour lumineux de l'aube.....

Oh ! que mon cœur battait follement, quand, peu après, au cours de ce troublant pèlerinage, je débouchais dans la ruelle algéroise, si ombreuse et si paisible, qui me fut, pendant de longs mois, un doux refuge contre l'ennui mortel de Ténès et les immondes calomnies de ses politiciens ridicules !

Bien que le jour fut maintenant avancé, la maison était comme la rue profondément silencieuse ; je montai l'escalier obscur et me faufilai, sans être vue, dans mon pauvre logis de jadis, simple et nu comme la cellule d'un taleb, au fond de quelque zaouïa désertique. Mon émoi s'accrut de n'y rien trouver

de changé, car il me sembla que j'en étais parti la veille pour le pays de grande lumière et des espaces infinis, où depuis toujours, aux flancs de la dune blonde, la main de Dieu avait préparé mon logis suprême.

Dans la pénombre du fond, l'étroit lit de fer faisait une tache claire à la même place ; les quatre chaises étaient là contre le mur blanchi de frais, et aussi, près de la fenêtre, la petite table en bois, devant laquelle j'avais passé de si bonnes heures à rêver des choses d'Islam, du Sahara, de ses austères beautés, de ses mystères, des amis que j'y laissais et ne devais plus jamais revoir, et à coucher sur du papier blanc, tous ces rêves évanouis, toutes ces chères folies de mon imagination vagabonde.

Un instant — oh ! bien court — je crus les revivre en les écrivant, et entendre comme jadis les cloches de la cathédrale sonnant l'angélus du soir et la voix perçante des « muedden » clamant du haut des mosquées voisines, la prière du crépuscule.

Alors mon cœur se gonfla d'une telle an-

goisse, d'une mélancolie si poignante, et pourtant si attendrissante et si douce, que je pleurai toutes les larmes ramassées au fond de mes prunelles mortes, dans la longue sérénité de ma tombe. Et je m'enfuis incapable de supporter plus longtemps ces visions et ces remembrances de ma vie terrestre, si pauvre et si courte.

De toute la vitesse de mon Souf ailé, j'ai tourné le dos à la ville évocatrice de mes misères, et je suis venue, désireuse de revoir, avant de regagner le cimetière d'Ain-Séffra, le pays des bordjs solitaires et des dunes immaculées, dont le souvenir réjouit encore ma tombe.

Je suis venue, désireuse aussi, moi, la Vagabonde arrêtée par la main de Dieu au seuil du chemin, de saluer, dans la brève durée d'une halte, un Errant dont l'âme me fut fraternelle.

Mais avant de te quitter, ami, laisse-moi te dire que je ne regrette rien, non, rien, de mon court passage en ce monde ; et s'il plaisait à Celui qui en est le Maître de m'en ouvrir à nouveau la route, j'y marcherai du même pas,

les yeux fixés vers l'inconnu, sans trop m'arrêter aux étapes, ni regarder en arrière.

Pourtant il est un regret, un seul, qui m'est toujours revenu et qui me reviendrait sans doute encore : celui des jours lointains, très lointains, où parmi les roses de notre jardin génevois, sous le regard des êtres aimés, mon âme d'enfant s'ouvrit à l'éternelle beauté des choses ; jours bienheureux, où je faisais des rêves bleus et limpides comme le lac, en regardant mourir le soleil sur la neige empourprée des montagnes. Mais cela ne durerait pas longtemps et j'irais à nouveau, calme et sereine, vers l'étape, car, comme toi, je fus toujours et reste encore convaincue que vagabonder de l'aube au moghreb est la vraie destinée de l'homme.

A quoi donc serviraient la grandiose beauté du désert et la splendeur des nuits sahariennes, s'il n'y avait, pour les contempler, les yeux attentifs du nomade ? Pour qui les féeries des couchants et le triomphe éternel des aurores ?

Pour qui la chanson de la séguia à l'ombre tiède des palmes ?

Enfin l'œuvre tout entière de Dieu, depuis les glaces du pôle jusqu'aux océans lumineux du Sud, la mer, la forêt, la montagne, les grands fleuves et les ruisselets, seraient une œuvre inutile s'il n'y avait, pour les admirer, des errants de notre espèce, à qui répugne l'œuvre mesquine des hommes.

Car si Dieu créa le soleil, et sema dans le firmament la poussière d'or des étoiles, s'il fit l'espace infini, l'homme seul édifia des cités, bâtit des murailles et des maisons, pour y emprisonner son corps et son âme.

Or donc, ami, seul le Bédouin qui dort sous la tente et pousse, d'un bout à l'autre du désert, ses maigres chamelles, est fidèle à la destinée que lui traça le Maître des mondes.

Ou plutôt non, il n'est pas seul, car, comme lui, pour obéir aux ordres de Dieu, vagabondent et errent, sans trêve, dans les éthers infinis, la Terre et les astres.

Et voilà pourquoi, si le Dieu d'Islam permettait d'écrire, sur la tombe de ses morts, des mots périssables, je ne voudrais que ceux-ci sur la mienne :

*Ci-git l'errante Isabelle !*

Mais, je l'avoue, si la volonté d'Allah m'eût permis de choisir l'heure et le lieu où finirait mon terrestre vagabondage, c'est ici, parmi ces dunes immaculées, au milieu de cette mer de sable fin, à l'ombre d'un bordj solitaire, que j'aurais voulu me coucher pour dormir le sommeil suprême. Et j'aurais choisi, pour dire à la vie mon adieu, l'heure divine où le moghreb, jette à pleines mains, tous les pourpres, tous les roses, tous les lilas et tous les ors du ciel africain sur cette terre du Souf, dont j'ai tant aimé la désolation superbe.

Oui, j'aurais voulu mourir en faisant mon « salam » du soir, au cœur du désert, vers le déclin d'un beau jour brûlant et calme, comme le vénérable marabout Sidi-Abdelkader-ben-Mohammed, patron des oasis figuiguiennes, dont tu as écrit l'attendrissante légende.

Enfin, s'il y a du vrai dans la croyance aux futures transformations, chantée par certains poètes, si nous devons revenir un jour sur cette terre, pour y revivre une autre vie, sous d'autres formes, je demande instamment à Dieu d'incarner mon âme simple dans

le corps souple et nerveux d'un chamelier ou d'un pâtre à la peau tannée par la bise des Hauts-Plateaux ou les vents salés de l'Oued Rhir.

Alors, mais alors seulement, je soulèverai, sans déplaisir, la pierre fleurie de ma tombe, et, le cœur empli d'une joie calme, aux lèvres quelque lente mélopée bédouine, je pousserai mes chameaux et mes brebis vers les lointains désertiques...

Mais je m'aperçois que je bavarde beaucoup pour une morte.

L'heure s'avance, la dune a quitté son manteau rose du moghreb, les étoiles au ciel s'allument, et l'alouette a déjà chanté son « nocturne ». Voici d'ailleurs Mammar, ton « deïra », qui vient te dire que la soupe est prête et t'attend dans la cour assombrie du bordj.

Laisse-moi donc te quitter, en te répétant ce que toi-même as mis dans ma bouche :

« — Poursuis ta route, ami, moi, je retourne à l'éternité de mon rêve. Va, le désert est grand, la vie est courte... Le destin a compté tes pas et dénombré tes étapes. Peut-être,

mais non, sûrement, nos âmes se rencontreront à la dernière.

« Adieu, mon frère !... »

Et sur un sourire de ses beaux yeux résignés, Si Mahmoud monta son « Souf » et disparut à l'Occident où palpitait la première étoile. Et maintenant à qui serait tenté de prendre ceci pour un rêve enfanté par la solitude et l'approche de la nuit, je répondrai, avec toute la force de ma conviction, que j'ai vu, absolument vu, ce soir-là, au bordj de Moïet-Ferdjane, en Oued-Souf, la douce Slave, la bonne nomade qui fut, jusqu'à son dernier soupir, l'amie fidèle du Bédouin, et tant se complut à la vie simple de la tente.

Oui, je l'ai vue aussi clairement que je vois le papier blanc sur lequel encore aujourd'hui, frissonnant de la rencontre, j'écris ces lignes.

Elle était telle que je la vis jadis au ksar d'Aïn-Seffra, un peu lasse et triste, mais son beau regard empli d'une mansuétude céleste.

Et sa voix que j'entends encore au fond de ma solitude cévenole, était calme, d'une

exquise sonorité, comme la voix de ceux qui, ayant peu vécu et beaucoup souffert, savourent mieux la félicité de la tombe.

## XII

Elle était à peine partie que je me sentis pris d'une tristesse aussi profonde, aussi troublante que celle dont je fus saisi, voici trois ans, en apprenant sa mort tragique...

. . . . . . . . . . . . . . .

— Sidi, qu'attends-tu donc ? la soupe se refroidit et le cuissot de gazelle que j'ai tant soigné ne vaudra plus rien du tout.

C'était Mammar qui, pour la troisième fois, venait me chercher, et en cuisinier soucieux de son bon renom, exprimait avec amertume ses doléances.

Je me levai et, sans même entendre ses reproches, je le suivis dans la cour du bordj où flambaient encore les feux de notre cuisine.

Nos chameliers, dont les bêtes déjà pâtu-

raient au loin, en avaient allumé d'autres devant la porte, et, mangée la galette de leur repas, ils devisaient en jouant aux cartes.

Seul, à l'écart comme toujours, Saâd, adossé contre la porte du bordj, fumait le kif en regardant de ses yeux fous la jeune lune qui se levait à l'horizon. A côté de lui, l'autre deïra, Ahmed-ben-Cherïff digérait paisiblement son kous-kous, et emplissait la nuit calme des sanglots de sa rhaita.

Sur les tas de sable fin, au beau milieu de la cour, où d'après mes ordres, Mammar avait mis la table, la soupe fumait et aussi l'appétissante grillade de gazelle, mon ordinaire régal.

Mais à cette heure il m'était impossible d'ouvrir la bouche, et je regardais, sans le voir, le repas qui m'était servi.

— Eh bien ! Sidi, après une étape si pénible, fit le deïra déconcerté, tu n'as pas faim ?

— Non, Mammar, je n'ai pas faim.

— Vraiment, si nous n'étions en plein désert, où il n'y a ni postes ni télégraphes, je croirais que tu as reçu de mauvaises nouvelles de ta famille.

— Un peu de migraine seulement, mon bon Mammar, il fait si chaud aujourd'hui. Du café et la fraîcheur de cette nuit me guériront. Porte dehors sur la dune mon tapis et mes burnous, j'y dormirai. Puis tu prendras cette soupe et cette viande et tu les mangeras en partageant avec Ahmed et les chameliers.

— Bien, Sidi.

Et tandis que Mammar, au fond pas fâché de cette aubaine, obéissait à mes ordres, je sortis du bordj pour chercher l'endroit où je coucherais sur un lit de sable.

En un clin d'œil, soupe et cuissot de gazelle furent dévorés par les « sokhar », avec la gloutonnerie du Bédouin, l'homme à la fois le plus sobre et le plus vorace qu'il soit possible de rencontrer, à l'instar d'ailleurs de son chameau. Ali-ben-Yaya, le plus jeune des chameliers, cassa l'os avec ses dents, comme eût fait un dogue, et, les yeux clos de volupté, savoura la substantifique moelle. Seul, Saâd ne daigna pas se déranger pour prendre part au festin.

Il continua de fumer son kif et de sourire

à ses rêves qui dansaient dans l'ombre claire de la nuit.

Alors, comme toujours, les autres bien repus, se mirent à le taquiner. L'un jetait vers sa pipe quelqu'une de ces boulettes semblables à des dattes noires, qui sont des crottes de chameau.

— Saâd ! Saâd ! lui criait un autre, encore quelques années et tu t'en iras toi-même en fumée.

Il n'y avait pour le défendre que Yah-Yah qui lui aussi fumait le kif dans la pipette qu'au cours de l'étape il lui empruntait souventes fois.

Mais Saâd, loin de prendre garde à ces inoffensives agaceries, continuait de plus belle à humer la fumée divine et à suivre, d'un œi attendri, ses chimères.

— Laissez-le donc fumer en paix, fis-je plus nerveux que lui.

Et mes hommes de reprendre aussitôt leurs cartes et de jouer à l'avare lueur d'une bougie.

— N'empêche, Sidi, bougonna Mammar qui ne pouvait sentir Saâd, n'empêche que le

Prophète défend aux croyants de fumer le kif, lequel abrutit les hommes encore plus que l'eau de feu.

Et désireux de me montrer toute sa science, il ajouta :

— Cela est dit tout au long dans la chanson que les « meddah » de l'Oued-Rhir et du Souf chantent souvent dans nos ksour, aux jours de fête.

— Et cette chanson, tu la connais, Mammar ?

— Ecoute, Sidi.

Et le deïra, de sa plus belle voix gutturale chanta :

*
* *

Devant la porte du café maure,
Le fumeur de kif s'est assis dès le « fedjer ».
Il s'est assis sur le sable encore frais de la nuit.
Car si le kaouadjy est pitoyable et compatissant pour lui,
Comme pour tous ceux qui fument la plante divine,
Il craint toujours pour ses nattes,
Ses belles nattes de Tripoli.
Et celui qui aspire le rêve avec la fumée,
N'est pas maître du feu de sa pipe,
Et si la natte s'allume à l'étincelle,
Le sable, lui, boit la flamme comme il boit l'eau.

Ainsi pense le kaouadjy pitoyable mais prudent.
Et bien qu'il n'ait pas le « sordi » de son « kaoua »,
Il lui permet de puiser de l'eau claire à la « guerba ».

Mammar s'arrêta, tourna ses yeux vers les miens pour constater l'effet produit par sa chanson, et très fier de mon attention, il poursuivit :

*
* *

Encore qu'Allah défende à ses fidèles Croyants
D'aspirer le rêve avec la fumée
Comme il leur a défendu l'eau de feu,
Il fume depuis l'heure du « fedjer »
Jusqu'à celle d' « El-Acha ».
Dans le fourneau de sa pipe, le chanvre brûle,
Le chanvre brûle toujours,
Et son corps maigre brûle aussi ;
Car Allah n'a pas voulu que, sur cette terre,
On fasse les rêves délicieux
Rêves d'amour et de gloire
Ni qu'on jouisse, même en pensée,
Des félicités suprêmes réservées à son Paradis.
Non ! Allah n'a pas voulu.
Non ! Allah n'a pas voulu.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Cela ne t'ennuie pas, Sidi ? fit le deïra

bien sûr du contraire. Et sans attendre ma réponse :

*
* *

Avec la fumée de sa pipe, un peu chaque jour
S'envolera le souffle d'intelligence
Qu'Allah miséricordieux et clément
Mit en son âme à sa naissance.
Et plus ne pourront le porter
Ses jambes toujours immobiles.
Avec la fumée de sa pipe, un peu chaque jour
S'évanouiront la force de ses reins
Et tout ce qui lui reste d'énergie virile.
Insensible au doux sourire des « Nayls »
Les plus belles et les plus lascives qui danseront [devant lui,
Danseront devant un cadavre.
Car il sera comme l'étalon au poil luisant,
A l'encolure vigoureuse
Après qu'il est sorti sanglant des mains
De celui qui châtre...

. . . . . . . . . . . . . . . .

D'entendre cela et de me voir l'écouter attentif et passionné, les chameliers, hommes frustes de l'Oued R'hir, contemplaient Mammar avec une admiration profonde.

Et le deïra, très fier, la tête haute et enflant la voix, poursuivait :

*
* *

Si le chanvre brûle, brûle dans sa pipe,
S'il boit le rêve avec la fumée,
Depuis le « fedjer » jusqu'à l'heure d'« El-Acha »
Ses yeux et ses lèvres brûlent aussi.
Mais la braise de ses prunelles
Un peu chaque jour s'éteindra.
Et bientôt elles seront pareilles à celles
Que va fermer le laveur des morts.
Comme des dattes trop mûres,
Une à une tomberont ses dents
Et bien qu'il soit encore dans toute la fleur de sa vie
Il n'y aura pas dans le ksar,
Il n'y aura pas sous les tentes,
De vieillard plus décrépit.
Et les enfants du kaouadjy riront de lui
Pendant son rêve et son sommeil.

— C'est vrai ! C'est vrai, ne put retenir le sockar Tayeb, pas autrement n'est à cette heure Khaddour le rhetass (1), qui passe sa vie devant la porte du café maure, sur la place de Témacin.

Et Mammar, affirmant son geste, de continuer :

*
* *

Accroupi devant la porte du café maure

1. Rhetass : puisatier de l'Oued-R'hir.

Il se nourrira de fumée,
Et en fumée il s'en ira.
Les chiens errants et sans maîtres,
Léveront sur lui la patte,
Sans qu'il remue son petit doigt.
Quaud le soleil brûlera le sable
Où il s'est assis dès le « fedjer »,
Il n'aura ni la volonté ni le courage
De chercher l'ombre plus loin.
Par nuées, les mouches s'abattront sur la sueur
Et les ulcères de sa peau ;
Point il ne les sentira ni les chassera,
Comme, sur la piste et la dune blanche,
Le cadavre du mehari
Qu'abandonna la caravane pressée.



Demande lui quel est son nom ?
Qui est son père ?
Où sont sa mère et sa maison ?
S'il est né sous la tente ou dans le ksar ?
Il ouvrira ses grands yeux morts ;
Mais ses lèvres resteront fermées.
Peut-être te répondra-t-il.
Mais ne crois rien de ce qu'il dira
Car Allah l'a frappé au front.
Et il ne sait ni ce qu'il fait
Ni ce qu'il dit, ni ce qu'il est.
Mais tout le monde, autour de lui,

Sait fort bien, ce que demain il sera :
Un cadavre si fluet, si raccorni
Qu'il ne pésera pas plus qu'un enfant,
Aux mains du laveur des morts.

*
* *

Apprends enfin ce qu'il advint à Messaoud.
Qui, avant de fumer le kif,
Fut le plus robuste et le plus vaillant,
Parmi ceux de la tribu de Ouled Moulad
Qui campent pendant tout l'hiver
Près des oasis de Touggourt et de Témacin.
A ce point l'avait brûlé
La fumée du chanvre indien,
Qu'il n'avait plus de désirs.
Un jour pourtant, il sentit ses reins
Et se rappela que Yamina, sa femme,
Belle et jeune encore
Se désolait et dépérissait à Témacin.
Il alla donc de Touggourt pour accoler Yamina.
Mais à peine eut-il fait cent pas,
Qu'il ne se souvint plus de rien,
Pas même si Yamina existait.
Avec la fumée s'en était allé
Son fantôme de désir.

Mammar se tut, et les chameliers enthousiasmés firent claquer leurs doigts en signe

d'admiration. Alors le bach'amar se tournant vers Saâd qui fumait toujours sa pipette, les yeux perdus dans son rêve et en apparence inattentif :

— Voilà ce qui t'attend, mon pauvre Saâd, conclut-il.

Mais Saâd regarda Mammar de ses yeux brillants et lui dit :

— Pourquoi ne finis-tu pas ta chanson?

— J'ai dit ce que je savais.

— Ecoute alors.

Et Saâd de sa voix blanche, sourde, et cassée par le poison, chanta ceci dans le silence de la nuit :

*
* *

Quoique tu fasses, Messaoud, quoique tu dises,
Celle que tu as choisie
Pour la blancheur de ses dents
Et la finesse de ses cuisses,
Celle que tu gardes aussi jalousement
Que tu l'aimes, sous ta tente et dans ta maison
Avec des chiens nombreux, aux crocs solides
Te trompera. Et pour un autre
Gardera les plus doux sourires de ses yeux noirs,
De ses dents blanches et la finesse de ses cuisses.
Mais pourquoi te désespérer, Messaoud,

Et poursuivre ta vie dans la tristesse?
Achète, avec son tuyau, le petit fourneau de terre
Emiette la feuille de chanvre; [rouge;
Cherche une bonne place au soleil
Et fume depuis le « fedjer » jusqu'au « moghreb »,
Fume en veillant. Et quand les étoiles riront au ciel,
Fume encore; dans la fumée
S'envoleront ta fièvre d'amour, ta tristesse.
Et dans le rêve tu jouiras d'une amante
Encore plus belle et toujours fidèle.
Fume le kif, Messaoud! c'est l'herbe divine
Fume le kif! c'est le paradis d'Allah sur la terre.

. . . . . . . . . . . . . . . . »

Ayant ainsi terminé la chanson, Saâd réalluma sa pipette et se reprit à fumer, en contemplant, de ses yeux fous, la jeune lune qui maintenant haut dans le ciel, épandait à flots ses rayons d'argent sur les sables. Sous ses caresses notre petit bordj allongeait son ombre menue, et, perdu dans l'immensité semblait une maison de fantômes et de « djenoun ».

Tandis que tous nos hommes, lassés et vaincus enfin par le sommeil, s'enveloppaient dans leur burnous, le cœur étreint d'une

douce mélancolie, les yeux encore emplis de la pauvre Si Mahmoud, je contemplai longtemps sans pouvoir dormir, l'astre des nuits qui vêt le désert d'une beauté surnaturelle.

La lune au désert ardent de l'Oued Souf !

Il faudrait pour rendre la magie de ses rayons errant sur le sable, appeler à son secours, lampyres, vers luisants, toutes les mouches lumineuses qui, dans les nuits estivales, promènent leurs fluorescentes amours en les clairières oasiennes, parmi les gazons.

Et il faudrait encore à ces douces clartés mobiles rampant ou volant dans les ténèbres, joindre la phosphorescence illimitée et profonde des mers tropicales éventrées au sein des nuits par la proue de navires colossaux.

Le grand Flaubert dont le génie évoqua Tanit sous ses formes les plus mystérieuses, les plus subtiles, les plus irréelles, nous a bien dit les caresses qu'elle épand à son lever sur les flots carthaginois, mais il n'a pu ou voulu nous peindre celles dont elle effleure la dune dans le désert endormi.

C'est le baiser qu'Artémis posa sur les

lèvres d'Endymion et que, seul, le génie du verbe hellénique sut exprimer.

Qu'Allah me préserve de l'essayer ! Dormons plutôt.

## XIII

Depuis longtemps les alouettes qui nichent dans le voisinage du bordj ont salué le soleil, et elles vont, viennent, grisollant et picorant, dans le sable, autour de nous, le crottin de nos chameaux.

Elles semblent étonnées de nous trouver encore là, habituées qu'elles sont aux rudes caravaniers du Souf, du R'hir et de l'Ouargla qui vont brûlant les étapes, et ne s'arrêtent au bordj que pour faire cuire leur galette et dormir deux ou trois heures, les yeux ouverts.

Elles s'approchent tout près de moi, gentilles et familières, pendant que les chameliers et les deïras chargent les bêtes, avec une sage nonchalance, mais non sans force vociférations.

Et de me voir encore couché sur le flanc

de la dune, frileusement roulé dans mon burnous, car la nuit a été fraîche, elles ouvrent encore plus les deux rubis qui sont leurs ocelles, et je crois les entendre me dire, en leur gazouillement moqueur : « Toi, mon ami, tu n'es qu'un Arabe de pacotille, en vérité. »

Et moi, un tantinet vexé par cette zézayante apostrophe, je leur réponds : « Petites alouettes des dunes blanches de Ferdjane, vous êtes injustes à mon endroit. Qu'avez-vous donc à me reprocher ? Sans doute, vous avez été plus matinales que moi, car il y a plus de deux heures que je vous entends chanter dans mon sommeil ; mais je vous prie de considérer qu'hier le sable était encore rose des derniers baisers du soleil, que, la tête sous votre aile, vous dormiez à l'abri d'une touffe d'artem ou de drinn, tandis que moi, j'ai rêvé encore de longues heures, en admirant les ineffables fiançailles de la lune et du désert. Et Dieu semait déjà des violettes et jetait à pleines mains des fleurs de lilas sur les dunes, que le sommeil n'avait pas encore fermé mes yeux.

C'est donc vous, petites alouettes de Fer-

djane, qui êtes les paresseuses et non moi. Qu'importe d'ailleurs? A chacun sa tâche et son destin. Le vôtre est de saluer les aubes et les crépuscules d'un chant divin qui remplace, pour le nomade ravi, la voix grave du mueddin clamant la prière du fedjer et du moghreb...

Il faut donc pour remplir cette mission sainte entre toutes, que vous soyez tôt couchées et tôt levées ; moi, celle dont me chargèrent Leurs Excellences, M. Pichon, ministre des Affaires étrangères et M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, est moins sérieuse et plus profane assurément. Elle n'exige pas une aussi religieuse ponctualité. Elle consiste à vagabonder d'un bout à l'autre du Sahara, à ma guise et sans autre guide que ma fantaisie.

J'ai dit à ces illustres personnages : « De même que jadis au Sénégal alors peu connu, si vous voulez, j'irai vers les pays moins lointains de la dune et de la palme, moins ignorés aussi mais où il y a encore beaucoup à glaner.

« Je mettrai à regarder, à écouter choses et

êtres du Désert, toute l'attention dont me rend capable l'ardente passion que j'ai pour lui. De toutes ces observations il se pourra que je fasse un livre, lequel n'aura ni tête ni queue, mais sera, je vous le jure, d'une absolue sincérité. Il n'y aura pas beaucoup d'économie politique, pardonnez-moi, gentes alouettes, cet affreux jargon, mais on y trouvera à la place, un peu de science, oh ! très peu, des sensations, des paysages, des mélopées bédouines, des contes arabes, des légendes sahariennes, des proverbes et autres niaiseries, fontaises et coïonnades de ce genre-là. »

Et ces deux hommes considérables de la troisième République, qui sont aussi et malgré cela, des artistes et des lettrés, n'ont pas souri, et simplement m'ont dit : Allez.

Et voilà pourquoi, petites alouettes des sables immaculés, vous n'avez rien à me dire, et j'ai le droit de flanocher à mon gré, et, comme vous, de me griser lentement d'azur, de lumière et de soleil.

Oui, j'ai le droit de m'attarder, sans autre limite que celle de ma volonté, à l'ombre de ces bordjs perdus dans les dunes silencieu-

ses et dont vous êtes les petites âmes mélodieuses, légères et gentilles infiniment. Sans vous, sans vos trilles matinals et vos gazouillis de la vesprée, il s'exhalerait d'eux une mélancolie trop profonde et pareille à la tristesse du tombeau.

Tout cela, d'ailleurs, petites amies, sera écrit dans mon livre, et point n'ignoreront les Excellences précitées, que pour la blanche finesse du plumage et la suavité du chant, vous l'emportez sur vos petites sœurs de France, comme les aubes d'Afrique l'emportent sur les aurores du Septentrion.

Je ne prétends certes pas que la question sociale en tirera quelque profit, mais entre nous, n'est-elle pas ici résolue ?...

. . . . . . . . . . . . . . . . , .

— Sidi, Sidi, quand partons-nous ? Voilà déjà un bon moment que les chameaux sont chargés et il n'y aura bientôt plus moyen de les tenir ; pour sûr, Sidi, qu'en allant de ce train-là nous n'arriverons jamais.

Et la carabine en bandoulière, la bride de son cheval à la main, le brave Mammar est debout devant moi.

Il me parle d'une voix grave, et je distingue un tantinet de sévérité et encore plus d'étonnement sur son maigre visage brun.

— Tu as raison, Mammar, et les alouettes aussi, je suis un grand paresseux.

Et sans plus de retard, je m'installe sur mon chameau, qu'avec beaucoup de peine, Ali-ben-Yah-Yah tient accroupi, tandis qu'en avant des autres, le méhari d'Ahmet, rompant son entrave, a déjà pris du champ.

Il est bien plus de sept heures quand nous quittons, avec quels regrets de ma part, ce petit bordj de Moïet-el-Ferdjane, perdu au milieu des dunes mouvantes, qui perpétuellement menacent de l'ensabler.

Les courtes heures que j'y ai vécues, cette douce nuit passée sans sommeil à évoquer au clair de lune, l'image de la pauvre errante, sont de celles qu'à cause de leur mélancolie profonde et troublante, on n'oublie jamais.

La matinée est non moins calme, limpide et rayonnante de jeune lumière que celle d'hier. Le soleil, déjà haut, nous réchauffe sans nous gêner. Mammar, de temps en temps, le regarde, puis regarde tour à tour

Ahmet et les chameliers. Et ce langage des yeux est pour moi sans la moindre ambiguïté.

— « Par Allah ! disent-ils, est-il possible de commencer l'étape à l'heure où nous devrions la finir. Quel drôle de pistolet est cet homme qui passe ses nuits à contempler les étoiles, à suivre la lune dans le ciel et à escalader les plus hautes dunes, pour regarder, pendant des heures entières, naître et mourir le soleil ! »

Evidemment, et à quoi bon me le dissimuler, depuis notre départ de Touggourt, j'ai, pour ces divers motifs, baissé un peu chaque jour, dans l'estime de ce brave homme, qui, en outre, ne peut comprendre la familiarité dont je fais preuve à l'égard de mes chameliers. Il est, lui, Mammar-ben-Abdelkader, arabe pur sang, de la tribu des Ouled Moulad, et de plus, il porte, avec quelle fierté grand dieu ! le burnous bleu des « mokhazni » tandis que les chameliers sous ses ordres sont de pauvres et braves Rouarah très bruns, presque noirs, dont les pères furent esclaves de ses aïeux.

Et de me voir les traiter fraternellement, comme je le traite lui-même d'ailleurs, causer longuement, jouer aux cartes avec eux, écouter et écrire leurs chansons naïves, leur donner de temps en temps du café, cela finit de le dérouter et il commence vraiment à croire que je suis un vulgaire fabricant de chéchias, attendu que je continue à me donner pour tel moi-même, auprès des Rouarah, dont je veux mesurer le crâne, pour mes études d'ethnographie.

Mais Mammar, à qui pourtant j'ai confié mon secret, comme je fis à Tahar, ne crois plus guère, je le sens bien, à mes titres de savant et de toubib.

« Les savants ne haranguent pas les bêtes, se dit-il. »

Quant à mes braves chameliers, je sens bien que mes allures les plongent en une perpétuelle et non moins grande stupéfaction. Saâd ben-Saâd, le fumeur de kif, est le seul peut-être, dont je n'étonne pas les yeux fous.

Le sourire, qui de temps à autre, quand ils me regardent à la dérobée, découvre leurs dents, me prouve assez, qu'au fond d'eux-

mêmes, ils me jugent comme lui un peu « derwiche » lisez « toqué ».

« Drôle de corps, en effet, dit ce sourire, il interpelle les alouettes ! »

Evidemment, je pourrais leur dire, pour me rehausser dans leur estime, que j'ai aussi interpellé des ministres, mais, réflexion faite, je ne vois là rien dont on puisse se prévaloir.

D'ailleurs ma propre estime me suffit, et je me trouve, malgré tout, un personnage suffisamment considérable et haut placé, surtout quand je suis sur mon chameau.

Le spectacle que, de la cime de sa bosse inconfortablement rembourrée, je découvre autour de moi, est de ceux qu'on voudrait contempler, même assis sur un sac de clous.

A mesure que nous avançons, les dunes qui à l'infini se déroulent sous nos yeux, vont grandissant, s'élargissant, et de leurs flancs immaculés, s'exhale, sous les baisers du soleil, une majesté plus farouche qui vous étreint, vous dompte et vous emplit d'une admiration angoissée.

Plus que jamais, je ressens le trouble pro-

fond que dégagent la beauté de l'Erg infini, et la tristesse de sa splendeur.

Nous cheminons lentement, tout au long des vallées profondes que forment ces blanches collines sableuses, et où pousse la même florule, parfois broussailleuse, mais toujours odorante et riche, piétinée depuis M'guitla, et dont se régalent nos chameaux.

C'est le « zeita » aux baies grasses et nourrissantes, le « guéthef » aux épines acérées, le « gueddham » et le « dhamran » rabougris, l'éternelle petite touffe de « drinn », qui vit encore là où tout meurt et l' « artem » ou « retem » arborescent, dont les petites fleurs bleues sont la gourmandise suprême de nos chameaux.

Il faut admirer comme sans trop s'arrêter et perdre de temps, ils allongent, de droite et de gauche, leur long cou pour les croquer. C'est un spectacle intéressant que de les voir ainsi pâturer en cheminant, et les savants eux-mêmes se pâment devant la façon judicieuse, avec laquelle ils sélectionnent leurs coups de dents, mélangeant, en proportions rationnelles, les différentes verdures du désert

et préparant, assurent-ils, à leur béate rumination, un « bol alimentaire » idéal,

Pour ma part, cela m'amuserait plus encore, n'étaient les secousses désagréables que m'inflige ce monstre de Balaam, toutes les fois que sa gourmandise le pousse vers quelque touffe de « zeita » ou des fleurettes « d'artem », haut perchées sur la dune aux flancs mouvants.

— Encore une heure, Sidi, et nous aurons devant nous les koubbas de Moïet-el-Caïd.

— Merci, Mammar.

Je regarde ma montre, oh ! pour acquit de conscience seulement, car je les connais, les heures de mon bach'ammar, elles sont de quatre-vingt-dix minutes au moins.

Mais qu'importe ! Bien que nous marchions depuis déjà plus de cinq heures, je ne suis pas fatigué, et me sens capable de supporter longtemps encore, les secousses, heurts et ressauts supplémentaires que m'inflige la gourmandise de Balaam.

L'air que respire mes poumons est d'une légèreté balsamique dont je suis grisé. Sur ma tête, le ciel a des resplendissements azurés que mes prunelles savourent avec une

indicible volupté. Autour de moi la dune est blanche comme le sein de la bien-aimée. Le soleil caresse ma nuque d'un tiède baiser. Les alouettes grisollent. Mes chameliers, bâton aux reins, chantent des mélopées d'une suave monotonie.

Par mes yeux, par mes oreilles, par tous mes sens et toute mon âme, j'éprouve la joie profonde de vivre, je suis heureux.

Et voici que devant moi, émergeant à peine des hautes dunes qui l'entourent, surgissent les oblongues coupoles blanches du bordj Moïet-el-Caïd.

## XIV

Comme celui de M'guitla, de Moïet-el-Ferdjane, comme tous ceux de l'Oued-Souf que nous rencontrerons plus loin jusqu'à Nefta-de-Tunisie, le bordj de Moïet-el-Caïd est, sous son étincelant manteau de chaux, d'une architecture saharienne exquise, de mélancolieuse simplicité et merveilleusement adaptée à la grandeur triste de l'Erg.

Sur lui et sur le petit puits creusé à côté, dans un bas-fond, où poussent le drinn et l'artem, plane l'éternelle menace de la dune, sa sournoise et capricieuse voisine ; et à l'ombre de ses murailles, l'alouette insoucieuse niche et murmure sans trêve son chant d'amour pour l'unique plaisir de Dieu qui la fit, et du gardien qui, aux jours désolés de la canicule, lui donne un peu de son grain.

Oh ! ces gardiens des bordjs sahariens,

quelle heureuse destinée est la leur ! Pour eux, d'un bout à l'autre de l'année, le soleil prodigue toute la magie de ses rayons ; à leurs prunelles enfantines, il réserve les sourires de ses aurores les plus belles et de ses plus radieux couchants. Pour eux, aussi, les ineffables délices des nuits au désert, pour eux toute la splendeur du firmament saharien. Comme, aux époques jeunes du monde, les pâtres sur les plateaux de l'Iran, ils ont le droit de rêver, sans gêne, en regardant se balancer les étoiles, et la lune poursuivre ses vagabondages mystérieux à travers les constellations.

La demi-douzaine de chèvres menues, aux poils noirs, qui, de ci, de là, paissent le drinn, au flanc des dunes lui assurent un lait exquis. Du jardinet sis près du puits et grand comme trois fois son burnous, ils tirent, sans beaucoup de peine, des oignons non moins exquis que ceux dont se régalaient les fellahs antiques du Nil.

Comme jadis, aux Hébreux perdus dans l'aride immensité, les vents du Sud leur apportent, en quantité copieuse, des sauterel-

les, dont ils n'ont plus qu'à savourer la chair un peu maigre mais succulente, après l'avoir fait rôtir au soleil.

Pour les jours de liesse sont les œufs pondus par les quelques poules qui picorent aux entours du bordj. Et, afin que rien ne manque à leur bien-être, les caravanes et les soldats de passage leur laissent, en échange d'un peu de café, la provision d' « ar'ar » et de kif.

Enfin, tout exprès pour eux a été construit l'appartement discret qu'ils habitent dans le bordj. Une épaisse muraille sans fenêtres cache leurs femmes à tous les yeux, et, pas mieux que les leurs, ne sont abritées les amours du Sultan dans son sérail de Stamboul.

Gardiens, ô gardiens des bordjs sahariens, que vous êtes heureux ! D'aussi heureux que vous, je ne connais que ceux à qui l'on confie le soin de garder les phares érigés sur les îlots perdus et les inaccessibles récifs. A eux la Mer, pour vous le Désert ! Ne vous jalousez point les uns les autres, car Dieu eut égale bonté pour tous.

Oui, ô gardien de ce petit bordj qui s'appelle d'un nom si charmant que je voudrais être à ta place, quand pour moi sera passé l'âge de vagabonder. Que d'autres, en échange de services rendus à la République, demandent de grasses sinécures au sein de la capitale ou des populeuses cités, moi, ô gardien de ce petit bordj perdu dans les blanches dunes du Souf, je ne demanderai qu'à te remplacer.

— Mais, Sidi, tu ne toucheras que vingt francs par mois, et pour peu que tu aies des enfants (on n'a pas autre chose à faire ici), comment t'arrangeras-tu ? Et tes femmes, Sidi, il faudra bien les habiller. Tu ne comptes pas, sans doute, leur mettre sur le dos, la lune et les étoiles du ciel ?

Ainsi répondit à mon long et poétique salut, le gardien du bordj de Moïet-el-Caïd, un superbe gaillard, grand, brun, au nez fortement busqué, type accompli de Saharien, et qui avait longtemps porté le manteau bleu des « mokhazni ».

Et tandis qu'il disait cela, je lisais dans son regard le même étonnement dont mes gestes

et mes paroles ne cessaient, à mon grand regret, d'emplir les yeux des deïras et des chameliers. Je sentis même, qu'après avoir formulé, pour mes vieux jours, un vœu si modeste, j'étais descendu encore plus bas dans l'estime de mon bach'amar.

Peut-être me l'eût-il fait sentir tout de suite, en quelques mots d'une concision lapidaire, comme il en avait pris l'habitude, si, avec un empressement et une déférence touchants, le cadi de Kouinin, qui se trouvait de passage au bordj, n'était venu, à ce moment, me saluer au nom du caïd des Ouled-Saoud, en m'apportant de sa part deux pleins couffins d'oranges et de belles dattes du Souf.

Devant cette marque éclatante de respect, mon Mammar, mes chameliers et le gardien se regardèrent et je compris qu'ils se disaient : « Tout de même ce pierrot-là doit avoir, dans son pays, plus de prestige qu'il n'en aurait parmi nous, si on lui donnait, comme il le désire, un bordj à garder. »

Aussi combien je regrette d'avoir oublié le nom de cet aimable magistrat, auquel je dois de rebondir dans la considération de

mes simples mais si charmants compagnons.

C'était un vieillard robuste, au geste onctueux, aux allures lentes, et qui parlait très purement et d'une voix plus lente encore la langue de son pays. Il était très richement vêtu d'une gandourah de soie blanche brodée de vert, et se drapait, avec dignité, dans un superbe burnous noir. Des bottes marocaines, en filali rouge, chaussaient ses pieds, et il portait au cou le chapelet des Tidjanias. La mule jeune et fringante qui l'attendait dans la cour du bordj, était splendidement harnachée et munie d'une selle arabe toute brodée d'or et d'argent.

Nos salutations échangées et après l'avoir remercié de mon mieux, je l'invitai à prendre, dans la petite chambre vide qui m'était destinée, une tasse de café.

Il voulut bien l'accepter et nous causâmes quelques instants de l'Oued Souf. Je lui dis toute l'admiration que m'inspiraient sa beauté farouche, la désolation grandiose de sa mer de sable, et le resplendissement de son ciel d'azur et de ses dunes immaculées.

J'ajoutai que, dans les souvenirs de mes

voyages déjà nombreux d'un bout à l'autre du monde, je ne voyais rien qui puisse lui être comparé.

Alors, ce charmant homme m'enveloppa d'un regard où il y avait, pour mes paroles, beaucoup de reconnaissance, mais, pour mon enthousiasme, un tantinet d'ironie.

— Oui, fit-il avec un peu d'hésitation, ce pays, comme l'Erg immense dont il fait partie, est sorti, tel qu'il est, de la main de Dieu, au jour d'une grande colère contre la pauvre humanité !

Et, pour répondre à mon interrogation muette, il ajouta :

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer le sens complet de ces quelques mots, puisque je dois, ce soir, coucher à Moïet-Ferdjane, pour être demain à Touggourt, mais tu le demanderas, de ma part, à mon digne et excellent ami, Si Belkacem-ben-Ali, le caïd des Ouled Saoud, qui te recevra demain à Kars-Kouinin, où il t'attend avec impatience, ayant déjà préparé la diffa. C'est, comme tu le verras, en même temps que le plus aimable, le plus généreux des hôtes, un des « tolba » les plus savants de

l'Oued Souf. Il a de qui tenir d'ailleurs, la réputation d'intelligence et de bonté qui fut celle de son grand-père, étant allée jusqu'à Tunis et Tripoli. Il te donnera, lui, tous les renseignements que tu peux désirer sur ce pays, ceux qui le peuplent maintenant et ceux qui l'habitèrent jadis. Bien que jeune encore, il connaît toutes les légendes, tous les proverbes et aussi toutes les chansons des poètes et des conteurs qui jadis charmèrent et encore aujourd'hui enchantent les loisirs des Souafa, ceux de la tente et ceux des ksour.

Il te les dira de sa voix douce, tandis que vous fumerez des cigarettes sur la terrasse de son bordj.

D'aussi savant et lettré que lui, je ne connais que Si-Laroussi, le saint marabout des Tidjanias de Guémar.

Mais Si-Laroussi n'aime guère interrompre ses incessantes oraisons pour s'entretenir de ce qu'il considère comme futile, étant étranger au Coran. Sidi-Bel-Kacem au contraire, n'est heureux que lorsqu'il parle des choses et des gens de son pays.

Lui aussi, comme toi, aime la beauté du sable infini et des dunes immaculées ; aussi a-t-il été tout heureux d'apprendre qu'un « meddah » de France, envoyé par le ministre, passerait à Ksar-Kouinin. Comme je partais pour Tougourt, il a mis dans ces couffins, ses oranges les plus belles et ses dattes les plus savoureuses, en me priant de te les porter et de te souhaiter une première bienvenue au seuil de ses oasis.

Là-dessus il se leva, me prit la main, la baisa, et ce fut, avec une cordialité émue, que, sur la sienne, je posai ma bouche à mon tour. Un instant après, au trot léger de sa mule, il quittait le bordj. En vérité, le miel que les femmes de Kabylie cueillent, en mai, dans le tronc des oliviers morts, aux flancs de l'Edough, n'est pas plus doux à leurs lèvres que ne furent pour moi les paroles du vieux cadi. Oh ! la belle cueillette de contes, de légendes, de proverbes, de chansons et de récits qui m'était ainsi promise et dont j'entrevoyais le moment prochain !

Oh ! le beau rayon de miel, miel un peu âpre mais si savoureux de l'imagination bé-

douine, qui m'attendait dans la ruche du caïd-poète en son bordj de Kouinin !

Et, comme dans mon impatience, je stupéfiais plus encore mes deïras et mes chameliers, en leur donnant, après la soupe du soir, l'ordre de préparer le départ pour quatre heures du matin !

— Alors, Sidi, observa le bon Mammar, avec un sourire d'incrédulité, il faut s'endormir tout de suite, et laisser lune et étoiles vagabonder au firmament, sans s'occuper de ce qu'elles font.

Et ayant suivi ce conseil judicieux, je fus sur pied le premier. Enfin, ce dont ne revenaient pas les chameliers, nous levions le camp à quatre heures du matin.

## XV

« Quand on est jeune, il est des réveils triomphants », clame Hugo, je ne sais plus où. Au désert, ils le sont tous, même pour les quadragénaires comme moi.

Jamais, non jamais, la dune ne m'est apparue plus belle qu'à cette heure divine entre toutes, où, recevant le suprême et pâle baiser de l'astre des nuits, elle offre ses flancs sombres encore à la pluie de roses annonciatrice du soleil.

Toutes les senteurs des nuits africaines, l'haleine pure des bondissantes gazelles, le souffle embaumé des oasis qu'apporte l'aile des vents, les parfums de la florule saharienne, tous les arômes les plus doux et les plus subtils semblent tenir dans l'odeur suave qui s'exhale d'elle en ce moment.

Les nuances dont elle se colore peu à peu, sont celles qui se succèdent tour à tour sur le front des vierges, quand l'amour chante à leurs oreilles sa prime chanson.

Enfin, sous ses roseurs idéales, elle est si belle que l'envie vous prend de la baiser comme on baiserait sa bien-aimée, sur le bout de son sein vermeil.

C'est ici, à n'en pas douter, après le bordj de Moïet-el-Caïd, avant la petite oasis de Bir-Ourmès et le ksar important de Kouinin, que se dressent les plus grandes et les plus imposantes de ces vagues de sable dont la blancheur aveuglante moutonne, à l'infini, sous l'azur du ciel.

Nous n'en trouverons d'aussi belles que plus loin, entre El-Oued et Behima, et plus au Sud sur la route de Bir-es-Çof et de Rhadamès. Maintenant les petites vallées que nous suivons à leurs pieds vont se retrécissant de plus en plus et finissent par disparaître tout à fait.

Nous nous heurtons à ces collines de sable qu'il n'est plus possible de tourner, et nos chameaux, sans se départir de leur rassurante

placidité, se mettent en demeure de les franchir.

Elles sont vraiment admirables, ces bêtes, dans la prudence et la sagacité qu'elles déploient, attaquant toujours le flanc des dunes, et trouvant le moyen de tracer, avec la plante large de leurs pieds, des sentiers sur leurs côtés les plus verticaux.

Ah ! certes, je ne dirai pas, pour me servir d'une expression triviale, qu'on est à la noce, surtout dans les premiers temps. Et c'est le cas, si l'on ne veut rouler en arrière, de se cramponner à la corde qu'on a eu soin de faire amarrer solidement au bât. Mais comme on est vite consolé de ce petit désagrément, quand on arrive au point culminant, par le spectacle de l'Erg infini, qui, à vos pieds, se déroule comme un vaste océan figé.

Par exemple la descente, à mon sens, est beaucoup plus rude sans, au bout, le même agrément. Et l'on risque fort d'avoir le bas-ventre défoncé par le bât, à chaque pas de la bête, si l'on ne s'est improvisé, avec de la bonne et solide corde de bédouin, une paire d'étriers.

C'est là, en bonne partie du moins, tout le secret pour bien se tenir à chameau et faire, sans trop de fatigue, les longues étapes qu'exigent les pérégrinations au désert.

Il faut aussi surveiller de près la façon dont le chamelier dispose le bât sur la bosse de l'animal, et sur le bât, les tapis, matelas et couvertures, qui vous serviront de selle, et sur lesquels, ne l'oubliez pas, vous immobiliserez, pendant des heures entières, cette partie de votre individu qui, pour manquer de noblesse, n'en a pas moins une certaine sensibilité.

A ce propos, pourquoi ne donnerais-je pas ici quelques conseils et renseignements pratiques, que j'aurais bien voulu moi-même trouver quelque part au début de mes vagabondages africains.

Je suppose, bien entendu, que votre chameau est une bête saine, normale, et non un de ces pauvres monstres étiques, tels qu'on en voit sur les marchés, pelés, galeux couverts de plaies, goudronnés comme des épaves, et dont la destinée prochaine est de ser-

vir de borne-miliaire sur la piste désolée où ils ne tarderont pas à tomber.

Apprendre à monter et à descendre est, au demeurant, chose facile pour qui n'est pas ankylosé. Je n'insiste pas, et me borne à recommander au débutant, la corde passée à l'avant du bât, à laquelle il se tiendra instinctivement, pendant les différents sauts et ressauts que lui infligera la bête, en se levant et s'agenouillant, aux descentes et aux montées.

Les étriers dont j'ai parlé tout à l'heure, lui seront aussi pour cela d'un très grand secours. Mais, encore une fois, ce qui doit par-dessus tout le préoccuper, c'est la selle de son chameau.

—« Comme on fait son lit on se couche »,dit un vieux dicton populaire qu'il ne fut jamais plus opportun de rappeler.

Malheur à toi, si tu laisses ton chamelier arranger à sa guise la bosse de son chameau.

Habitué à le charger de fardeaux quelconques, il entassera pêle-mêle, au petit bonheur, sur le bât dont l'exceptionnelle rigidité te menace, tout ce que tu lui donneras, tapis,

couvertures, matelas, sans s'occuper d'égaliser et d'horizontaliser le siège ainsi obtenu...

Aussi, à peine y seras-tu depuis un quart d'heure, que tu te sentiras glisser peu à peu sur le cou de l'animal, ta selle étant trop haute en arrière et trop basse par devant ; ou bien c'est le contraire qui t'arrivera, ce qui est peut-être plus douloureux.

De plus, neuf fois sur dix, il aura par trop élargi le siège en avant, ce par quoi du seras astreint à un tel écart des cuisses, qu'autant vaudrait te faire écarteler proprement et selon les règles de l'art.

Enfin je résumerai ainsi toute ma vieille expérience africaine :

Pour ne pas souffrir à chameau, il faut que le siège soit absolument horizontal et suffisamment étroit en avant, de façon que les cuisses n'aient à subir qu'un écart normal, et que les jambes pendantes fassent avec elles un angle droit, ce qui sauvegarde l'élasticité des genoux.

Ton individu ainsi préservé des pieds à la tête, et ton équilibre assuré, si tu te laisses

aller, avec souplesse, aux mouvements rythmés de ta bête, tu pourras, sans éprouver de fatigue, parcourir d'un bout à l'autre le désert, et en admirer la beauté sublime, à l'abri de ces mille petites tortures, qui assombrissent les cieux les plus purs et les paysages les plus beaux.

Bientôt même, si tu voyages loin et longtemps, tu pourras non seulement rêver et admirer à ton aise sur ton chameau, mais encore écrire, prendre des notes avec non moins de facilité que si tu étais dans un fauteuil. N'ai-je pas moi-même écrit ces lignes, et d'autres encore, perché sur la bosse de Balaam ?

Enfin l'on ne répétera jamais assez que pour les longs voyages au désert, et surtout au pays des dunes, il n'y a pas meilleure monture que le chameau. Et je comprends parfaitement le geste de cet explorateur auquel, pour le récompenser de son voyage, le ministre ayant accordé les palmes, en gratifia son méhari.

Pour ma part, en voyant mon Balaam ne boire que tous les trois jours, se contenter

pour sa nourriture de zeita, de drinn et d'artem, et, à cette heure gravir, d'un pas assuré et toujours égal, des dunes de quinze mètres de haut, dont quelques-unes à pic, je me dis que ce n'est pas du simple ruban, mais de la rosette qu'il faudrait le récompenser.

Il n'en fait pas moins, en effet, du « trois » à l'heure et même du trois et demi, et distance de beaucoup la jument du bach'amar. Bien qu'ayant l'habitude de la dune, celle-ci paraît se fatiguer vite, ses sabots ferrés s'enfonçant profondément dans le sable, alors que les pattes molles et très larges du méhari d'Ahmed et de nos chameaux, paraissent l'effleurer à peine, malgré l'énormité de leur poids et celui de leur fardeau.

Bientôt même, les dunes devenant plus hautes encore, Mammar est obligé de descendre et de conduire, par la bride, sa monture qui rechigne et refuse d'avancer. Balaam, lui, continue de les attaquer avec son flegme superbe, promenant à droite et à gauche la longue chenille de son cou, et explorant, de ses yeux aigus et placides, l'immence océan figé, où plus rien maintenant ne pousse, ni

retem, ni gueddam, ni zeita aux baies savoureuses, rien, pas même le drinn. Et dépouillée de cette menue flore qui faisait tache, la dune apparaît sous le soleil matinal qui la caresse, dans toute la splendeur de son étincelante aridité.

Les neiges des cimes alpestres, celles qui recouvrent le Mont Blanc et celles dont se drape éternellement la fière Jungfrau, n'ont pas, sous les baisers de l'aurore, des resplendissements aussi nuancés. On dirait qu'une main divine jette sur elle toutes les roses des jardins célestes que respireront un jour les élus d'Allah, depuis la rose thé très pâle, jusqu'à la rose bengaline au cœur sanglant. Et sur ses flancs de sable fin, toutes les bêtes, petites et grandes, vivant au désert et qui, pendant le jour, disparaissent dans son mystère infini, ont écrit leurs faits et gestes nocturnes comme sur une feuille de papier blanc.

La gerboise charmante et gracile y a laissé l'empreinte de ses petites pattes à côté de celles plus lourdes qu'y grava le feneck, ce redoutable petit maraudeur ; ici, l'on peut

suivre, à leurs traces capricieuses, les ébats de la gazelle ou du lièvre saharien, et souvent hélas ! toutes les péripéties de la chasse que leur donna le « dip » carnassier. A ces trois lignes menues en éventail, on reconnaît aisément où passa la gente alouette, et les quatre petits pieds du lézard traduisent de façon plus nette encore ses allées et ses venues.

C'est vraiment plaisir exquis que de lire, quand on a l'habitude du désert, toute sa vie nocturne ainsi écrite ou plutôt dessinée, comme en un livre, sur le sable immaculé.

Je ne crois pas qu'il y ait, pour rompre l'accablante monotonie des étapes, plus captivante distraction.

Mais, parmi tous ces artistes inconscients qui enjolivent la dune de festons, de guirlandes et d'astragales, le plus curieux assurément est le petit escarbot saharien. Cette affreuse bestiole noire, qui se complaît dans la fiente des chameaux, trace, en marchant sur le sable, une dentelle, la plus idéalement fine qu'on puisse rêver.

Et comme elle pullule dans l'Oued Souf, et qu'elle s'en va zigzaguant sans trêve, toutes les dunes semblent ainsi filigranées par ses vilaines pattes poilues.

A ce point m'intrigue cette étonnante dentellière, que je donne l'ordre au bach'amar de faire arrêter la caravane, pour mieux observer, et de plus près, le mécanisme de son travail.

Interloqué par cette halte imprévue, Mammar obéit, ne sachant pas ce dont s'agit ; mais quand il voit que je m'accroupis au flanc de la dune, pour suivre la piste de ces bestioles abhorrées des Bédouins, quand il me voit sortir mon carnet, et m'efforcer d'y reproduire de mon mieux leurs empreintes, son étonnement devient une inénarrable stupeur.

Toute la caravane d'ailleurs, tous mes chameliers la partagent, et il leur est impossible de la cacher ; elle éclate dans leur sourire, comme dans la curiosité, avec laquelle, ils regardent ce que je fais.

Seul, Saâd-ben-Saâd, sans même tourner la tête vers moi, profite de ce repos inespéré,

pour allumer sa pipette, et fumer un peu de kif en rêvant.

Une heure après, rien qu'à la façon dont Mammar m'aide à remonter sur mon chameau, j'ai la douleur de constater que je viens de dégringoler dans son estime plus bas que jamais.

Oui, j'en ai conscience, les escarbots m'ont fait perdre tout le terrain que la déférence du bon cadi de Kouinin et la bienvenue du caïd m'avaient fait gagner.

Cette fois, l'exaspération du bon Mammar est telle, qu'il ne peut se tenir de me faire, avec force circonlocutions, il est vrai, des reproches fort amers.

— Vraiment, Sidi, murmure-t-il en pressant le pas des chameaux, que pensera de nous le vieux « cheikh indépendant » de Bir-Ourmès, notre prochaine étape avant Kouinin? Voilà déjà plus de trois heures que je lui ai dépêché Ahmed pour lui annoncer que tu arriverais avant midi et lui dire de tenir la « diffa » prête pour cette heure-là. Maintenant avec le temps que nous venons de perdre nous n'arriverons pas avant une

heure et demie. Le couscouss ne vaudra plus rien, le « mechoui » sera froid, et le vieux cheikh nous prendra pour des gens de peu. oui, pour des gens de peu.

Il répète encore ce qualificatif, et je sens bien qu'il n'ose se servir d'un autre, par lequel, sa pensée serait mieux rendue.

« Voilà ce dont tu es cause, petit escargot noir, si laid et qui dessines, sur les dunes blanches, des dentelles avec des entrelacs si gracieux, des dentelles, enfin, comme n'en feront jamais les vieilles filles de Bruges et de Gand. »

Que répondre à une observation aussi juste, encore qu'elle soit dictée, peut-être plus par la gourmandise que par le regret de manquer à l'ordinaire courtoisie ?

— Bah ! mon brave Mammar, le couscouss du vieux cheikh n'en sera que meilleur, car nous aurons plus d'appétit.

Le bach'amar ne dit plus rien, mais talonne furieusement nos bêtes pour rattraper le temps perdu.

Balaam est toujours en tête, contournant ou escaladant les plus hautes dunes de son pas toujours égal.

Et voici qu'arrivé sur la cime de l'une d'entre elles, j'aperçois soudain les palmiers de Bir-Ourmès, ou plutôt je ne vois que des palmes vertes émergeant d'une cuvette de sable dont il n'est pas facile de supputer la profondeur. Et le contraste de cette verdure un peu sombre que le vent remue et que dore le soleil, sur la blancheur éclatante de l'Erg est d'un effet saisissant.

Bientôt d'autres couronnes de palmes surgissent de cuvettes en tout semblables, sans qu'il nous soit possible de voir les stipes des arbres, même en regardant des points culminants.

— Tu ne les apercevras que lorsque nous serons dessus, me dit Mammar qui comprend mon étonnement.

Et, de fait, nous ne pouvons admirer ces étranges palmeraies que lorsque nous arrivons sur la crête des dunes, aux pieds desquelles elles s'abritent, et qui leur font une ceinture de leurs flancs.

Je dirai plus loin ce que je pense des hommes qui, bravant la malédiction divine, les plantèrent là, à même la stérilité de la dune,

entre son sable brûlant et la fournaise du ciel. A terre maudite par Dieu, il fallait race maudite par les hommes, car de même que le miracle du M'zab, celui du Souf, fut l'œuvre d'un peuple persécuté.

J'ai le bonheur de pouvoir comparer les deux.

J'ai visité, en effet, le triste plateau de la Chebka qui étend son aridité farouche, depuis l'Oued Settafa, jusqu'aux dunes d'El-Goléa.

J'ai vu la désolation de ses ravins tourmentés, de ses oueds toujours desséchés, que ceinturent de sombres rochers, et que le soleil calcine, sans répit ni trêve, d'un bout à l'autre de l'année. Et je n'ai pu retenir une clameur d'admiration, devant les richesses qu'un peuple traqué pour sa foi, menacé dans sa liberté, a su tirer de ce M'zab maudit, où avant sa venue, Dante aurait pu placer un cercle de son enfer.

Une à une et sans en oublier une seule, j'ai visité les Sept villes de sa Confédération, depuis Berrian avec ses trente mille palmiers et ses deux cent quatre-vingt puits, jusqu'à

Metlili qu'occupent aussi les Chaamba-Berazga, et je n'oublierai jamais l'heureuse surprise que chacune d'entre elles me donna.

Toutes, comme Gardaïa la capitale, Melika, Beni-Laguen, Bou-Noura, El-Attel, ont surgi du néant, pour ainsi dire, grâce au labeur colossal, à l'inlassable endurance de ce peuple pourchassé. Partout, et pendant des siècles, sans la moindre défaillance, il a fouillé le sol aride, brûlé, calciné, pour lui arracher le peu d'eau qu'il contenait à des profondeurs inouïes, et, avec l'eau, du sol chaotique sont sorties les oasis plantureuses et les populeuses cités. Hommes étranges, en vérité, dont les origines même restent confuses, et en lesquels, certains voudraient voir les descendants des fourbes « mercantis » qui crucifiaient les lions, empalaient des éphèbes dans les carrefours de Carthage, et brûlaient aux jours de fête, les petits enfants dans le ventre de Moloch.

N'ont-ils pas, comme eux, le front haut, très étroit, les prunelles obliques, impénétrables, le nez hébraïque, le menton aigu, presque glabre, et, sur leurs lèvres minces, le

dédain de tout ce qui n'est pas à vendre ou à acheter.

Mais n'importe ? Encore qu'il soit le juif du Désert, que, poussé par une soif inextinguible de lucre, il porte l'usure et ses ruses de marchand jusque dans les profondeurs les plus lointaines du Sahara, il faut estimer l'homme du M'zab, lui rendre la même justice qu'au fils d'Israël, car, il est, comme celui-ci, indispensable à l'Arabe, tout en le ruinant, et de plus il a, lui, tiré du néant par un miracle de vaillance, la petite patrie, dont il est jaloux et fier

Oui ! certes, lors de mon voyage au M'zab, j'ai admiré ce miracle, mais plus admirable encore me paraît celui que les hommes du Souf accomplissent au cœur de l'Erg désolé.

Qui lira jusqu'au bout ces impressions de voyage, d'une sincérité absolue, ne pensera pas autrement que moi.

## XVI

Devant nous, dans une plaine que bordent ces profondes et charmantes palmeraies, le bordj de Bir-Ourmès, dresse ses coupoles grises et ses murailles délabrées. Nul gardien, en effet, n'est proposé à son entretien, car le cheikh de l'oasis est censé y habiter ; mais celui-ci, dont la famille est nombreuse, préfère résider dans son village, dont nous voyons un peu plus loin les maisonnettes à coupoles, semblables à de grandes ruches bien alignées.

C'est un vieillard de taille moyenne, replet, robuste, au teint foncé, et qu'une barbe très blanche fait paraître encore plus brun.

Il a, pour nous faire honneur, endossé son burnous rouge, insigne de ses fonctions, un peu fané, un peu taché, voire même un tandinet rapiécé çà et là, car, comme il a soin de nous le dire, il n'est guère plus

riche que ses administrés, lesquels sont les plus pauvres des Souafa. Et il s'excuse, avec des regrets très humbles, dont la sincérité me touche, de ne pouvoir m'offrir qu'une modeste diffa : un couscouss fumant encore, des dattes, et des oranges de Nefta, une gargoulette d'eau fraîche, le tout servi dans une salle du bordj.

— Enfin, Sidi, conclut-il, en me présentant une chaise, si tu manges très mal ici, tu dîneras mieux ce soir à Kouinin, chez le caïd Bel-Kacem, où t'attend une superbe diffa.

Je lui réponds :

— Mon brave cheikh, je ne sais si les mets que m'offrira le caïd des Ouled Saoud seront meilleurs que ceux-ci, mais je puis te dire qu'il ne saurait me les offrir avec une plus charmante amabilité.

Il sourit discrètement, touché par le compliment, et malgré tous mes efforts pour le faire asseoir à côté de moi, il se met en devoir, ayant renvoyé Mammar, de me servir de ses propres mains.

Intraduisible est la déconvenue du deïra, et je renonce également à décrire la mine

qu'il fait, tant elle est d'une inénarrable drôlerie.

— « Sale soufi, disent ses yeux, il n'y a donc plus de moutons dans ton pays. »

Et ils ajoutent : Si le « cibil » que j'accompagne n'était pas un drôle de corps, comme il te ferait moucher par « mon » commandant de Touggourt.

Et moi, tout en savourant le modeste couscouss du cheikh, qui d'ailleurs est délicieux, je jubile à l'idée de ce « mechoui » dont la convoitise anticipée plutôt que les escarbots artistes provoqua toute la mauvaise humeur de mon bach'amar.

Deux heures de sieste dans la cour du bordj, une visite aux jardins, et en route pour Kouinin.

Les dunes que nous traversons maintenant sont moins hautes et coupées, de ci, de là, par de petites vallées, mais la vue de la mer de sable qui se déroule autour de nous n'en reste pas moins d'une farouche et grandiose beauté.

Je donne l'ordre de marcher aussi lentement que faire se peut, car la distance à par-

courir est à peine de trois kilomètres, et je veux arriver devant Kouinin à l'heure féerique du moghreb, qui est le triomphe des ksour sahariens.

Le spectacle, du haut de mon Balaam, n'en sera que plus aisé à contempler.

Toujours pressé, Mammar prétend que nous marchons comme des bédouins misérables, dont les chameaux sont dévorés par la gale, rongés de faiblesse et de maladie. Les chameliers me regardent de leurs yeux doux et timides, mais de plus en plus étonnés ; et tandis qu'Ahmed s'évertue à faire marquer le pas à son méhari, Saâd ben Saâd profite de cette lenteur exceptionnelle, dont le motif l'inquiète peu, pour fumer cinq ou six pipettes de kif.

Cependant, devant nous, le soleil décline toujours, nous aveuglant quelque peu, puis il effleure les dunes lointaines, et nous apparaît rayonnant de tous ses feux, comme un immense ostensoir d'or posé sur un autel qui serait sans bornes et d'une blancheur infinie.

Puis, ébréché par la dune, il décroît, semant autour de lui, sur la clarté divine

de l'horizon, sur la mer immense de sable, toute la gamme de ses pourpres, de ses violets, de ses lilas, de ses verts tendres et de ses roses les plus irréels. On dirait vraiment qu'avant de mourir, il veut répandre, avec tout le sang que sa chaleur fécondante a mis aux veines des êtres vivants, toutes les fleurs qu'elle a fait éclore au sein de la terre lasse et endolorie par ses baisers. A peine a-t-il fini de disparaître dans cette apothéose suprême qui, jusqu'à la fin des temps désespérera les peintres comme les poètes, voici qu'au tournant d'une colline de sable un peu plus haute que les autres, Kars-Kouinin nous apparaît.

Et de cette vision de rêve mes yeux ravis seront hantés jusqu'à l'heure où la mort viendra les clore pour le suprême sommeil.

Entouré du nord au sud par ses palmeraies profondes, le ksar étale, au milieu d'une plaine blanche, ses maisons de pierres grises, dont chacune est surmontée de plusieurs coupoles rondes, d'une originalité un peu triste mais charmante.

Mieux encore que les terrasses des villages

de l'Oued R'hir et des autres oasis, le couchant transfigure ces innombrables koubbas, et, sur leurs flancs doux à l'œil, épand la magie de ses caresses les plus nuancées.

Et tous les ksour du Souf sont ainsi, depuis Guemar, le plus septentrional, jusqu'aux Amiéches le plus avancé vers le Sud, et Debila, El-Rhôt, qui s'étendent à l'Orient vers les confins du Sahara tunisien. Tous arrondissent, sous le ciel d'azur, la monotone grisaille de leurs koubbas innombrables, et semblent répéter ainsi, dans la petite vallée qui les abrite, le moutonnement infini de la mer de sable immense et figée, au milieu de laquelle ils sont perdus, noyés, écrasés.

Quand, de l'extrême sommet des dunes, on les voit au loin, chacun d'entre eux évoque un vol de mouettes se livrant aux vagues énormes qui les balancent sans les engloutir.

On craint, en effet, pour ces pauvres ksour des vastitudes sablonneuses, comme pour les oiseaux des grands espaces marins, de les

voir ensevelis par la lame monstrueuse à laquelle ils se sont fiés.

Mais, de toutes ces citées grises perchées au bord des jardins profonds, que la dune à la fois protège et menace, c'est encore Kouinin (la cachée) qui fit sur moi la plus profonde et la plus durable impression.

Peut-être parce que ce fut la première qui s'offrit à mes prunelles éblouies, éprises déjà de ce Souf étrange, et aussi, sans doute, parce que la Fée divine du moghreb l'enveloppait de sa magie, quand, du haut de ma bête lasse, je la saluai, le cœur ému.

Au milieu des coupoles grises, nombreuses, menues et modestes des maisonnettes souafa, les mosquées arrondissaient leurs koubbas plus vastes et d'une blancheur neigeuse, que surmontait le croissant ; et le minaret de la plus grande s'élançait tantôt rose, tantot violet, tantôt lilas vers l'azur apâli du ciel. L'on eût dit que celui-ci et celles-là étaient les derniers sourires, qui, du ksar un peu triste, s'exhalaient, avec l'appel du « mueddin », vers le Dieu miséricordieux et clément.

Et par cette voix grave, d'une sonorité gutturale, des vieux prêtres dont j'entrevoyais les robes blanches, je me sentis remué plus que je ne le fus jamais en cette heure du crépuscule, l'heure sainte au pays d'Islam ?

Après avoir mis pied à terre, à quelque cent pas du village, j'attendis que se terminât la prière, afin de ne pas déranger le caïd.

Il ne tarda pas à venir vers moi, escorté de ses serviteurs ; et de mon côté j'allais vers lui. Les premiers saluts échangés, avant toute autre congratulation, je ne pus m'empêcher de clamer, en lui prenant les deux mains, ce qui chantait comme un refrain à mes oreilles : « Que ce pays est vraiment beau ! »

Et je vis bien au sourire dont s'illumina son visage, que ce compliment avait atteint le fond de son âme plus sûrement que n'eût pu le faire toute personnelle félicitation.

Et ce sourire du caïd des Ouled-Saoud, je ne l'oublierai jamais non plus, lié qu'il est désormais, dans mes yeux ravis, au plus attendrissant des crépuscules sahariens.

Le meilleur, le plus timide et le plus beau

des hommes du Souf, tel est en deux mots, le portrait de Si Bel-Kacem-ben-Ali, le caïd des Ouled-Saoud, sur les pas duquel me jetait ma bonne fée, et qui allait devenir mon meilleur ami.

En lui, comme en un prototype, s'incarne cette vaillante race soufi, qui, par sa patience et son labeur intelligent, vivifie la mort, et féconde la stérilité même en délivrant l'eau prisonnière, sous la dune aride, depuis des siècles nombreux.

De haute taille, nerveux et souple comme les étalons qu'il dompte avec la hardiesse d'un centaure, il a des timidités de jeune fille et la souplesse charmante d'un enfant.

N'était que son visage, aux traits impeccables, est très brun, plus que bronzé même, on le verrait, je crois, souvent rougir au compliment le plus banal.

Sous ses paupières aux cils très larges et très noirs, sur une sclérotique d'une blancheur éclatante, brillent des prunelles plus noires encore.

La flamme ardente qui s'en exhale, et dont s'éclaire toute sa mâle figure, est tempérée

quand il s'attendrit ou qu'il rêve, par des rayons d'une douceur infinie.

Une fine moustache brune ombrage sa lèvre, juste assez pour n'en pas cacher l'harmonieuse sinuosité, et l'ovale parfait de son visage est encadré par une barbe de jais qu'il soigne et parfume, comme une femme ses cheveux.

Mais ce qu'il m'est plus difficile de rendre, c'est la noblesse de sa démarche, la grâce aristocratique de son geste, et la sonorité savoureusement gutturale de sa voix.

C'est vraiment plaisir d'une exquise rareté que de l'écouter, tandis qu'il me promène à travers les rues de son ksar. Il m'en raconte l'histoire curieuse, et m'en détaille, avec une éloquence contenue, les si étranges beautés.

Oh ! comme je sens mieux ainsi le charme troublant qui s'exhale des longues ruelles voûtées, aux ombres pleines de mystère et qu'emplissent les implorations monotones des mendiants, les murmures pieux des vieillards égrenant leur chapelet, et les voix claires des tolba récitant les versets du Livre ou s'en allant la main dans la main, une brin-

drille de jasmin aux lèvres, vers la prochaine mosquée.

Et ces mosquées d'une architecture naïve, presque enfantine, aux coupoles mal assises et bossuées, aux minarets penchés comme de minuscules tours de Pise, mais si blanches, si liliales toujours sous leur frais badigeon de chaux.

Je m'arrête devant chacune d'entre elles, et mon regard plonge en des cours frustes qu'entourent des colonnettes plus frustes encore ; d'autres vieillards et d'autres éphèbes agenouillés ou assis, prient, devisent calmes, paisibles, ayant, dans leur regard, cette quiétude profonde que donnent seules les courtes prières et les longues méditations.

Et puis nous arrivons sur le marché, petite place carrée bordée de maisonnettes très basses à coupoles, et de minuscules échoppes,au seuil desquelles, sont accroupis des marchands. Eux aussi, leur journée finie, sans s'occuper de leur perte ou de leur gain, égrènent le chapelet en noyaux de datte, les yeux tournés vers l'Orient. A quoi bon ? Allah clément et miséricordieux saura mieux qu'eux

établir le « doit » et « l'avoir ». Au milieu, vautrés dans la poussière et dans leur fiente, des chameaux arrivés de Nefta, attendent patiemment qu'on les décharge, et beuglent aux étoiles qui déjà palpitent dans l'azur assombri du ciel.

Et voici que, soudain, je m'entends salué, en très bon français, par des voix enfantines d'une harmonieuse limpidité : — « Bonjour, monsieur, comment vas-tu. » Une demi-douzaine de gamins qui ont entre huit et douze ans m'entourent, me prennent les mains avec la familiarité respectueuse des orientaux, puis esquissent, en me dévisageant de leurs grands yeux noirs, un salut militaire d'une touchante drôlerie ; et ils ne cessent de me répéter : — Tu viendras voir notre école, n'est-ce pas Monsieur ?

Comme j'hésite un peu, sur le coup de cette agréable surprise, un jeune homme aux allures de taleb, s'avance vers moi et, en un français fort correct, mais avec le tutoiement si joliment fraternel de l'Arabe, me répète l'aimable invitation des écoliers.

Alors Si Bel-Kacem, se tournant vers moi :

— Si Dahman-ben-Brahim, notre instituteur.

Je m'incline et, serrant avec effusion la main qui m'est offerte, j'exprime toute ma joie de m'entendre ainsi salué, en si bon français, et de voir combien la France est aimée en ce lointain pays du Souf.

Et point je ne ménage mes félicitations au maître comme aux écoliers. Je ne sais qui de tous est le plus heureux, le plus fier de l'effet produit sur moi.

Il a vraiment bonne allure, ce jeune instituteur auquel a été confiée l'école franco-arabe récemment ouverte à Kars-Kouinin. Et comme il est plein d'ardeur, tout brûlant du feu sacré et justement orgueilleux des résultats obtenus !

Pour ce qui est de ses élèves, je crois qu'il serait bien difficile de trouver, dans une école de France, des gamins plus alertes, plus gentils et de mine plus éveillée.

Ils ont des yeux de gazelle, noirs, profonds, d'une limpidité qui m'étonne, après avoir vu, dans la plupart des ksour sahariens, tant de prunelles enfantines dévorées par la saleté et

les mouches, rongées par la cruelle ophtalmie des pays sableux.

Ils sont aussi très proprement emburnoussés et enturbannés pour la plupart, et portent des gandourahs d'une irréprochable blancheur. Et cette propreté aussi me surprend, tout en m'expliquant leur bonne santé ?

Combien ils ont l'air d'aimer, de vénérer ce jeune maître qui pourtant, sous son turban fleur de pêcher et sa gandourah de soie vert tendre, ne ressemble pas du tout à un pédagogue, mais plutôt à leur frère aîné.

La nuit tombe et je me dispose à prendre congé de lui, mais le bon caïd m'apprend tout de suite, ce dont j'éprouve une grande joie, que Si-Dahman est des nôtres pour la *diffa ;* Diffa plantureuse comme d'ailleurs toute diffa donnée par un riche caïd du Sud, qui tient ou bien à éblouir son hôte, ou à lui témoigner la profondeur de sa sympathie.

Je puis dire, sans forfanterie, que ce dernier cas fut celui de Si-Bel-Kacem, à mon endroit, car si les mets qu'il m'offrit, tous préparés par ses femmes, leur firent le plus grand hon-

neur, il y eut, en ce festin, autre chose qu'on trouve rarement entre roumi et croyant : une cordialité sincère et une fraternité d'esprit et d'âme plus sincère encore. La preuve en est que l'amitié qui en naquit m'a ramené plusieurs fois vers le pays étrange du Souf et dans les blanches ruelles de Kars-Kouinin.

A l'heure où j'écris ces souvenirs, les plus charmants de mes vagabondages africains, je n'ai qu'à fermer les yeux, pour voir s'arrondir, sous le ciel d'azur, les coupoles de ses maisonnettes et les chameaux fatigués de la longue route, s'agenouiller sur sa place minuscule en beuglant au soleil mourant.

Et ce que je vois mieux encore, c'est tout au bout du ksar et au Nord, sur la route qui mène à Guemar, la vaste maison hospitalière, les profondes palmeraies qui l'entourent, où je passai des heures si douces à écouter la parole harmonieuse, un peu voilée du caïd des Ouled-Saoud.

Oh ! les belles histoires qu'il me conta, assis sur la dune, tandis qu'autour de nous, dans le silence du crépuscule, nous n'entendions que le halètement rythmé des Souafa, de

leurs femmes et de leurs enfants, occupés à l'arrosage pénible de leurs jardins.

Un volume ne suffirait pas pour contenir toutes celles qui me passionnèrent, parce qu'elles évoquaient de façon originale et puissante, dans l'austère et grandiose beauté de son cadre, la vie du fellah soufi, laborieuse, d'une monotonie un peu triste, comme celle de la dune, son éternelle ennemie.

« Ainch'Allah » (S'il plaît à Dieu), je les raconterai plus tard, dans un autre livre, et ce sera le roman de la plus rude et tragique lutte qui se soit jamais livrée, depuis les origines du monde, entre une race maudite et un pays de malédiction. On y verra comment l'homme a remporté la victoire et au prix de quel labeur acharné, sans trêve, il la garde sur un ennemi qui jamais ne désarmera ; car la dune quoi qu'il fasse, restera toujours la vagabonde inlassable, qui, poussée par le vent, roule d'un bout à l'autre de l'Erg immense, ensevelissant toute vie sous son blanc linceul.

Mais il est une de ces histoires que je veux conter ici, parce qu'en elle, plus qu'en toute

autre peut-être, palpite l'âme ardente de ces tribus sahariennes, dont les passions sont et resteront, longtemps encore, empreintes d'une farouche et sauvage naïveté.

## XVII

— Tu as vu, commença Si-Bel-Kacem, avec quelle fidélité la dune conserve, sur la neige de ses sables, jusqu'à la moindre trace, jusqu'à l'empreinte la plus légère des choses mortes et des êtres pleins de vie ; et tu as éprouvé, m'as-tu dit, un très vif plaisir, quand vient l'aurore, à lire ainsi, comme sur une page blanche toute la vie nocturne du désert.

Eh bien ! sache qu'il y a, dans presque tous les villages de l'Oued-Souf, des hommes dont l'existence tout entière se passe à étudier dans ce livre, comme celle des tolba s'écoule à étudier dans le Coran. Et cela depuis déjà de très lointaines générations, lesquelles ont précisément conservé et légué, à celles qui vinrent après, le résultat de leurs

études et de leurs méditations. Et ces familles, outre les secrets et traditions que leur transmirent ces aïeux, ont acquis d'eux une sorte de coup d'œil impeccable, dont ils ont, sans doute, développé la finesse par l'exercice, mais qu'ils possédaient en naissant, ni plus ni moins que nos chiens possèdent leur flair. Et ce sont vraiment les chiens de l'Erg, qu'ils parcourent depuis les dunes de nos ksour jusqu'au pays des Touareg. Ceux-ci en comptent beaucoup et de fameux sous leurs tentes ; il en est aussi de fort habiles dans l'Oued R'hir et à Taïbet-el-Gueblia, un petit ksar perdu au milieu des sables sur la route d'Ouargla. Mais c'est ici, à Kouinin, que vivait, il n'y a pas vingt ans, le plus habile des « chercheurs de traces » qui jamais aient exploré notre désert.

Il s'appelait Salah ben Yakoub, de la tribu des Rébaia, et était, quand se passa cette histoire, le plus robuste vieillard du pays, bien qu'il eût plus de soixante-dix ans. De chasseur plus adroit que lui on n'en vit certes jamais dans le Souf, et nul, en y employant une année, n'aurait pu faire le compte des lièvres

et des gazelles tombés sous ses plombs. Mais c'était là pour lui besogne mince et facile, dont il ne se contentait pas.

Son vrai métier, celui qu'il tenait de ses anciens, qui assurait sa vie et celle des siens consistait à suivre sur le sable, pour le compte de la justice ou des simples particuliers et avant que le vent l'eût altérée, la piste des animaux volés, à reconnaître et faire arrêter leur voleur. Nul, mieux que lui, ne s'entendait à distinguer rien qu'à l'empreinte de ses pas, si un chameau était chargé, quel était le poids et souvent même la nature de son chargement.

Point ne lui échappait, non plus, si c'était une chamelle ; et quand celle-ci se trouvait pleine, il l'annonçait avec une précision qu'on ne vit jamais en défaut.

Le mettait-on sur les traces d'une caravane de pillards ou d'assassins, non seulement il disait la nature et le fardeau des animaux qui la composaient, mais encore à quel moment précis elle était passée, et si ceux qui la conduisaient étaient des adultes ou des vieillards. Enfin, telle était son habileté qu'à l'empreinte

de leurs pas, il reconnaissait tous les gens de Kouinin.

Pendant plus de trente ans, pas un vol, pas un assassinat ne se commit dans le Souf, sans qu'on eût fait appel à l'impeccable sûreté de son coup d'œil ; et nombreux étaient les criminels dont il assura le châtiment.

A ce métier, il devait sa maison et ses palmiers d'où il tirait bon an mal an un fort joli revenu.

Aussi Salah-ben-Yacoub eût-il été le plus heureux de sa tribu, si Allah, dont les desseins sont impénétrables, ne lui avait pris tous ses enfants, l'un après l'autre et à l'âge où la fleur de la vie s'ouvre au soleil. Il avait ainsi perdu cinq filles et six garçons. Ahmet, l'aîné, était mort à vingt-cinq ans, alors qu'il discernait sur le sable, avec la clairvoyance paternelle, tous les mystères du désert. Le vieux Salah faillit mourir de chagrin. Puis vint le tour du second, puis des autres, tous frappés en leur printemps, comme si c'eût été une gageure de Dieu.

Il ne lui restait plus qu'une fille, la dernière née, sur laquelle il va sans dire, s'était por-

tée, avec une violente jalousie, toute son affection.

Il l'appelait Zeïta parce qu'elle était douce comme les petites graines de cet arbuste saharien, et jolie comme ses fleurettes dont les chameaux sont si friands.

Il ne respirait, ne travaillait que pour elle, et suppliait, chaque jour, Allah de la lui conserver au moins jusqu'à l'heure de sa mort, car « ô Seigneur, ajoutait-il, tu ne permettras pas qu'après avoir clos les paupières de mes onze enfants et de mes deux femmes, je ferme encore les yeux de celle-ci. Mieux vaudrait me frapper de suite pour que je meure dans ses bras ».

De son côté, Zeïta idolâtrait le vieillard et mettait, à le soigner et à lui faire oublier ses peines, l'ardente tendresse de ses vingt ans.

Afin d'être à lui tout entière, elle avait toujours refusé de se marier et ce ne furent certes pas les occasions qui manquèrent, car il n'y avait pas plus belle fille dans l'Oued Souf.

Comme son père d'ailleurs, elle préférait la liberté de la vie nomade, au séjour dans

leur maisonnette à coupole, qui était pourtant une des plus confortables du ksar.

En compagnie d'autres Rebaïa, chasseurs de gazelle, ils allaient, poussant leurs brebis et leurs chameaux, tantôt vers les dunes de Taïbet-el Gueblia, tantôt vers les pacages du Djerid, jusqu'au grand chott.

Le vieux Salah ne cessait cette vie errante que lorsqu'on faisait appel à son concours, pour chercher les traces d'un voleur ou d'un meurtrier ; mais même alors, Zeïta l'accompagnait, ne le quittant pas plus que son ombre, et l'aidant de sa jeune mais déjà sûre expérience, dans ses délicates investigations.

Jamais, en effet, plus docile élève ne suivit maître plus intelligent, et Zeïta merveilleusement pourvue de l'instinct familial, promettait de devenir bientôt plus habile que n'était son frère aîné quand il mourut. Et cette pensée mettait un baume au cœur du vieillard.

— Ziza (chérie), lui disait-il souvent, les yeux humides, Allah n'a pas tout à fait abandonné son serviteur, puisqu'il permet qu'en toi revive ce qui fit l'honneur de nos anciens.

Et de voir ainsi s'épanouir un peu de bonheur sur la figure toujours sombre de son père, Zeïta redoublait encore d'ardeur.

Bien loin de nuire à sa beauté, cette existence vagabonde, sous la tente, au cœur du désert, avait fait d'elle la plus attrayante des Bédouines, qui jamais aient lavé la laine au bord des puits sahariens. Grand, mince, fluet même, son jeune corps avait sous les plis de sa m'lhafa la souplesse un peu maladroite du jeune fauve, que la mère a trop tôt lâché. Comme les femmes nomades, avec des tresses de laine noire elle relevait son opulente chevelure et en faisait une haute et large tiare où brillaient des sequins d'or. Ses grands yeux noirs cernés de koheul brillaient d'une flamme ardente à peine voilée par la tristesse de sa pensée et dont s'éclairaient les quatre petites étoiles bleues tatouées sur le milieu de son front, sur chacune de ses joues et sur le bout de son menton. Des « tizzabitin » également en or massif tiraient les lobes de ses oreilles bien ourlées. Quand elle marchait, faisant tinter les « khalkhals » d'argent qui encerclaient ses fines chevilles, on eût dit

Danna-Kahenna, elle-même, la Prophétesse de l'Aurès.

Le soir venu des longues journées fatigantes, lorsque assise près du vieillard, au milieu des chameaux entravés, elle regardait vers l'Occident, la gloire du soleil mourant, le pâtre soufi qui du haut de la proche dune, jetait sur elle un regard furtif, devenait tout pâle et sentait son cœur battre, rapide, sous la loque de son burnous.

Enfin, dès que les dattes étaient mûres, ils revenaient à Kouinin pour récolter celles de leur petite palmeraie confiée aux soins d'un rhamnès, puis ils chargeaient leur chameau, et s'en allaient eux-mêmes les vendre sur le marché de Biskra.

Or, à côté de leur jardin et séparé par la même dune qui les menaçait l'un et l'autre, était celui de Mohammed-ben-Amar, de la tribu de Ouled-Saoud. Les deux hommes s'estimaient beaucoup, et jamais relations plus cordiales n'existèrent entre deux voisins. N'ayant pas de troupeau, le vieux Mohammed était sédentaire et ne quittait le ksar que pour aller, lui aussi, en compagnie de ses deux

fils, Ammar et Amouda, porter ses dattes à Biskra.

Entre temps, et pendant de longues absences de Salah-ben-Yacoub et de sa fille, tous trois s'occupaient volontiers de leur jardin, et surveillaient le rhamnès. Même, quand sous le souffle du cheîli qui est notre vent le plus terrible, la haute dune avait quelque peu envahi les deux palmeraies qu'elle séparait, ils travaillaient à désensabler l'une et l'autre, et à maintenir, avec des tiges de djerid, les tas de sable ainsi refoulés.

Et cela, sans jamais exiger la plus légère rétribution.

Il convient de dire que, jadis, Salah avait rendu à Mohammed un très grand service en lui faisant, grâce à son talent de chercheur de traces, retrouver deux chamelles et trois chameaux que des rôdeurs Châamba lui razzièrent au cours d'un voyage à Taïbet-el-Gueblia.

Bien qu'avant de commencer les recherches, on en eût convenu le prix comme cela se fait d'ordinaire, Salah n'avait rien voulu accepter. Enfin, pour ce qui était d'Am-

mar, l'aîné des deux fils, un sentiment plus doux encore que celui de la reconnaissance, le poussait à se montrer agréable au vieux Salah. Il aimait, en effet, Zeïta d'un amour profond, et bien que jusque-là, elle eût repoussé ses avances, il ne désespérait pas de l'avoir un jour. Et certes cette espérance n'était pas vaine, car il se savait aimé de Zeïta aussi passionnément que lui-même la chérissait.

Que de fois ils s'étaient rencontrés sur la crête de la dune mitoyenne et dont la pente douce conduisait à leurs jardins respectifs. Seule, les séparait la palissade de djerid, destinée à en empêcher l'ensablement.

C'était un peu avant le moghreb, à l'heure où, d'un bout à l'autre du Souf, au fond des entonnoirs profonds abritant leurs palmeraies, les paysans souafa font basculer le tronc de palmier qui, dans le fond des puits laisse tomber l' « oumara » vide et la remonte pleine d'une eau fécondante ; heure à la fois divine et terrible où, avant de s'agenouiller sur la dune empourprée par le couchant pour glorifier le Maître du monde, l'homme du Souf

abreuve ainsi de sueur autant que d'eau fraîche, sa terre mourant de soif.

— Zeïta, soupirait Ammar, en épongeant, du revers de sa main droite, l'humidité de son front.

— Que veux-tu, Ammar? répondait la fille de Salah-ben-Yacoub qui ne pouvait, sans un frémissement, regarder la poitrine nue et superbe de l'adolescent ni entendre la musique de sa voix dans l'ombre du soir.

— Tu le sais bien.

Suivait un silence, pendant lequel on eût entendu, avec le bruit monotone des paniers de cuir tombant dans les puits profonds, les battements de leur cœur.

La première, Zeïta reprenait :

— Ecoute, Ammar, ce que tu veux n'est pas possible, car ma vie appartient tout entière à mon père, et je dois être à lui jusqu'à sa fin. Telle est la volonté de Dieu qui de ses deux femmes et de ses onze enfants, ne lui a laissé que moi pour clore ses yeux avant de le remettre aux mains du laveur des morts.

Elle se taisait, et, à travers ses cils, regardait au loin sur la mer de sable immense et figée, rosir la dune aux dernières lueurs du moghreb.

Et Ammar ne trouvant rien à répondre se taisait aussi.

— Et puis, reprenait Zeïta, d'une voix qui tremblait un peu, lorsque je serai devenue ta femme, si tels sont les desseins de Dieu, toi, qui ne quittes jamais le ksar, tu m'enfermeras à double tour dans ta maison, comme font tous les souafa de ta tribu. Et moi, dont le seul plaisir est de vagabonder dans le désert, de laver ma laine à tous les puits de l'Oued Souf, depuis Guemar jusqu'à Bir-es-Çof, je serai comme ces petits oiseaux de la dune dont les enfants coupent les ailes et qui s'en vont sautillant tristement dans les cours de nos maisons. Et de ça, vois-tu, je ne puis supporter la seule idée, moi l'errante, dont le destin, comme celui des Rebaïa, est de vivre sous le soleil qui dore le sable infini et d'y mourir.

— Qu'à cela ne tienne, répondait vivement Ammar, le jour où tu seras ma femme, mon

père me laissera vivre à ma guise, et tu pourras laver ta laine à tous les puits de l'Oued Souf.

Alors Zeïta, sans plus rien lui dire, sans même répondre au tendre salut de son regard, redescendait, pensive, la blanche dune, pour arroser les maigres légumes de son jardin. Et elle ne voyait pas surgir d'un entonnoir voisin, où poussaient une centaine de palmiers superbes, un autre jeune homme qui la suivait d'un œil mauvais.

Celui-là aussi, comme Ammar, et peut-être plus que lui, la désirait depuis longtemps.

Toute autre qu'elle, dans Kouinin et aussi dans tous les autres ksour de l'Oued Souf, eût été fière d'être épousée par le jeune Saïd-ben-Aroui-ben-Mohammed, dont le père était mokaddem, des « khouan » tidjania habitant le ksar et proche parent des deux grands cheikhs : Si El Aroussi-ben-El Aïd, de Guemar, et Mohammed-ben-El Aïd, de Tammel'hat. Dans ses veines coulait donc le sang du fondateur de la confrérie, l'illustre et vaillant Tidjani, qui pendant si longtemps

tint en échec Abd-el-Kader, devant les murs d'Ain-Mahdi.

Non seulement la famille du jeune Saïd était une famille de marabouts, mais elle comptait encore parmi les plus riches de l'Oued Souf, possédant, outre ses palmeraies de Kouinin, des jardins un peu partout, à Guemar, à El-Oued, à Z'goum, à Behima et jusqu'à la grasse Debila, qui est, de nos ksour, le plus lointain.

Rien de tout cela n'avait pu décider Zeïta, qui, à chacune des demandes de Saïd, avait fait répondre « non » par le vieux Salah.

Si celui-ci, khouani fervent de Tidjani, eût éprouvé quelque fierté, de voir sa fille entrer dans la maison des El Aïd, il était encore plus heureux de la conserver auprès de lui jusqu'à sa mort ; aussi, bien qu'il n'en connût pas tous les mobiles, se réjouissait-il de ses décisions.

Mais Saïd qui, depuis longtemps, espionnait la jeune fille, n'avait pas tardé à découvrir le vrai motif de ses refus obtinés ; et il fut profondément blessé dans son orgueil de se voir ainsi évincé par un autre. Et quel

autre ? Un « meskin » qui ne possédait pas encore, bien qu'il eût vingt ans, une seule femme, alors que lui, Saïd, du même âge en avait déjà épousé trois.

De cette blessure naquit dans son âme la jalousie la plus féroce et la haine la plus farouche, que jamais soufi eût éprouvée contre un rival.

Je dois te dire qu'à cette époque déjà bien lointaine, mon père était caïd des Ouled Saoud.

Or, il advint qu'un jour du mois de « Chaban », comme il sortait de la mosquée, après la prière du « dohor », un petit berger rebaïa d'El-Oued, garçonnet de seize ans à peine, courut à lui, essoufflé, suant, le visage bouleversé et lui dit : « Sidi, je gardais mes six brebis, non loin du puits de Bir-Ourmès, sur la route de Touggourt ; et, vers l'heure du « dohor », comme il faisait chaud, je me suis couché au flanc d'une dune pour dormir. Mais je n'ai pu, car j'ai entendu tout à coup des cris terribles, du côté de la route d'Ouargla ; c'était comme si on eût égorgé quelqu'un.

« J'ai eu peur et je me suis tapis contre la dune, bien décidé à ne pas bouger jusqu'à l'arrivée de mon père et de mes frères, qui se trouvaient, avec les chameaux, vers M'guitla.

« Puis, comme ils tardaient à venir, et que je n'entendais plus rien, j'ai repris courage et je suis allé jusqu'à l'endroit d'où était parti le bruit, et j'ai vu un homme mort, à moitié enterré dans le sable, tout rouge de sang. Alors, vite, vite, j'ai couru pour te prévenir. »

Après avoir informé l'agha d'El-Oued, car il n'y avait pas encore de bureau arabe dans la capitale du Souf, mon grand-père fit appeler le vieux Salah ben Yacoub et tous deux s'en allèrent vers Bir-Ourmès, non sans se faire escorter d'hommes armés, car ils étaient persuadés que le crime avait été commis par quelque bande de Châamba d'Ouargla.

Comme toujours, Zeïta, ne voulut pas quitter son père, et de son côté, le « chercheur de traces » était heureux de se faire aider par sa fille, dont le coup d'œil lui était précieux.

Ils partirent donc à l' « asr » et alors qu'ils avaient encore devant eux deux heures de jour.

Salah et sa fille marchaient devant, avec le petit pâtre rebaïa, attentifs aux moindres empreintes du sable, sur la piste et autour d'eux.

Quand on fut au petit ksar de Bir-Ourmès, leur attention redoubla, car on savait que les Châamba, y étaient venus naguère pour y vendre deux chameaux. Bientôt, en effet, dans la direction qu'indiquait l'enfant, sur la dune immaculée, la trace nette d'un pas d'homme apparut, et d'aussi loin qu'on pouvait la suivre, elle allait bien vers l'endroit où le crime fut commis.

Le vieillard et sa fille s'arrêtèrent et longuement, avec minutie, examinèrent la fraîche empreinte de ce pas, et voici qu'on les vit tressaillir tous deux ; mais point ne parlèrent, ni même ne se regardèrent, et on continua de marcher vers l'endroit du crime, sans avoir maintenant besoin du petit pâtre, les traces étant un guide suffisant.

Ce fut ainsi qu'on arriva jusqu'à la dune

sanglante, aux abords de laquelle ces traces aux traces d'un autre pas se mêlaient.

A nouveau, Salah et Zeïta s'inclinèrent vers ces empreintes, et soudain la jeune fille, avec un cri de détresse s'affala aux bras du vieillard.

Elle n'avait pas eu besoin de voir le cadavre pour deviner que c'était celui d'Ammar, le fils aîné de Mohammed, le bel adolescent qu'elle aimait avec toute la fougue de sa passion contenue.

Et elle avait aussi reconnu à l'empreinte de son pied, l'assassin qui n'était autre que Saïd.

Pas une minute aussi le vieux Salah, qui, comme tout le monde à Kouinin, connaissait la haine jalouse du jeune homme, ne s'était trompé, et tout en prodiguant à sa fille des soins empressés, il reconstitua la scène, avec autant d'exactitude que s'il en eût été le témoin.

Il voyait le jeune Saïd, se portant à la rencontre d'Ammar, qui la veille justement, s'en était allé, tout seul, voir des parents à Tai-

bet. Caché derrière une dune, il attendait son retour pour bondir sur lui.

Certes, Ammar était robuste et courageux, et Saïd ne serait pas facilement venu à bout de lui en combat loyal ; mais le lâche l'avait attaqué par derrière, attendant qu'il fût passé, ainsi que le prouvaient les trois formidables coups de poignard, plantés entre les deux épaules et qui traversèrent le poumon.

Puis le meurtrier avait voulu cacher le cadavre dans le sable, mais sans doute, craignant d'être surpris dans cette besogne, il ne la termina pas, et n'ensevelit que la tête et le haut du corps.

Mon grand-père, et les souafa de son escorte qui connaissaient comme Salah, la jalousie de Saïd, comprirent, comme lui, tout le drame rien qu'à la défaillance de Zeïta.

Mais telle était la vénération qui entoure et dont jouissent encore dans l'Oued-Souf tous les marabouts de l'ordre de Tidjani, que le secret le plus profond fut gardé.

On mit le crime sur le compte d'une bande de pillards châamba, et le vieux Mohammed lui-même, comme tous les gens de Kouinin

crut, jusqu'à sa mort, que telle fut la fin de son cher Ammar.

— « Mektoub R'ibbi » (c'était écrit), murmura-t-il, et il continua de descendre, tous les jours, avant le moghreb, en compagnie du seul enfant que la miséricorde de Dieu lui laissait, la pente douce de la dune blanche qui conduisait à sa palmeraie « Mektoub R'ibbi !! »

Mais ce fut d'une main plus lente désormais qu'il fit basculer le panier de cuir, dans le puits profond. Mektoub R'ibbi !! Et avec des halètements plus pénibles qu'il remplit les couffins du sable poussé par les vents dans son jardin, et les porta au haut de la dune, pendant qu'au ciel les étoiles, toujours sereines, jetaient la pâle clarté de leur sourire sur le désert endormi. Mektoub R'ibbi !

Pour ce qui est de Zeïta, elle fit ce que font les veuves. Et, les dattes une fois cueillies, elle prit, avec son vieux père, la route qui mène à Biskra...

. . . . . . . . . . . . . . .

...Seule, cette fois, et doublement endeuil-

lée, elle revint pour la cueillette suivante à Kars-Kouinin.

Un beau matin, en effet, comme ils erraient en compagnie d'autres Rebaïa, à travers les plaines du Bou-Djeloud, Salah s'était senti soudain très mal ; et non seulement il ne put marcher, mais il lui fut impossible de se tenir sur son chameau.

Alors, il fit à nouveau dresser sa tente, sur cette terre salée, de Dieu maudite, évitée des hommes et que, seul, le Bédouin affectionne pour sa tristesse infinie. Il y allongea son vieux corps d'octogénaire et fit asseoir Zeïta près de lui.

De sa prunelle encore limpide, il contempla longuement les lointains bleuâtres du Chott Mérouan qui se perdait à l'Occident, puis vers l'Orient, le Chott Mel'rir que le soleil matinal muait en une mer de pourpre et d'or.

Fatigué, il reposa sa tête sur les genoux de son enfant ?

— Ziza, fit-il au bout d'un instant, si Amouda te veut pour femme, laisse-toi conduire dans sa maison.

Et ayant une dernière fois aspiré l'haleine âpre et salée du Bou-Djeloud, il mourut en vrai nomade, les yeux ouverts sur l'immensité.

Quand Zeïta vit sur ses genoux, la tête vénérable de son père mort, mais qui semblait dormir comme un enfant sur les genoux de sa mère, elle l'embrassa trois fois sur le front, lui ferma doucement les yeux, sans pleurer, sans même jeter le strident you-you, que les Bédouines hurlent à la pâle envoyée de Dieu.

A quoi bon ? Ne sommes-nous pas aux mains d'Allah, comme est sur le palmier la datte mûre, qui tomberait si le fellah ne la cueillait pas ?

Elle voulut faire elle-même la suprême toilette du mort.

Puis l'ayant confié aux hommes de sa tribu, amis et petits parents, avec lesquels ils nomadaient, elle regarda autour d'elle, et jugea que l'endroit était bien, par sa désolation farouche et superbe, celui que le vieux Salah aurait choisi, lui-même, pour y dormir son dernier sommeil, dans la paix de Dieu.

Et elle fit creuser la fosse sur l'emplacement même où il passa sa dernière nuit.

Désormais, selon la loi musulmane, elle devenait la fille et tombait sous la tutelle absolue de son oncle paternel Abderhaman ben-Yacoub, lequel avait une nombreuse famille et habitait au ksar de Sidi-Aoum.

Et de cela la pauvre fille fut navrée, autant que de la mort du vieux Salah.

Elle savait en effet qu'Abderhaman l'obligerait à quitter Kars-Kouinin et à venir à Sidi-Aoum, pour y vivre, comme y vivent les ksouriennes souafa, dont les journées entières se passent dans la cour de leurs maisonnettes à coupoles ou à l'ombre lourde des jardins profonds.

Encore à cette existence de captive, se fût-elle résignée, elle, l'errante, dont le désir le plus ardent eût été de mourir comme était mort le vieux Salah.

Mais une idée bien plus horrible ne cessa de la torturer.

Son oncle était parmi les plus fervents des khouan Tidjania, et il remplissait même

les fonctions de mokaddem à Sidi-Aoum.

Il l'obligerait donc à devenir la femme de Saïd, le meurtrier du pauvre Ammar.

Elle aurait beau à cette volonté opposer les dernières paroles de Salah : « Si Amouda te veut pour femme, ne refuse pas », Abderhaman, poussé par Saïd lui-même ne voudrait rien écouter. Et Allah le faisait maître souverain de sa destinée.

Rien que de songer à cet épouvantable avenir, des envies irrésistibles la prenaient de se jeter au fond d'un puits, dès son arrivée à Kouinin.

Oh ! le triste retour, par cette route solitaire, qui va de M'guébra jusqu'à Guemar, à travers un pays désolé, nu, hostile aux douars, et où, de loin en loin, les guémiras de pierre grise dressent leur mélancolieuse silhouette vers le ciel brûlant.

Stah-el-Hamraïa, Si-el-Menadi, Bir-bou-Chama, tous ces bordjs perdus dans l'immensité, qui égrenaient sur ce lamentable chemin, leurs sources et leurs puits d'eau fraîche, et où elle aimait tant jadis pousser brebis et chameaux, elle les fuyait mainte-

nant, ou s'y arrêtait à peine, tenaillée par son insondable douleur.

Dès son arrivée à Kouinin commencèrent à se réaliser ses prévisions. Toutefois elle obtint de son oncle Abderhaman, qu'elle passerait encore un mois dans la maison de son père, avant d'aller à Sidi-Aoum.

Or, dans les premiers jours de ce mois-là, elle rencontra le jeune Amouda-ben-Mohamed la veille même du Rhamdan.

C'était sur la dune qui séparait les deux jardins, au même endroit, à la même heure du moghreb, où, il y avait à peine un an, elle avait frémi jusqu'aux moelles rien que d'ouïr la voix d'Ammar.

Comme alors le soleil mourait, empourprant le sable, et les voix haletantes et plaintives des fellahin abreuvant leurs terres montaient des jardins profonds.

Comme alors il n'y avait entre eux que la frêle palissade de djerid.

Mais cette fois, loin de baisser ses brunes paupières, comme jadis sous le regard passionné d'Ammar, elle fouilla de sa prunelle brûlante le jeune Amouda qui ferma les yeux.

— Tu m'aimes, Amouda, fit-elle, puisque tu m'as dit de venir ici ?

—Autant que mon frère Ammar t'a aimée.

—Et Ammar l'aimais-tu aussi?

— La preuve c'est que t'aimant plus que lui, peut-être, je ne t'ai jamais parlé tant qu'il a vécu.

— C'est vrai.

Zeïta se tut un instant, puis reprit :

— Es-tu capable de me donner une preuve de cette amitié et de cet amour ?

— La preuve que tu voudras, Zeïta.

— C'est bien.

Et il y eut de nouveau un silence entre eux.

— Approche-toi plus près de moi, Amouda, fit la jeune fille, en ôtant elle-même la palme qui les séparait, car si un autre que toi entendait ce que je vais te dire, nous serions perdus tous deux.

Et Amouda mit son oreille sur la bouche de Zeïta.

— Si tu veux m'avoir pour femme, il faut que d'ici huit jours tu poignardes celui qui a tué ton frère Ammar.

— Tu connais donc le Châambi qui...

— Oui, je le connais, interrompit Zeïta en ricanant.

Et le doigt tendu vers la palmeraie de Saïd :

— Le Châambi qui assassina le pauvre Ammar, c'est celui qui cueille les dattes de ces palmiers.

Et au jeune homme qui frémissait comme un pur sang sous l'éperon, elle narra la vérité, après quoi elle ajouta :

— Si tu ne tues pas Saïd, je serai sa femme avant huit jours. Car telle est, comme tu sais, la volonté de mon oncle Abderrahman, et peut-être celle de Dieu.

Amouda très calme reprit :

— C'est bien ! Encore qu'après avoir tué Saïd, je doive mourir à mon tour, en payant le prix du sang, mon frère Ammar sera vengé.

— Non, Amouda, si tu fais bien exactement ce que maintenant je te dirai, tu ne payeras pas le prix du sang, et nous pourrons vivre ensemble les jours qui nous furent par Dieu dévolus.

— Parle, Zeïta, tout ce que tu me diras sera fait.

Et Zeïta, d'une voix calme, poursuivit :

— Demain commence le Rhamdan, et tu n'ignores pas que pendant tout le temps du jeûne, Saïd, chaque vendredi, va faire ses prières à la mosquée de Guémar, et passe ses journées entières à la zaouïa. Parti le matin dès le Fedjer, il ne revient à Kouinin que tout à fait dans la nuit, après la prière d'El Acha.

Or donc, quoi de plus facile que de te cacher à mi-route, dans les dunes de Tarzout, comme il se cacha lui-même dans celles de Moïet-Caïd, de l'attendre, et de le poignarder, comme il attendit et poignarda ton frère Ammar.

Elle s'arrêta pour fouiller, d'un regard farouche, la prunelle d'Amouda, et elle y vit, avec une joie profonde, flamber toute la haine qu'elle-même portait dans son cœur.

Cependant le jeune homme ne disait mot.

— Eh bien? fit la Bédouine.

— Eh bien! non, je ne l'attaquerai pas par

derrière, mais en face, comme Dieu veut qu'on attaque son ennemi.

— Mais, malheureux, ou c'est lui qui te tuera, ou si tu es vainqueur, tu paieras notre vengeance de ton sang.

— N'en sera-t-il pas de même si je le frappe dans le dos?

— Non, car dans la nuit et dans la dune personne ne te verra. Puis, le jour venu, quand on trouvera son cadavre, nul ne pourra dire qui est le meurtrier, car moi seule, dans l'Oued-Souf, suis capable de te reconnaître à la trace de ton pied.

— C'est bien, dit le soufi, convaincu et décidé.

Et par la volonté d'Allah, dont les desseins sont pleins de mystère, tout se passa comme l'avait indiqué la fille du vieux Salah ben Yacoub.

Au premier vendredi de Rhamdan, Saïd ben-Mohammed se rendit dès le fedjer à la zaouia de Guemar, et tout en cheminant il chantait, car depuis le retour de Zeïta, il ne se tenait plus de joie, à l'idée que la belle

Rebaïa, entrerait bientôt, de gré ou de force, dans sa maison.

Il chantait aussi, pendant qu'il s'en revenait à la nuit vers sa maison de Kouinin.

Quand il eut traversé les dunes basses de Tarzout et qu'il fut parmi les plus hautes, Amouda le laissa passer. puis bondit sur lui, comme il avait bondi sur son frère, et, par trois fois, lui plongea son couteau entre les épaules en lui disant : — Ainsi fis-tu à mon frère Ammar sur la route d'Ouargla.

Et comme l'avait prévu Zeïta, nul ne put, à la trace de son pas, reconnaître le meurtrier. Conduite par mon grand-père, avec d'autres chercheurs souafa, sur le lieu du crime, la fille de Salah, impassible, regarda, scruta, avec eux, les empreintes, et d'une voix calme, pleine de sérénité, déclara, comme on avait fait pour le meurtrier du pauvre Ammar :

— C'est un Châambi...

. . . . . . . . . . . . . . .

Et Si-Bel Kacem ayant fini son histoire, me

dit : « Demain nous irons ensemble à la zaouïa de Guemar, et je te montrerai la dune où s'accomplit, pour le fils du mokaddem sa destinée.

## XVIII

Jamais scène ne me parut mieux adaptée à drame d'amour et de sang que cette vaste plaine, mamelonnée de dunes basses, semée de tombes, qui va de Kouinin à la Ville sainte des Tidjania du Souf.

Rares, infimes et peu profonds sont les jardins qui coupent sa monotonie, du vert sombre de leurs frondaisons.

Et des puits qui les arrosent les lattes poudreuses s'élancent lentement vers l'azur, pareilles à la mâture de nacelles désemparées.

Le palmier solitaire qui balance ses palmes maigres et brûlées sur la blanche koubba de Tarzout, ajoute encore à cette tristesse infinie.

Rien ne fait prévoir la riche et vaste plaine de Guemar, couverte de jardins fertiles, non plus perdus au fond d'entonnoirs profonds, mais disséminés au ras du sol. Et c'est plai-

sir enfin de l'apercevoir au loin, dans les vapeurs roses du matin qui baignent la coupole blanche de sa zaouïa et les mille petites coupoles grises de son ksar.

Guemar, troisième ville sainte des Khouan Tidjania ; la première, la métropole sacrée, étant à Ain-Madhi, dans l'extrême Sud algérois, et la seconde à Tamel'hat dans l'Oued R'hir.

Mais de toutes les zaouïas de l'ordre fondé par Sidi-Ahmed-Tidjani, qu'il m'a été donné de visiter au Sahara, c'est ici la plus confortable sinon la plus fastueuse, et, me dit-on, la plus riche après Tamel'hat.

Vraiment je lui trouve grande allure, avec son enceinte de hautes murailles, les portiques de son entrée monumentale, aux frontons merveilleusement ouvragés. Puis c'est une enfilade de cours enchevêtrées, les unes ombreuses, entourées de fraîches et discrètes galeries sur lesquelles s'ouvrent les cellules des tolba, les autres, au contraire, soleilleuses, pavées de sable profond, d'une finesse impalpable et d'une blancheur immaculée.

Celles-ci sont plus vastes et les gazelles

captives qui bondissent à notre approche peuvent s'y croire dans les dunes où elles sont nées. Du grand jour nous passons à l'obscurité en traversant de vastes salles nues et sablonneuses aussi où grouillent, au long des murs, des tas de loques sordides. Des ronflements s'en exhalent, et de temps à autre, une lueur pique la nuit d'une encoignure profonde : c'est la pipette d'un fumeur de kif ou d'ar'ar ; puis la flamme d'une allumette éclaire soudain la pièce et nous apercevons, accroupis ou allongés, fumant, rêvant ou priant, dans l'ombre fraîche, une douzaine de nomades, aux mâles et rudes visages, au teint bronzé. Il y a là des hommes du R'hir, du Souf, du Djerid Tunisien et du Nefzaoua lointain, tous Bédouins, courant sans trêve le désert pour leurs affaires, ou seulement pour le simple plaisir d'errer.

Il y a aussi des Châamba de l'Ouargla qui, sous prétexte de chasse, ne se gênent pas pour piller à la première occasion. C'est ici la halte sacrée, l'hôtellerie sainte qui les attend après les fatigantes étapes et qui s'ouvre devant eux, dès qu'ils ont prononcé,

avec le nom de Dieu et du Prophète, celui du vénérable Sidi-Ahmed-Tidjani, l'illustre, le saint, le Mahdi !

Car pâtres, chasseurs, bandits ou mercantis, tous sont khouan fervents, fanatiques même de son ordre, portent au cou son chapelet qu'ils égrènent sans se lasser.

Et quelle volupté pour eux, après la canicule, de se reposer sous ces voûtes, dans le sable frais, de savourer après la famine du désert, le bon couscouss, que leur apportent, avec un touchant empressement, les jeunes tolba souriants et fraternels, aux mains fines et au burnous de laine blanche. Car c'est sur le fronton des zaouïas, pas toujours riches, comme ici, mais le plus souvent délabrées, que l'on pourrait écrire, sans mensonge, ces mots : « Egalité, fraternité », que notre orgueil occidental ne connaît plus, tout en ne cessant de les répéter.

Qu'on n'évoque pas la soupe qu'un rogue sous-officier distribue aux pauvres diables accroupis devant la porte de la caserne, en leur criant : Rompez ! avant même qu'ils aient fini de la manger. Et moins encore la

façon hautaine ou craintive dont un frère lai très gras ou une maigre sœur tourière, partage les reliefs de la cuisine conventuelle entre de faméliques mendiants.

Oh ! non, certes, ici, le pauvre est vraiment l'envoyé de Dieu. Une auréole entoure son front comme s'il descendait du ciel tout droit. On ne lui demande ni son nom, ni le nom de celui qui l'engendra. Encore moins cherche-t-on à savoir d'où il vient, et où il va. Il marche dans la voie de Dieu. Cela suffit.

La zaouïa est la tente du nomade qui n'en a pas. Lorsqu'il en a franchi le seuil, le sourire de tous l'accueille ; il y est comme s'il n'en était jamais sorti. On ne lui mesure ni son pain, ni le temps de son repos. Il peut, s'il le veut, quel que soit son âge, se faire taleb, épeler et chantonner jusqu'à sa mort les sonates du saint Livre, à l'ombre fraîche, dans le silence mystique des grandes cours délabrées.

Pour si profonde que soit son ignorance de débutant, il n'en sera pas moins aimé, estimé du cheikh et des tolba les plus savants.

Et ici, à la grande zaouïa de Guemar, ce sera le vénérable Si El-Aroussi ben-Mohammed-es-S'rir, qui, patiemment, commentera, pour son intelligence un peu lente, la parole de Dieu et du Prophète, et lui racontera la vie glorieuse de Sidi-Ahmed-Tidjani.

De tous les descendants du grand vaincu d'Abd-el-Kader, fondateur de la zaouïa mère d'Ain-Madhi, Si El Aroussi est le plus savant et le plus influent, le plus écouté, comme son frère, Si Mohammed-El Aïd, à Tamel'hat, en est le plus vénéré et le plus saint.

Très grand, et de forte corpulence, comme tous les El-Aïd, il cache, sous des dehors plutôt rudes, une profonde bonté, et sous un masque de laideur presque repoussante, une intelligence déliée.

Cette laideur physique ne fut pas sans m'étonner quelque peu, chez un des plus hauts représentants de cette noblesse algérienne du Sahara qui possède les plus beaux types d'humanité.

Des paupières sanieuses, toujours clignotantes par où filtre à peine et de loin en loin l'éclair d'un regard fuyant et oblique, une

mâchoire d'orang-outang, une lèvre supérieure trop courte et démasquant de grosses dents jaunes, une nuque de taureau, un abdomen silénique, tel se présente, avec des mains d'une blancheur et d'une finesse féminines, le vénérable mokaddem de la grande zaouïa de Guemar. En ses mains dont la beauté accuse seule la race, il tient le chapelet de son ordre, qu'il égrène du fedjer jusqu'à l'acha. Sans une minute de répit comme une machine à prières, ses lèvres marmottent les vertus d'Allah.

Point ne s'arrête cette automatique oraison, même devant le « roumi » qui lui parle, et c'est à peine si, entre deux invocations, il daigne placer un oui ou un non.

Est-ce piété véritable ou simplement une « pose » qui lui permet de cacher sa haine profonde et son mépris du « giaour ». *Chi lo sa ?*

Toujours est-il que ces apparences d'abrutissement dissimulent, je le répète, une finesse d'esprit, une fermeté de caractère, une sûreté de jugement, une science de l'Islam auxquelles tout le monde rend hom-

mage et qu'il ne cesse de mettre au service de son ordre et surtout de sa zaouïa.

Si, à l'heure actuelle la « barka », c'est-à-dire le pouvoir suprême de l'ordre de Sidi-Ahmed-Tidjani, n'a pas encore été transféré d'Ain-Madhi à Guemar, ce n'est pas qu'il n'y ait longtemps travaillé, mais ce qu'il n'a pu faire jusqu'à ce jour, il espère bien le réaliser avant sa mort « ainch'allah », (si telle est la volonté d'Allah).

Quoi qu'il en soit, bien que simple mokaddem de la zaouia de Guemar, il n'en reste pas moins le vrai chef de l'ordre, celui que l'on consulte dans toutes les affaires importantes ou délicates, et dont l'influence est la plus grande sur les khouan sahariens.

Et maintenant aime-t-il la France, cet homme dont la laideur étrange et puissante se grave à tout jamais dans la mémoire et dans les yeux de ceux qui l'ont vu ?

La sympathie qu'il prétend avoir pour nous, est-elle aussi sincère que celle dont ne cesse de nous donner des preuves sérieuses, le vénérable Si - Mohammed - el - Kebir - ben-Brahim, le grand cheikh de l'ordre des Ka-

dryas, rival des Tidjanias, dans le Sahara comme dans le Tell, en Algérie, comme en Tunisie ?

Il me serait difficile de répondre, et l'autorité militaire, elle-même, se tient, je crois bien, dans une réserve prudente à son endroit ; car en même temps que le plus intelligent des mokaddem Si El Aroussi-ben-Mohammed-es-Sr'hir, est aussi un type parfait de diplomate musulman.

Enfin, le vieux « mohazni » Amra-Ali-ben-Saâd, ancien maréchal des logis de spahis, du makhzem de Fort-Miribel, que le bureau arabe d'El-Oued a bien voulu m'envoyer à Kouinin pour m'escorter jusqu'à Nefta, prétend carrément que le marabout de Guemar est un faux bonhomme, auquel il ne faudrait pas se fier.

Et tandis que revenus sur nos pas, nous cheminons vers la capitale du Souf, il nous raconte sur la confrérie Tidjani, et sur ses cheikhs, de fort curieux, sinon très authentiques détails. Il les accuse d'avoir, de concert avec les Sénoussias tripolitains, trempé dans l'assassinat du marquis de Morès, sur la route

de Rhadamès. L'accusation n'est pas sérieuse, car, nul ne l'ignore aujourd'hui, la jalousie de mercantis rhadamésiens secrètement excitée par le pacha de Tripoli, a suffi pour pousser au crime les Touareg, dont la convoitise fut allumée par les riches bagages de l'explorateur.

C'est ce que j'essaye, mais vainement, de faire comprendre au vieil Amra, qui, décidément, n'est pas l'ami de Si-El-Aroussi non plus que des Tidjania.

Il les accuse encore d'avoir, à maintes reprises, essayé de soulever contre nous le Touat et le Gourara où ils comptent autant et même plus de khouan qu'au cœur du pays des Touareg.

« — La preuve, nous dit-il, c'est que lorsqu'on apprit que le naïb Kadrya d'Ouargla, le vaillant Mohammed-Tayeb-ben-Brahim, avait été tué par les gens du Touat, auprès de l'officier français qui commandait la colonne, il y eut de grandes réjouissances dans les zaouias tidjania de l'Oued-Souf.

« Ce sont eux encore qui, en haine des Kadryas et de la France, armèrent le bras de

leur kouani Abdallah-ben-Lakhdar, ce prétendu fou, dont le poignard faillit tuer et blessa gravement Isabelle Eberhard à Behima. Si Mahmoud était, comme tu le sais, affiliée à la confrérie d'Abd-el-Kader-Djilani.

« Et la preuve qu'Abdallah n'était pas fou et qu'il frappa pour le compte des cheikhs Tidjanias, c'est qu'après le crime, son père très endetté, put, avec le prix reçu, dégager ses palmiers hypothéqués. Que d'autres méfaits on pourrait encore leur reprocher... »

## XIX

Tandis qu'il poursuit son réquisitoire, nous avons à nouveau franchi les dunes basses de Tarzout, laissé Kouinin à notre droite, et nous voici sur la piste d'El-Oued, entre deux dunes longues et hautes, dont le soleil revêt les flancs d'un manteau d'or. Sur leur cime, des Souafa font la prière de l' « asr ».

Dans la belle lumière de quatre heures, entre le bleu profond du ciel et la blancheur rutilante du sable, leurs silhouettes se profilent très nettes et magnifiées. Et de les voir ainsi heurter la dune du front pour clamer leur petitesse devant la grandeur de Dieu, puis, avec la souplesse de l'acier, se redresser dans une envolée superbe de leur burnous, et jeter leur prière ardente au vent qui l'emporte vers l'Orient, on comprend quelles raci-

nes profondes l'Islam a poussées sur cette terre d'une si grandiose désolation.

Une plaine, des pierres le plus souvent groupées deux par deux, ou entourant un léger renflement du sol; çà et là, mais plutôt rares, des miniatures de koubbas, c'est le cimetière d'El-Oued.

Nous le laissons à notre droite, gravissons encore quelques dunes, et voici que les mille coupoles grises de la ville, les dômes blancs de ses mosquées, surgissent, éblouissants de lumière sous l'azur du ciel.

Même après l'inoubliable vision de Kouinin dans la gloire du moghreb, le spectacle de la capitale soufi, émergeant de la mer de sable, serait une des choses les plus étrangement splendides qu'il soit possible de contempler, si l'incurable bêtise européenne ne l'eût souillée, déshonorée comme à loisir, en y construisant, sur un des points culminants, un ignoble moulin à vent.

Oh ! l'horrible ferraille peinte en gris et dont les ailes grincent quand soufflent les vents du désert, avec quelle singulière et comique éloquence elle symbolise la stupidité

occidentale au milieu d'un peuple inconsciemment artiste, et qui sut harmoniser l'architecture de ses maisons et de ses villes à la beauté du paysage créé par Dieu !

Où que j'aille, désormais, à travers les ruelles sablonneuses, sur les pentes douces qui conduisent en la tiède profondeur des jardins, sur la crête des dunes qui les dominent, hérissées de djerid, partout l'immonde carcasse me poursuit de son spectre, et j'entends les grincements de sa roue de fer qui tourne soit au « guebli » (vent du sud) soit au « chergui » (vent d'est).

Je la vois pendant les longues stations au seuil de la blanche mosquée de Sidi-Selem et de celle où vont prier les Ouled-Ahmet. Je la vois encore quand je flâne sur le grand souk à coupoles où fréquentent toutes les tribus souafa, les nomades Messaabas, Achéhes, Rebayas, Ouled-Ferdjane et aussi les Ouled-Saoud sédentaires de Kouinin, de Tarzout, de Z'goun, de Sidi-Aoum.

C'est en vain que, pour la fuir, je me réfugie et passe chaque soir de longues heures dans la minuscule boutique du barbier Mo-

hammed-ben-Gharby, où il y a juste assez de place pour trois nattes et un tabouret.

Il y a là, parmi les habitués paisibles dont je recherche la fréquentation, Sidi-Abdelkader-ben-Tléba, le vénérable mokaddem de la zaouïa Kadrya. C'est un vieillard tout de blanc vêtu, à la barbe bien peignée et dont les yeux brillent d'intelligence et de bonté. Fort instruit des choses du Souf, il m'en parle d'une voix lente, un peu cuivrée, mais douce quand même, et avec des gestes rares et pleins d'harmonie.

Mes heures passent, rapides, à l'écouter tout en buvant le « kaoua » parfumé qu'un adolescent nous apporte du café maure voisin.

Enfin, j'éprouve ici, comme dans les dunes de Moïet-el-Caïd, le bonheur parfait, et je voudrais éterniser ces minutes, quand soudain un violent rharbi (vent d'Ouest) se met à souffler; alors l'horrible roue de la ferraille hydraulique de grincer plus fort que jamais et voici le charme rompu.

Or donc, puisqu'il n'y a que ce moyen de fuir le spectre obsédant, en route pour le

Sahara tunisien. Amra-Ali-ben-Saâd qui connaît la piste nous conduira, tandis que Mammar s'en retournera vers Touggourt.

Nous voici encore cheminant parmi les grandes dunes du Souf, mais cette fois, par un temps gris, brumeux et d'une tristesse infinie.

Tout est gris, désespérément gris autour de nous, la terre et le ciel.

Sur nos têtes, les gros nuages que roule le « chéîlî » sont d'un gris sinistre, presque noir, et non moins gris sont les tourbillons de sable qu'il soulève sous les pieds de nos chameaux. Devant, au plus loin que s'étend la vue, remuées jusqu'en leur tréfond par ce souffle impétueux, les dunes semblent les lames furieuses d'un océan courroucé.

Et nos chameaux, que le sable aveugle, inquiets de sentir, sous leurs larges pattes, le sol mouvant, roulent, et tanguent comme des tartanes en perdition.

Après une courte halte à Behima, nous faisons un crochet pour visiter Z'goun, le ksar du Souf où sont peut-être les jardins les plus profonds.

Loin de s'apaiser le chéîlî a redoublé de fureur.

Autour de nous ce n'est plus une mer au paroxysme de la fureur, c'est le néant, et pas autrement je ne me figure le chaos avant que Dieu n'ordonnât le monde et ne l'éclairât de son soleil.

Enfin, vers le soir, le vent se calme, les rayons du couchant parviennent à trouer les nues, et nous voyons au loin, baignées de leur lumière pâle, les coupoles de Débila.

Peu à peu les dunes s'abaissent, meurent en une vaste plaine, de ci, de là, mamelonnée de tombeaux.

Tout au bout, comme à Tarzout, et à Behima, surgit un palmier solitaire indiquant le ksar.

Ici, plus de cuvettes et d'entonnoirs cachant les puits et les jardins. Les palmeraies sont à fleur de sable, protégées seulement par des palissades de djerid ; et vue de loin, l'oasis comme celle de d'Oued R'hir évoque une émeraude splendide sous l'azur du ciel apaisé.

Dans le bordj croulant que les sables ont

envahi, près des ruines de l'ancien camp retranché, qui jadis commandait la frontière des deux Sahara, nous couchons et dormons d'un sommeil paisible après cette énervante journée.

Au réveil, une surprise agréable nous attend. Le cheikh de Débila, Si Mohammed-ben Sayah et son frère sont là, dans la cour, désireux de nous souhaiter la bienvenue, et nous apportent, dans deux énormes couffins, une superbe diffa.

Très grand, très brun, presque bronzé, avec des traits un peu durs, une fine moustache noire et des yeux très doux, Si Mohammed est le type du soufi intelligent qui, sans maître, a appris à lire et à écrire, de façon correcte, l'arabe et le français.

C'est en cette dernière langue qu'il m'aborde et s'excuse de ne pas avoir été là, hier, pour me recevoir à notre arrivée.

Il était en tournée à trois kilomètres vers le nord, à Drimini, où l'avait appelé une querelle entre Achéches et Messaabas.

Son frère a couru le prévenir, et il est revenu pendant la nuit.

Bien que Débila ne soit pas parmi les plus curieux des ksour de l'Oued-Souf, il espère que nous lui ferons l'honneur d'y passer la journée et d'y coucher encore une nuit.

— Enfin, Sidi, conclut-il, le doigt levé vers un long et mince nuage noir barrant l'azur encore très pâle de l'horizon occidental, voilà qui nous annonce une nouvelle journée de chéilî, et il y aurait imprudence à t'en aller avant demain.

J'ai beaucoup de peine à lui faire comprendre que notre itinéraire ayant été fixé après mûres délibérations, il m'est impossible d'y rien changer.

D'ailleurs, pendant que nous causons, Amra-Ali-ben-Saâd, qui est le plus diligent des bach'amar, a déjà organisé le départ. Les bêtes sont chargées, nos chameaux bâtés, les chevaux prêts, il n'y a qu'à partir.

— Alors, prends la diffa que j'aurais voulu te servir moi-même, je te recommande surtout un quartier d'outarde que j'ai moi-même boucanée. Tu t'en régaleras en pensant à Mohammed-ben-Sayah.

Et le bon cheikh ordonne à son frère

de mettre les couffins sur un chameau.

Vraiment providentielle devait être cette diffa, car, à peine avions-nous marché deux heures à travers les dunes, que, selon les prévisions de Si-Mohammed, le chéïlî se déchaînait, encore une fois, avec une impétuosité sans pareille et nous obligeait à chercher un refuge au petit ksar d'El-Rhôt, le dernier du Souf sur la frontière du Sahara tunisien.

Pendant deux longues et mortelles journées, il nous retint prisonniers dans une maison soufi que ses propriétaires, Rebaya mi-nomades, avaient pour le moment délaissée.

D'ailleurs, le ksar tout entier était désert, bêtes et gens campant au loin, les uns dans la direction de Négrine, les autres vers le grand Chott El-Djerid.

Impossible de se procurer un œuf, aussi tout en mangeant l'outarde boucanée, que nous trouvâmes exquise, nous nous demandions ce qu'il serait advenu de nous sans les couffins de Si-Mohammed, lesquels contenaient, en outre, deux poulets, des dattes et force couscouss.

Quand, le vent terrible s'étant enfin apaisé, il nous est loisible de sortir, nous voyons les pauvres petites palmeraies du ksar à demi recouvertes d'un blanc linceul.

Le spectacle est presque celui de notre campagne après une abondante chute de neige ; mais hélas ! tandis que la neige fond et fertilise les semis et les jeunes plants qu'elle protège de son manteau lilial, le sable étouffe et tue toute végétation saharienne, qu'il recouvre de son suaire mouvant.

Et nous pensons à la désolation des pauvres nomades, lorsqu'au retour, ils trouveront leurs puits comblés, leurs jardins ensevelis, et jusqu'à leurs maisons envahies par l'éternel ennemi.

Et devant l'effort immense qu'ils devront faire pour le repousser, je comprends, mieux que jamais combien terrible est la lutte engagée depuis des siècles, entre cette terre maudite et la race forte que, malgré tout, elle nourrit.

Et je sens s'accroître encore l'admiration que j'éprouve devant le fellah du Souf.

## XX

Après El-Rhôt, nous marchons encore longtemps à travers les dunes, sur lesquelles, la grisaille persistante du ciel épand une profonde mélancolie.

Au chéîlî tiède presque chaud, succède le chergui plus frais, mais dont la violence n'en soulève pas moins des tourbillons autour de nous.

Nos chameliers, en bons souafa que rien ne démonte et qui marchent, souriants, dans la voie rude tracée par Dieu, n'en gardent pas moins leur enfantine gaieté.

Messaoud-ben-Arouma, Khalifa son fils, Rebaya de la fraction des Ouled-Bouloul, Messaoud-ben-Brahim, Mabrouk-ben-Amar, des Messaabas - Chebabtas, Khaled - ben - Seboï, Tayeb des Ouled Ahmet, ne cessent de rivaliser de bonne humeur et d'entrain.

Plus humain à leur endroit que Mammar à l'égard de nos premiers chameliers, Ali ben Saâd les encourage par de fréquentes distributions de couscouss.

Et c'est à qui d'entre eux, dans les bordjs, sous la tente, au repos comme en chemin, jettera, d'une voix sonore, sa mélopée monotone au silence du désert.

Nous traversons ainsi Bordj-Rhadal, Bir-El-Hadj Khaddour, Bir-Debalia, où nous passons sous la tente la plus belle de nos sahariennes veillées.

Le lendemain, nous traversons une plaine immense coupée seulement de « smilet », ou petites dunes très basses que recouvre une abondante végétation. Et là-bas, tout au loin, nous apercevons les montagnes de la Tunisie.

Puis c'est Bir-Bakhial, où repose, près du puits, sous un peu de sable et deux pierres, un vagabond anonyme, arrêté là de son voyage par la main de Dieu.

Telle je rêve ma sépulture dans la solitude infinie.

A Bir-Lomri, nous trouvons un jeune soufi

des « Achéches » d'El-Oued qui a perdu son chameau.

Le pauvre adolescent se lamente et nous supplie de lui prêter aide pour le retrouver. Je confie cette mission à mes deux « sockar » les plus alertes, Mabrouk-ben-Amar et Messaoud-ben-Arouma.

Ils reviennent, deux heures après, poussant devant eux l'égaré.

Nous pressons nos bêtes pour réparer le temps perdu et arriver à l'étape, la dernière, avant la nuit.

Une heure après nous quittons la terre du Souf si prenante et si belle dans sa désolation.

Devant nous, trois grandes dunes coupent la plaine et marquent l'entrée dans le Sahara tunisien. Quand nous y arrivons, vers six heures, elles nous aparaissent d'une blondeur idéale, dorées qu'elles sont par le couchant.

Autour d'elles une abondante végétation de « drinn » brûlée et roussie évoque, par ses tons d'un jaune ardent, nos champs de blé quand sonne l'heure de la moisson.

Nous campons au pied des dunes pour nous

protéger du vent qu'Ali nous prédit devoir souffler en tempête pendant la nuit.

Puis je monte sur la plus haute et j'assiste à la féerie toujours nouvelle, toujours admirable du moghreb.

De là-haut l'œil embrasse un horizon désertique immense et très beau.

A l'Ouest, la plaine sablonneuse s'étend indéfiniment, empourprée par le couchant. Vers le Nord, les montagnes de Tunisie se dressent, imprécises, baignées de vapeurs bleuâtres, où le soleil met des violettes et des lilas. A l'Est enfin, la plaine se déroule encore à perte de vue. Sous l'azur plus pâle et comme rosé du ciel, on devine le grand Chott El-Djerid, comme à l'horizon plus limpide, on pressent la Grande Bleue.

Quand je descends, je trouve non loin de nos tentes, autour du puits, des bergers nomades, de la tribu des Gharibs ; ils sont venus de Douz, dans le Sahara tunisien, poussant, devant eux, d'importants troupeaux qu'ils abreuvent avec des gestes d'une noblesse indicible et une biblique lenteur.

Leurs femmes très belles sous leur coiffu-

re en tiare profitent, pour laver la laine, des dernières lueurs du jour.

Et tout cela noyé, baisé, caressé par les rayons du moghreb, fait un tableau dont jamais peintre ne rendra la simple et réaliste splendeur.

Notre bach'amar, comme le cheikh de Débila, a vu juste ; le chergui ne cesse de faire rage pendant la nuit.

Nous n'en dormons pas moins, les poings fermés, malgré son infernale musique à laquelle le « dip » juge bon de mêler sa voix de fausset. Au réveil, la joie d'arriver, avant midi, à Nefta, la ville sainte du Djerid, met du salpêtre aux veines de nos chameliers.

Tout le monde, avant l'aube, est debout, et, narguant la grande colère du chergui, nous partons.

Le bâton aux reins, bombant leur poitrine à son souffle violent et frais, les sockar chantent, à tue-tête, de rudes et frustes chansons, désireux de dominer sa grande voix.

Et quand, après cinq heures de marche, nous pénétrons dans le chott, ils chantent

encore ; mais leurs mélopées sont plus douces, pleines d'amour et de volupté, et il y est souvent question de la grande et sainte Nefta.

## XXI

Enfin, la voici cette « Perle du Djerid », ce « Joyau du Sahara tunisien ».

A travers nos cils pleins de sable et pendant une accalmie nous voyons son oasis merveilleuse posée, comme une corbeille de verdure, au bord du chott embrumé par le chergui.

Et à mesure que nous approchons d'elle, de ses deux cent mille palmiers dont le vent agite les palmes, notre admiration redouble et nous cherchons vainement, dans nos souvenirs africains, beauté comparable à celle de ses jardins.

Oh ! le plaisant et indicible contraste entre la mer immense de sable que nous venons de traverser, où parmi les dunes semblables à des vagues mortes se cachent, en des entonnoirs profonds, les pauvres petits jardins du

Souf, et cette île plantureuse d'une fertilité nilesque, cette vaste forêt de dattiers, de figuiers, de pêchers et d'orangers, où le « séguia » roule, sans trêve, ses eaux d'une tiédeur fécondante, et chante, avec la tourterelle paisible, la chanson des terrestres paradis.

Oui ! elle éclate, ici, dans toute son intensité, cette joie de vivre que l'homme cherche partout, sans la trouver

Et il me semble qu'ici plus qu'ailleurs, il doit être doux de respirer l'air limpide et d'ouvrir chaque matin ses paupières à la douce clarté du ciel...

Nous voici, maintenant, au seuil de la Ville Sainte. Nous distinguons nettement ses maisons aux teintes fauves, faites de briques artistement empilées, leurs terrasses que dominent, pareilles à de grandes corolles blanches, les koubba de ses cent mosquées et zaouïas.

Malgré la triste grisaille du ciel qui persiste, je m'arrête émerveillé. Alors, parmi cette flore de coupoles, Ali-Amra-ben-Saâd me désigne l'une des moins orgueilleuses, mais des plus blanches aussi.

— La zaouïa des Kadrya, me dit-il, où l'on nous attend. Elle est certes moins riche et moins belle que celles des Tidjanias de Tamel'hat et de Guemar, mais tu verras avec quelle cordialité fraternelle nous serons reçus.

Oui, certes, il fut vraiment fraternel, encore que très modeste, l'accueil que nous réservait le vénérable Si Mohammed-el-Kébir-ben Brahim, cheikh des « khouan » de Sidi Abdelkader-Djilani.

Et, pour lui rendre ainsi qu'à sa confrérie, toute la justice qui leur est due, je dirai sans plus tarder, que leurs zaouïas, sont les plus vieilles, les plus pauvres, mais aussi les plus hospitalières du désert.

Les portes en sont ouvertes, nuit et jour, à tous les errants du Sahara. D'où qu'ils viennent, où qu'ils aillent, un sourire paternel est sur les lèvres de celui qui les reçoit.

C'est, parmi leurs très antiques murailles, que devaient s'écouler mes plus douces heures ; et mes jours les plus heureux furent ceux que je passai en la compagnie de leurs chefs vénérables et vénérés : à Nefta, à Bou-Abdallah, sur la terre étrange et lointaine des Nef-

zaouas. Et ce m'est un devoir très doux, mon cher Si-Brahim, de dire, ici, tout le bien que je pense de vous et de vos frères, Si Larbi, Si-Lazheur, Si-El Houssine, Si El-Hachmi.

Venu pour passer en votre compagnie, dans la zaouïa de Nefta, quelques heures, j'y suis resté des mois entiers, séduit par le charme de votre commerce, par la paix de vos retraites désertiques, auprès desquelles nos trappes et nos chartreuses, avec leurs ateliers bruyants, ont l'air de cités ouvrières et de ruches en travail. Je vois encore votre étonnement, où perçait une pointe de dédain, quand je risquai, devant vous, une comparaison, oh ! pas bien juste, j'en conviens, entre nos moineries laborieuses, enfiévrées de mercantilisme et la sérénité de vos zaouïas silencieuses, d'où tout labeur et toute pensée de lucre sont bannis, comme attentatoires à la liberté du rêve et à la sainteté de l'oraison.

Ce livre est déjà bien long, et il ne sera pas trop d'un tout entier, pour y narrer, comme il mérite de l'être, mon séjour dans votre zaouïa de Nefta.

Oui, quand viendront, pour moi, les heu-

res tristes du Paris épileptique et brumeux, je reverrai, en les décrivant, penchés au bord des oasis pacifiques, vos pauvres refuges délabrés, toujours croulants, mais que la main puissante d'Allah longtemps encore, j'en fais le vœu, tiendra debout. Alors, aussi, pour chasser les nostalgiques rancœurs des cieux sans soleil, j'évoquerai le triomphe des aubes sahariennes, la gloire éclatante des midis, la douce mélancolie des crépuscules, toutes heures d'ardentes prières, saluées par la voix grave de vos « muedden ». Et j'entendrai encore la vôtre, mon cher Brahim, disant la « fatiha » ou commentant, dans le silence de la vaste cour de Nefta, telle autre sourate du Livre devant vos « tolba » pleins d'une respectueuse attention.

Peut-être, alors, regretterai-je de n'avoir pas donné suite au rêve que je fis là-bas, un jour d'ineffable lumière, comme il y en a tant. Dire adieu pour toujours au pâle et tumultueux Occident, vêtir la gandourah rose et le blanc burnous du Croyant, et vivre, sous les palmiers de Nefta, la vie paisible du kouani Kadrya.

N'était-ce pas aussi ce à quoi vous m'invitiez, en me disant : « A quoi bon écrire ton rêve sur des feuillets de papier blanc ? C'est là, besogne stérile et bonne pour des enfants. Reste, ici, au milieu de nous, tu en feras de plus beaux encore, d'autant plus beaux que personne ne les lira. Et si, par une vieille habitude de métier, tu tiens quand même à les écrire, que ce soit sur le sable immaculé de la dune, avec ton doigt pour calam. Dieu seul est grand et la prière sanctificatrice est seule digne d'occuper le cœur et l'esprit. »

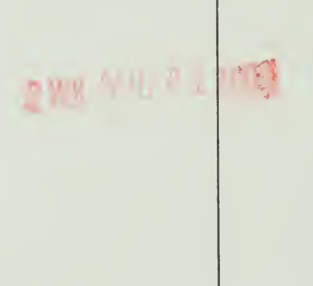
Et je vous répondais : « Mon Dieu à moi, tout mon culte c'est la Beauté ; mon devoir est d'user mes forces à en mettre un peu sur du papier. »

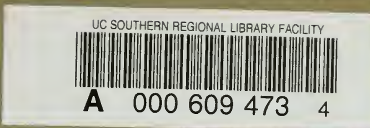
Alors, le sourire aux lèvres, la main tendue vers les ors et les pourpres du moghreb, vous me disiez : « Regarde, ami, ce que Dieu écrit chaque soir, sans jamais se répéter ; et dis-moi s'il n'est pas fou de vouloir écrire après lui ? »

FIN

---

Imp. H. Jouve, 15, rue Racine, Paris.





PARIS. — IMP. H. BOUILLANT, 25 RUE SERPENTE